

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

MONDE EN GUERRE



Les derniers jours d'Hitler

La tanière du loup

Berlin : le dernier bastion

L'identification des restes d'Hitler

ERICH VON MANSTEIN ► *les ambiguïtés d'un brillant Feldmarschall*
ROMMEL CONTRE MONTGOMERY ► *deux visions de la guerre*
MAI - JUIN 1940 ► *le désastre vu par les écrivains français*
BOMBARDEMENTS ALLIÉS EN FRANCE ► *une stratégie utile ?*

France met : 5,95 € - Belg et Lux : 6,80 €
D : 6,80 € - Can : 9,95 \$ cad - Tom/S : 700 XPF

L 15356 - 9 - F - 5,95 € - RD



Commandez-le directement !
En vente sur le site Internet :
WWW.AXEETALLIES.COM

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

6,95 €

HORS SÉRIE n°2

UN MONDE EN GUERRE

L'INFANTERIE ATTAQUE !

Les combats d'infanterie de la Seconde Guerre mondiale

Ce hors série inédit retrace en détail
tous les aspects des combats menés
par la « reine des batailles »

L'organisation, les tactiques, le commandement
des infanteries allemande, américaine et soviétique

Les armes d'infanterie : de la mythique MG-42 au bazooka

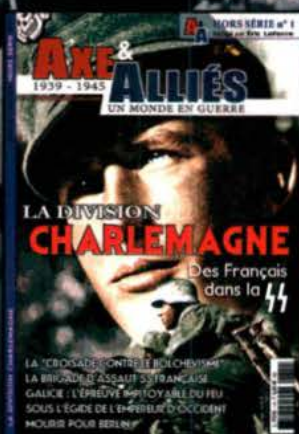
L'enfer des plus grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale

Avec et contre les chars : le soutien de l'arme blindée et les "casseurs de chars"

Tous les deux mois en kiosque

Axe & Alliés

Bon de commande sur le site
WWW.AXEETALLIES.COM



DIRECTEUR DE PUBLICATION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

CARTES :
Yann Magdelaine

REALISATION DU SITE :
Arnaud Bailivet

ABONNEMENTS, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
AXE ET ALLIÉS est une publication
des Editions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €
625, route d'Aix, 13510 Eguilles
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier, Histoire
& Collections, François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles. Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : Léonce Deprez
Zone industrielle, 62620 Ruitz
N° ISSN : 1955-8589

COMMISSION PARITAIRE : 0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

édition
du paladin



Cher lecteurs,

A peine plus d'un an après son lancement, *Axe & Alliés* s'est imposé comme un magazine de référence sur la Seconde Guerre mondiale. Vous êtes nombreux en effet, à apprécier la diversité des thèmes abordés, la probité des historiens qui avec passion rédigent pour votre revue, ainsi que la richesse iconographique. Vous appréciez tout autant les interviews de nos « *guest stars* » qui grâce à leurs interventions, placent A&A au cœur de l'actualité de l'Histoire. « *Plus haut, plus loin, plus fort* », telle est la devise d'A&A. Nous avons à cœur de faire toujours mieux, de prendre des risques et de nous dépasser à chaque numéro pour satisfaire vos attentes et les nôtres car nous aussi nous sommes des passionnés en quête d'excellence.

Comme toujours, vous noterez la diversité de ce neuvième numéro d'A&A avec des sujets qui vous proposeront une vision particulièrement riche de la Seconde Guerre mondiale. A ce titre, je tiens à remercier tous les intervenants et l'équipe d'A&A qui font de votre revue ce qu'elle a été dès le départ : un magazine unique.

Bonne lecture,

Boris LAURENT

Hitler en Prusse orientale, fin 1944.

Les articles

N°9

14 Stratégie

L'offensive aérienne alliée sur la France : le plan Transport

22 Personnalité

Erich von Manstein : les ambiguïtés d'un brillant Feldmarschall

30 Politique

Le désastre de mai-juin 1940 : le regard des écrivains français



DOSSIER DU MOIS

38 Dossier

Les derniers jours d'Hitler : dans la tanière du loup

40 Dossier

Apocalypse à Berlin : l'ultime bastion

50 Dossier

Le bunker d'Hitler :
dernière demeure d'un dictateur

60 Dossier

L'identification d'Adolf Hitler et d'Eva Braun :
une enquête minutieuse

68 Stratégie

Rommel contre Montgomery :
deux visions de la guerre du désert

Les rubriques

- 4 Actualités
- 6 Les fiches lecture
- 8 Les inventions de la guerre
- 10 Interview : Philippe Richardot
- 78 La guerre à l'écran : La chute
- 80 Abonnements

Le mémorial Charles de Gaulle

Déjà concepteurs du mémorial de Caen, les architectes Millet et Chilou et les scénographes Le Conte et Noirot ont été sélectionnés pour donner vie à cet espace muséographique dont la première pierre fut posée le 9 novembre 2006, jour anniversaire de la mort du général de Gaulle. Sur près de 4000 m² répartis sur deux niveaux, seront proposées au public expositions permanentes et thématiques autour du Général. Doté d'un auditorium de 200 places, le Mémorial pourra également accueillir conférences et colloques d'envergure nationale.



Deux étages constituent l'espace d'exposition permettant de mieux décrypter l'histoire de France à travers le personnage de De Gaulle et ses convictions. Le visiteur sera guidé dès l'entrée par l'écriture manuscrite du général au cœur de la période noire de la Seconde Guerre mondiale. Panneaux et images opposent la vision de De Gaulle à celle du maréchal Pétain. Puis, le visiteur pourra découvrir le parcours de la France Combattante jusqu'à la libération de la France.

De Gaulle était très attaché à Colombey-les-Deux-Églises. C'est ici, dans la quiétude de la Boiserie qu'il préparait ses discours et écrivait ses mémoires. Avec près de 125 000 visiteurs attendus par an, le Mémorial Charles de Gaulle devrait s'imposer comme un site phare du paysage muséographique français. ■

Comité départemental du tourisme

Tél. : 03.25.30.39.00

mmasson@tourisme-hautemarne.com

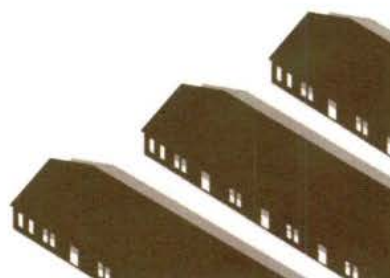
www.tourisme-hautemarne.com

Visite du Mémorial de l'internement et de la déportation

La caserne militaire de Royallieu, créée en 1913, s'étendait jusqu'à 2006 sur 16 hectares. En 1939, elle sert d'hôpital d'évacuation puis se transforme en juin 1940 en camp où l'armée allemande rassemble des soldats français et britanniques faits prisonniers. En 1941, le « Frontstalag 12 » interne des prisonniers politiques et constitue une réserve d'otages.

C'est sur cet ancien camp, dont 3 bâtiments sur 25 ont été conservés, que le Mémorial est aujourd'hui créé. Il permet alors de comprendre comment les Allemands sont passés d'une politique de répression, marquée par les exécutions d'otages, à une politique de déportation. ■

Mémorial de l'internement et de la déportation, Camp de Royallieu
2 bis av. des Martyrs de la Liberté,
60200 Compiègne. 03.44.96.37.00
<http://memorial.compiègne.fr>
memorial@compiègne.fr



Décès de Yossi Harel, commandant de L'Exodus

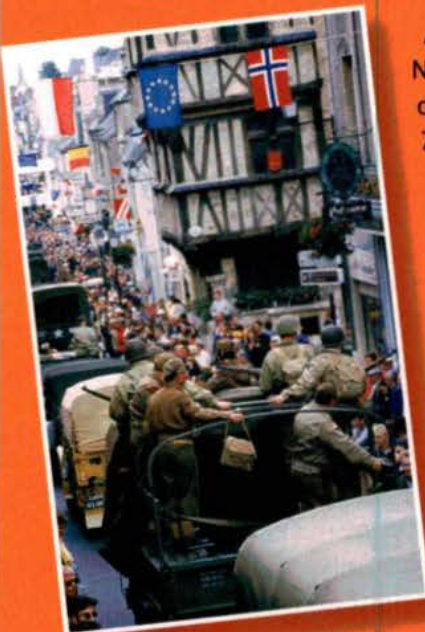


Yossi Harel, le commandant du navire *L'Exodus* qui avait transporté 4500 survivants de la Shoah de France vers la Palestine, est décédé le samedi 26 avril 2008 en Israël.

Harel avait pris part à des actions clandestines entre 1945 et 1948 lui permettant mener en Palestine, alors sous mandat britannique, quatre navires transportant 24 000 immigrants juifs.

« L'aventure de *L'Exodus* » avait été immortalisée par le réalisateur américain Otto Preminger avec Paul Newman. Le film retraçait le parcours chaotique du bâtiment parti de Sète en France en juillet 1947, arraisonné par la Royal Navy et renvoyé en France. Le périple des passagers avait considérablement ému l'Europe entière. Yossi Harel avait servi à l'âge de 15 ans dans la *Hagana*, l'armée clandestine juive sous commandement britannique. ■

D-Day Festival



A un an du 65^e anniversaire du Débarquement des Alliés de Normandie, l'Office de Tourisme Intercommunal Bayeux-Bessin organise, pour sa deuxième édition, le « D-Day Festival » du 5 au 7 juin 2008.

Les lieux sur lesquels il se déroulera sont hautement symboliques : la Batterie de Longues-sur-Mer, qui domine intégralement les Plages du Débarquement, à mi-distance entre Arromanches et Omaha Beach, ainsi que la cité médiévale de Bayeux, première ville libérée de France.

Cet événement propose de fêter l'arrivée des Alliés dans la ferveur populaire et l'ambiance de l'époque autour de deux temps forts : « La nuit où ils sont arrivés », le 5 juin à Longues-sur-Mer et « Bayeux, première ville libérée de France », le 7 juin à Bayeux.

Au programme : grand feu d'artifice musical, reconstitution d'un camp militaire de juin 1944, grand défilé de véhicules, pique-nique et à soirée musicale et dansante ! ■

Bureau de Bayeux : Pont Saint Jean 14400 Bayeux. 02 31 51 28 28
www.bayeux-bessin-tourism.com

Fort de Schoenenbourg

Construit de 1931 à 1935, le fort de Schoenenbourg est un important ouvrage d'artillerie dont la mission était de verrouiller, avec les ouvrages voisins, le nord de l'Alsace et plus particulièrement les pénétrantes de Wissembourg vers le sud. Il était prévu pour une garnison de 600 hommes, et disposait de nombreuses installations de vie, de service et de combat, essentiellement souterraines.



La visite du Fort de Schoenenbourg, l'édifice le plus important de la Ligne Maginot en Alsace, permet à chacun de comprendre l'histoire et les moyens mis en œuvre par les hommes pendant la seconde Guerre Mondiale. Installée à 30 mètres sous terre, cette fortification abrita jusqu'à 650 hommes et assura leur survie jusqu'après l'Armistice. La caserne, la cuisine, l'infirmerie, le petit train, la tourelle et ses canons sont autant de témoignages des combats et des conditions de vie. ■

Officie de tourisme de Hunspach
Association des amis de la Ligne Maginot d'Alsace
3, route de Hoffen, 67250 Hunspach
03.88.80.96.19
www.lignemaginot.com
maison-ungerer@wanadoo.fr

Un bunker reconverti en galerie d'art

Élevé en 1942 par les Allemands au cœur de Berlin, un immense bunker vient d'être réaménagé en galerie d'art. A partir de juin 2008, les visiteurs pourront y découvrir la collection d'art contemporain du publicitaire allemand Christian Boros. L'exposition sera présentée dans un labyrinthe gris, sans lumière et silencieux compte tenu de l'épaisseur du béton. Long de 38 mètres et haut de 12 mètres, il devait être un mémorial de la guerre dans la future capitale du Reich Germania voulue par Hitler et son architecte Speer. Suite à l'intensification des bombardements alliés, le bâtiment a surtout servi d'abri. A partir de 1945 le bunker est devenu une immense prison avant d'être transformé par les autorités est-allemandes en entrepôt de stockage. Peu après la chute du mur de Berlin, le bâtiment est devenu une place importante pour la scène musicale électronique et un lieu extrême des nuits berlinoises. En 2003, Christian Boros achète le bunker classé monument historique et transforme l'intérieur, l'extérieur étant gardé intact avec ses nombreux impacts de balles toujours visibles. Enfin, autre particularité du site, mais que les visiteurs ne pourront pas apprécier, l'immense *penthouse* de 500 m² sur le toit avec piscine et terrasse que s'est fait construire le publiciste. ■



Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique

S'il est vrai que la mode du dictionnaire est relancée en France, notamment par le biais des éditions Larousse qui rénovent l'approche d'une période, d'une famille politique ou d'un processus historique, ce à travers une structure neuve (« Questions », « Temps forts », « Dictionnaire »), si les chercheurs et les passionnés de la Seconde Guerre mondiale en France disposent de plusieurs types de dictionnaires pour travailler, en revanche la Belgique n'avait pas vraiment d'outil de synthèse approfondi.

Grâce à la co-direction de José Gotovitch (professeur d'Université et ancien directeur du Ceges de 1988 à 2005 – l'équivalent de l'IHTP en France) et Paul Aron (sociologue de la littérature et historien), soixante auteurs ont conçu, en langue française, près de deux cents entrées pour qui veut connaître mieux l'histoire de la Belgique sous l'occupation nazie. Ce *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique* répond donc à un manque criant dans nos bibliothèques, d'autant que l'histoire de la France sous l'occupation croise parfois celle de la Belgique.

Le dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale est d'autant plus intéressant qu'il fait la synthèse en langue française d'ouvrages fondamentaux écrits en flamand, mais jamais traduits. Ce dictionnaire ouvre aussi une nouvelle période de l'histoire de l'édition, puisqu'il est publié chez André Versaille, un éditeur qui succède aux défunctes éditions Complexe.

Ce dictionnaire donne la première grande vue d'ensemble d'une histoire très enchevêtrée où la palette des comportements est très variée. Le travail collectif permet d'observer au plus près les récentes avancées historiographiques. L'ensemble est très équilibré, privilégiant toutefois l'histoire de la vie quotidienne. Naturellement, on est loin de l'histoire-bataille ou de la synthèse à forte dominante biographique ; sur ce dernier point, le lecteur français, moins connaisseur de la Belgique occupée, aurait peut-être aimé quelques notices biographiques, même si l'index des noms de personnes est très fourni et que les grandes figures de la Résistance sont évoquées au détour des notices thématiques.

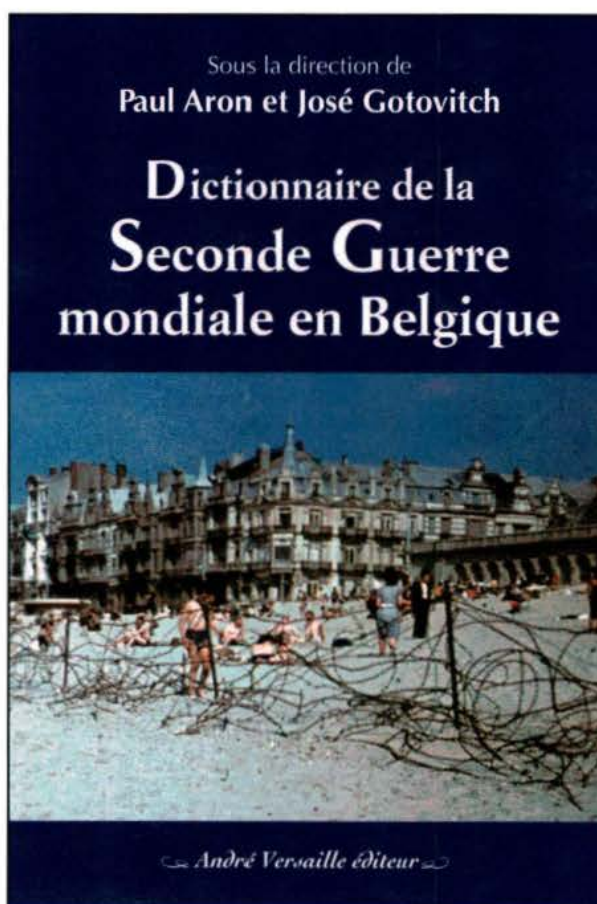
Chaque entrée est dotée par surcroît de références bibliographiques de premier plan et de renvois à d'autres entrées du dictionnaire. La conception de celui-ci est simple, ce qui rend la somme d'autant plus facile à utiliser. Certaines entrées sont classiques : « agriculture », « antisémitisme », « bataille des Ardennes », « Mur de l'Atlantique », « cinéma », « épuration », « évacuation », « otages », etc. Cependant, un grand nombre de notices ne manquent pas d'originalité et de spécificité, référencées *in fine* dans une précieuse « table des entrées » : une notice sur les « abris antiaériens » en côtoie d'autres sur l'« aide paysanne aux enfants des villes », les « aliénés et institutions psychiatriques », les « ambassades », les « amours de guerre », le « Congo belge », l'« enfance », les « droits d'auteur », le « folklore », la « régence », le « rexisme », le « conseil culturel flamand », le « Royalisme », le « Ruanda Urundi », le « théâtre d'amateurs », etc. Des villes importantes ont aussi leur entrée telles Anvers, Bruxelles, Liège, par exemple. Certains thèmes permettent enfin d'éclairer parfois des enjeux de mémoire encore vifs.

Ainsi, le dictionnaire, complété par plusieurs clichés illustratifs, mais surtout par une imposante bibliographie, un index des noms de personnes, un index très copieux des institutions, mouvements, sociétés et organisations, est indispensable aux

passionnés de l'histoire de l'occupation, et encore davantage aux chercheurs qui disposent dorénavant d'un observatoire sur l'histoire d'une partie de l'Europe de l'ouest occupée, ce qui autorise plus aisément d'envisager une nécessaire histoire comparative. En même temps instrument de travail et base de données incomparable, le dictionnaire de J. Gotovitch et de P. Aron est aussi un ouvrage grand public par le ton et le style adoptés.

■ Eric Alary.

*Dictionnaire de la
Seconde Guerre mondiale
en Belgique*
Editions André Versaille
560 pages, 29,90 €



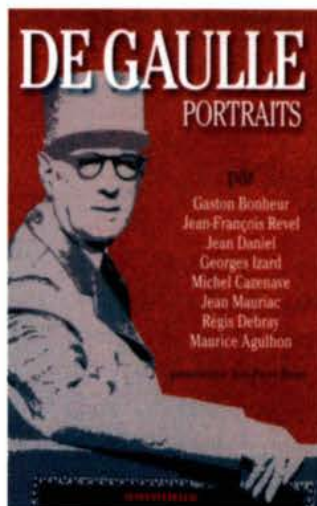
Dans le bunker heure par heure

Complément idéal de notre dossier consacré aux derniers jours d'Hitler, *Hitler, la chute*, propose un récit détaillé et minutieux des derniers jours du Führer. L'historien et journaliste allemand Mario Frank a pris le pari de nous faire revivre heure par heure la lente descente aux enfers de tout un peuple luttant pour sa survie en surface, et de ses maîtres « coincés » dans l'exiguïté étouffante du bunker. Malgré les nombreuses redites dont souffre l'ouvrage, dues aux nombreux témoignages publiés récemment ainsi qu'aux travaux très complets d'Antony Beevor et de Joachim Fest, ce livre a un double mérite. D'abord, il se présente comme une véritable enquête (et contre-enquête) au ton froid et descriptif comme pourrait l'être un rapport militaire circonstancié nous offrant ainsi une vision des événements sans fard. Ensuite, le travail de recherche très complet (recoupage de tous les témoignages) permet à l'auteur de rectifier certaines erreurs notamment chronologiques ou d'éclairer des zones d'ombre sur les faits et gestes des principaux acteurs de ce « Crépuscule des dieux ». ■ B.L.

Mario Frank, *Presse de la Cité*, 387 pages, 22 €



De Gaulle : portraits



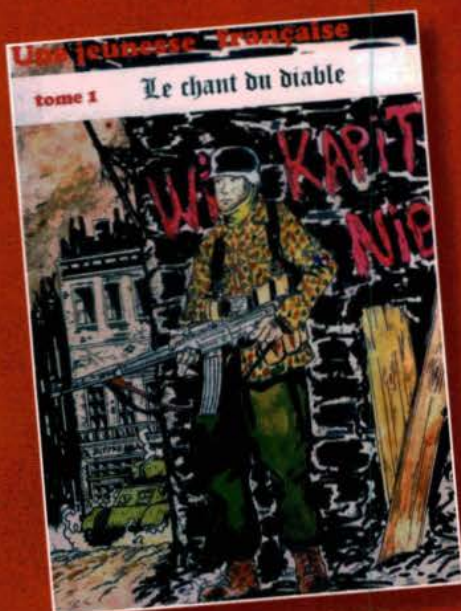
Tout au long de sa formidable carrière, le général de Gaulle n'a pas eu que des amis, c'est peu dire. Mais tous, qu'ils s'agissent de ses plus ardents opposants à ses plus proche collaborateurs, ont été sensibles à son extraordinaire sens du destin et à son habilité, voire sa ruse politique. En huit textes, cet ouvrage

nous propose ainsi le portrait du « grand homme », tel que l'ont tracé ses memorialistes mais aussi ses adversaires. Qu'il s'agisse de pamphlets édités de son vivant, d'éditoriaux engagés ou d'hommages posthumes, ces différents textes retracent les grands engagements du général, des combats militaires de la première moitié du siècle aux combats politiques non moins violents des années 1960. Jean Daniel revient sur la crise algérienne, Régis Debray raconte la légende, Mauriac évoque la mort du général et l'avocat Georges Izard* exprime le désarroi de l'opposition au début des années 1960. Une approche originale de la légende gaullienne. ■ TM

NDR : Académicien, avocat de Kravchenko et homme politique, maître Georges Izard est, par le plus grand hasard, le grand-père de l'auteur de cette critique... (cf. la biographie rédigée par Emmanuelle de Boysson : *Georges Izard, avocat de la liberté*, Presses de la Renaissance).

BANDE DESSINÉE

Une jeunesse française. Tome 1 : Le chant du diable



L'univers de la bande dessinée nous habitue peu au thème de la Seconde Guerre mondiale. Le dessinateur Godus rectifie cette lacune en nous livrant un album très intéressant sur un sujet tabou ou du moins peu évoqué : l'engagement de volontaires français dans la Waffen-SS. Bien documentée, cette BD livre l'expérience d'un jeune Français tiraillé entre la fidélité pour sa patrie, son désespoir suite à la défaite et l'Occupation, et les chimères de la grande « croisade contre le bolchevisme » vantée par la propagande nazie. Sous son regard, c'est l'histoire de la Seconde Guerre mondiale qui défile : la bataille de France, *Barbarossa*, l'entrée des Etats-Unis dans la guerre ou Stalingrad. Sans jamais justifier un tel engagement, l'auteur tente d'expliquer, sous un trait hésitant mais souvent judicieux, les raisons qui ont poussé un jeune « européen » à entonner le « chant du diable », célèbre chant de marche de la Waffen-SS. ■ B. L.

Pour commander : adresser à un chèque de 20 € par bande dessinée à :

Stéphane Gosselin, Résidence Le clos, B2
19, chemin des Maraîchers, 31400 Toulouse

Les chars amphibies

Les blindés passent les fleuves

Au cours du second conflit mondial, le char devient l'acteur principal de la guerre de mouvement, mais en dépit des qualités de franchissement que lui confèrent ses chenilles et sa puissance mécanique, certains obstacles naturels et artificiels sont en mesure de stopper ce mastodonte d'acier. Les ingénieurs vont réaliser des prouesses techniques pour leur permettre de les franchir. Permettre à un char de traverser une étendue d'eau en est une.

Par **Christophe PRIME**

Le Japon

L'armée japonaise est la première à s'intéresser aux véhicules blindés amphibies. A partir de 1928, plusieurs prototypes sont élaborés: le SR-II, le type 1 Mi-Sha et le type 92 A-I-Go. En 1940, la Marine impériale prend le relais et conçoit un blindé amphibie capable d'accompagner et de transporter ces forces d'assaut qui vont prendre part aux opérations de débarquement sur les îles du Pacifique une année plus tard.

Conçu sur la base du char léger type 95 Ha-Go, le type 2 Ka-Mi est le premier opérationnel. Après avoir été rendu étanche, le véhicule est doté de caissons de flottaison en forme de proue et de poupe. Ils sont compartimentés afin de réduire les dommages causés par les projectiles. La propulsion dans l'eau est assurée par deux hélices entraînées par le moteur principal. Il atteint la vitesse de 10 km/h pour une autonomie de 150 kilomètres. Les chars sont mis à l'eau depuis des navires ou des barges de débarquement en mer et une fois à terre, les caissons sont largués pour permettre au char d'évoluer librement. Faiblement blindé, il est armé d'un canon de

37 mm et de deux mitrailleuses Type 97. La production est lancée en 1942, mais seulement 184 unités sortiront des usines.

Dérivé du type 1 Chi He, le char type 3 Ka-Chi est utilisé pour la première fois au combat contre les Marines à Kwajalein (1944) ; toutefois, seulement 19 unités seront produites pendant le conflit. Certains de ces chars seront utilisés plus tard comme pillbox dans les îles du Pacifique. Le type 4 Ka-Tsu, était quant à lui un véhicule de transport amphibie développé par IJN.

Le Japon a beaucoup plus développé les blindés amphibies que la plupart des autres belligérants. Certains peuvent être transportés sur le pont des sous-marins, d'autres peuvent lancer des torpilles accrochées sur leurs flancs.

L'Allemagne

De son côté, l'Allemagne développe deux blindés amphibies dans le cadre du déclenchement de l'opération *Seelöwe*. Le Schwimmpanzer II est un Panzer II modifié pour recevoir le système de flottaison élaboré par l'usine Gebr. Sachsenberg. Les deux imposants flotteurs attachés de part et d'autre du châssis sont conçus pour pouvoir être détachés à l'aide de petites charges explosives une fois arrivé à terre. Le système de propulsion permet au char de se mouvoir en surface à 10 km/h. Ces chars sont mis en service au sein du 18. Panzer-Regiment, mais après l'annulation de l'invasion de l'Angleterre, ils seront utilisés de manière conventionnelle sur le front de l'Est. Le Tauchpanzer III est quant à lui un char amphibie mais totalement submersible. Les entrées d'air, les trappes, le tourelleau, les mitrailleuses sont obturés par des joints étanches en caoutchouc, tandis que les échappements sont équipés de clapets anti-retour. Un long tuyau attaché à une bouée

Char léger japonais Type 95 Ha-Go. Très lent et peu blindé, il est surtout utilisé comme char amphibie type 2 Ka-Mi.





Char amphibie japonais SR-II.

permet d'alimenter le moteur en air. Ces dispositifs lui permettent de rester une vingt minutes en immersion à une quinzaine de mètres de profondeur. Les 160 unités seront essentiellement utilisées sur le front russe.

Les Britanniques

Après la désastreuse expérience de Dieppe du 19 août 1942, les Britanniques dotent des chars de systèmes de flottaison et de propulsion afin de les mettre à l'eau hors de portée des canons ennemis. En 1940, Nicholas Straussler, un Hongrois, soumet au *War Office* un projet de jupe en tissu escamotable capable de maintenir un char en surface. Après des essais concluants, le système DD (*Duplex*

Drive) est mis en fabrication et adapté sur des Valentines. En 1942, le général Hobart insiste pour qu'il soit monté sur des Sherman. Dans



LVT 1 Alligator (Landing Vehicle Tracked).

Sherman DD Tank (Duplex Drive appelé aussi Donald Duck).



Les différentes nations en guerre de se servent des chars amphibies de manière discrétionnaire. Compte tenu de leur poids, leur mise en œuvre reste délicate. Les véhicules légers (Schwimmwagen ou Jeep GPA) et de transport ont été adaptés de la même façon. Ils auront un rôle important à jouer comme les LVT (LVT1 Alligator ou LVT Buffalo) dans le Pacifique ou le DUKW en Normandie et lors de la traversée du Rhin. Durant l'après-guerre, le corps des Marines américain va mettre en œuvre un corps mécanisé entièrement adapté à la guerre amphibie. ■

Philippe RICHARDOT

Hitler, ses généraux et ses armées

Wehrmacht, Waffen-SS et production de guerre

Professeur agrégé et Docteur en Histoire, administrateur national et délégué Méditerranée-Rhône de la Commission Française d'Histoire Militaire, Philippe Richardot est l'auteur de nombreux livres et de nombreux articles sur la Seconde Guerre mondiale, l'armée romaine, la pensée militaire médiévale, l'histoire militaire comparée, la prospective géopolitique et militaire. Il vient de publier chez Economica un ouvrage qui renouvelle notre approche sur les liens complexes entre Hitler, ses généraux et ses armées.

Axe & Alliés : *Notre vision d'Hitler en tant que chef de guerre a toujours été largement influencée par les mémorialistes de la Wehrmacht, on pense à Guderian, von Manstein. Hitler était-il vraiment le « caporal » peu doué ou un stratège ?*

Philippe RICHARDOT : Les avis de la *Generalität* (corps des officiers généraux) sont le plus souvent négatifs, à l'exception de Jodl, membre du Haut Commandement, et de l'amiral Dönitz, successeur de Hitler. Mais tous lui reconnaissent une connaissance poussée des dossiers. Les témoignages sont à prendre avec prudence. Beaucoup d'officiers généraux, comme Rommel, ont subi la séduction politique et militaire du *Führer* pendant le temps des succès, quitte à changer en 1942 quand les revers s'accumulent. La personnalité de Hitler change au cours de la guerre et se détériore à mesure des échecs. A partir de l'été

1941, ce ne sont que reproches réciproques. Il n'y a jamais eu autant de « coups de gueules » dans un Haut Commandement qu'entre Hitler et ses grands opérationnels. C'est une ambiance unimaginable dans la Russie de Staline ou même chez les démocraties occidentales. Hitler se méfie de ses généraux, non sans raison parfois : l'amiral Canaris, chef du renseignement militaire, transmet des informations aux Alliés. Hitler leur reproche de se couvrir pour l'Histoire et de lui faire porter le poids des échecs. Pour l'ordre d'arrêt devant Dunkerque en 1940, qui sauve les troupes britanniques, il n'a pas tort. En fait, loin d'avoir une vision stéréotypée d'Hitler, j'ai essayé de montrer sa psychologie complexe. Il ne faut jamais oublier la nature profonde d'Hitler, celle d'un politicien, ou d'un « menteur pathologique » selon Rommel. Seule cette grille inédite permet de comprendre les décisions de guerre de celui que Hindenburg surnommait le « Caporal bohémien ». Une forme de cohérence paradoxale ressort de ce portrait détaillé et contradictoire. J'ai également brossé le portrait des principaux chefs de guerre nazis, en essayant de sortir des stéréotypes, de caractériser leur style opérationnel et de révéler aussi ce qu'ils voulaient cacher dans leurs mémoires.

A & A : *La Wehrmacht mène une guerre véritablement offensive de 1939 à 1943, puis*



Des Stuka en formation. La Luftwaffe est véritablement l'aviation du Reich, une création du national-socialisme, contrairement aux autres branches de la Wehrmacht. Maîtresse du ciel en 1939, elle perd successivement la bataille d'Angleterre, puis est mise en échec stratégiquement en Méditerranée.

passé à une guerre défensive. A quoi attribuer une si longue « longévité offensive » compte tenu de la multiplication des ennemis du Reich et de leur poids militaro-industriel ?

PR : La Wehrmacht continue la lutte deux ans encore après l'avoir perdue, alors que le Reich est pris dans une tenaille stratégique sans précédent dans l'Histoire. Cette longévité a d'abord une cause politique et morale. La capitulation sans condition offerte par les Alliés, lors de la conférence de Casablanca en janvier 1943, ne laisse pas d'autre perspective qu'une lutte à mort. Cela d'autant plus que les bombardements sur les cités allemandes et la révélation

venger des crimes subis. L'esprit de résistance est donc très fort, dopé par la politisation pour ne pas dire la nazification des combattants et des officiers les plus jeunes. Les officiers issus de milieux conservateurs antinazis combattent par devoir, sans illusion sur le résultat final, piégés par l'Histoire. Certains cherchent à différer la défaite par un attentat contre Hitler ; jamais on a autant comploté dans une armée de la Seconde Guerre mondiale que dans la Wehrmacht. Mais il s'agit d'une petite minorité. Très majoritairement, la Wehrmacht combat avec un

“ La capitulation sans conditions offerte par les Alliés ne laisse pas d'autre perspective qu'une lutte à mort ”.

du Plan Morgenthau, issu de l'entourage de Roosevelt, qui consiste à désindustrialiser et à démanteler l'Allemagne, valident les craintes de la population et des combattants. En outre, la propagande nazie a présenté les Soviétiques comme des sauvages fanatisés par le communisme prêts à détruire la civilisation européenne, et les soldats de l'Ostheer (armée de l'Est) savent qu'ils voudront se

esprit très *Crépuscule des Dieux*, à la manière du Hagen de Tronej des *Nibelungen*, qui lutte pour défendre les crimes du passé et la parole donnée. La longévité militaire, malgré une infériorité numérique patente, tient aussi à un savoir-faire propre à la Wehrmacht. Le comment-différer-une défaite est largement analysé d'un point de vue opérationnel tout au long de l'ouvrage aussi bien sur terre, sur mer que dans les airs.

Les Panzer légers et moyens représentent le « temps du Blitzkrieg », de la manœuvre et de la rapidité d'exécution. Progressivement, le Reich se tourne vers la course au gigantisme et l'élitisme.



A & A : Votre ouvrage nous fait pénétrer au cœur du Haut Commandement de la Wehrmacht et vous parlez d'un édifice complexe. Quelle était la valeur de ce Haut Commandement et notamment par rapport à celui de la Waffen-SS que vous étudiez également ?

PR : Le Haut Commandement de la Wehrmacht (Oberkommando der Wehrmacht ou OKW) est un état-major d'exécution au service du Chef suprême des armées, Adolf Hitler lui-même. En 1938, les officiers brevetés d'état-major initialement hostiles à Hitler et à la guerre sont évincés. Ils sont remplacés par deux exécutants médiocres et serviles : Keitel et Jodl, respectivement Chef d'état-





La Kriegsmarine connaît des débuts de guerre contrastés et perd la guerre de surface de 1940 à 1944. La bataille de l'Atlantique se joue en fait avec les fameux U-Boote qui sèment la terreur jusqu'en 1943.

que des divisions entières de SS sont constituées d'ex-prisonniers soviétiques voués à des tâches génocidaires ou antipartisans. Les divisions germaniques deviennent des unités de *Panzer* dotées d'un matériel qui les voue à des missions de pointe, mais rend jaloux leurs homologues de la régulière. Les relations avec la *Heer* sont d'ailleurs marquées par une concurrence pour le matériel, pour les recrues quand le volontariat ne suffit plus, par des froissements entre officiers, mais c'est surtout une camaraderie qui s'instaure. En 1944, les généraux SS critiquent aussi bien que leurs camarades de la *Heer* la stratégie de Hitler. En 1945, alors que des généraux SS désobéissent à Hitler pour éviter à leurs hommes des offensives meurtrières inutiles, leurs homologues de l'armée obéissent, traumatisés, il est vrai, par les persécutions qui ont suivi l'attentat raté contre Hitler le 20 juillet 1944. Dans ce conflit génocidaire, il faut également ne pas stéréotyper le rôle de la *Waffen-SS* et de la *Heer* et marquer les responsabilités respectives.

major et Chef des opérations. Ils transforment les volontés d'Hitler en directives et chargent des études opérationnelles les différentes armées (*Heer*, *Kriegsmarine*, *Luftwaffe*). Les théâtres d'opérations sont divisés d'une façon peu cohérente parce que la méthode d'Hitler est de diviser pour régner, de n'informer les grands opérationnels que du minimum tactique. Il n'y a pas de stratégie générale mais des campagnes opportunistes. Contrairement à l'image d'organisation allemande ancrée dans la mémoire collective et vantée par la propagande de Goebbels, la désorganisation règne au sommet dans des proportions qu'on n'imagine pas. La valeur morale du Haut Commandement est mise en cause sur la question des crimes de guerre : que savaient-ils ? Obéissaient-ils toujours aux ordres les plus inhumains ? Quant au maître de la SS, Himmler, il n'a pas de valeur militaire et le reconnaît aisément. En 1945, il reçoit le commandement d'un groupe d'armées mais se range derrière l'avis de spécialistes. Ce qui l'intéresse est la subordination du renseignement militaire (*Abwehr*) au SD (*Sicherheitsdienst*) de Heydrich, soit la branche policière de la SS.

A & A : *Pourquoi avoir intégré dans votre étude de la Wehrmacht une partie non négligeable sur la Waffen-SS ? Quels étaient ses rapports avec la Wehrmacht ?*

PR : La *Wehrmacht* ne désigne pas seulement l'armée de terre (*Heer*) comme les films hollywoodiens le font croire, mais l'ensemble des forces armées. Quand est créée la *Waffen-SS*, branche militaire dans la SS, elle a son commandement propre mais est subordonnée militairement à l'OKW. Les régiments et les divisions SS sont placés sous la responsabilité de corps d'armées de la *Heer*. La chose est facilitée

“ En 1944, les généraux SS critiquent aussi bien que leurs camarades de la Heer la stratégie de Hitler ”.

par le fait que les meilleurs généraux de la *Waffen-SS*, comme Hausser, sont d'anciens officiers de l'armée impériale et de la *Reichswehr*. A la fin de la guerre, les meilleurs généraux SS commandent des armées mixtes (SS, *Heer*). Politisée et germanique, la *Waffen-SS* s'internationalise au cours du conflit. On pense souvent aux collaborateurs occidentaux (Français de la *Charlemagne*, Belges de la *Wallonie*) en oubliant

A & A : *La Kriegsmarine et la Luftwaffe se sont lancées dans une course effrénée à la technologie (U-Boote, avions à réaction, hélicoptères...). Les Allemands ont-ils été à un moment donné capables de changer la donne ? N'y a-t-il pas un paradoxe avec le concept de démodernisation ?*

PR : A l'exception de la bombe atomique qualifiée par Hitler de

« *physique juive* », les ingénieurs allemands ont dessiné les armes de la deuxième moitié du XX^e siècle ainsi que des projets fantaisistes dignes de la science-fiction. Ils ont travaillé pour leurs vainqueurs et pour la Guerre froide. En 1945, Américains, Soviétiques, mais aussi Français et Anglais raflent les prototypes, les brevets et enlèvent même les chercheurs. La course à l'espace des années 1960 est le résultat le plus paradoxal du développement des armes-miracles, les missiles V-1 et V-2 de l'équipe von Braun.

“ la valeur militaire de la Wehrmacht prend un coup fatal au cours de l'invasion de la Russie en 1941 ”.

Outils de propagande et prouesses technologiques, ces armes, sabotées par les déportés chargés de leur construction, sont néanmoins d'après Speer une erreur stratégique. En aucun cas, malgré les bombardements de terreur sur Londres en 1944, ils n'inversent une donne devenue défavorable. Les autres armes-miracles comme le sous-marin type XXI ou le chasseur à réaction *Messerschmitt 262* ne renversent pas la situation car elles obéissent à la loi du « trop peu trop tard ». Ces armes révolutionnaires remettent largement en cause l'idée d'une démodernisation de la *Wehrmacht*. Le *Reich*, plus créatif qu'aucun autre en matière

d'armements, n'en perd pas moins la bataille de la production et du matériel. Mon ouvrage essaie de démontrer en quoi.

A & A : *Au regard de la valeur militaire de la Wehrmacht et de l'économie de guerre allemande grandement optimisée par Albert Speer, l'Allemagne pouvait-elle gagner la guerre ?*

PR : Quand Albert Speer prend les commandes en 1942, deux ans et demi après le début de la guerre, il arrive trop tard. En

outre, on lui refuse pour des raisons politiques et sociales la mobilisation de la main-d'œuvre féminine, car les nazis ont acheté l'opinion allemande par un fort pouvoir d'achat, maintenu pendant la guerre par le pillage des pays occupés. Contrairement au slogan de Goering c'est plutôt du beurre que des canons. Tel est le prix de la fidélité de la population allemande qui se bat jusqu'au bout. Il reste à expliquer comment le *Reich* gère la *Materialschlacht* (bataille de matériels). J'expose, avec les différents avis d'experts d'époque et de tableaux de production, les possibilités industrielles du *Reich*. L'industrie allemande est capable

de réactions étonnantes qui lui permettent de produire plus de chars dans les quatre premiers mois de 1945 que pendant toute l'année 1939, et cela sous les plus forts bombardements. La méthode Speer et ses limites sont donc analysées, montrant en quoi les bases du miracle économique allemand sont jetées. Quant à la valeur militaire de la *Wehrmacht*, elle change durant le conflit. Elle prend un coup fatal au cours de l'invasion de la Russie en 1941, mais ne cesse de se réorganiser et de trouver de nouvelles ressources. Ses armements, ses doctrines tactiques, ses moyens et ses pertes sont largement évoqués. Savoir si l'Allemagne pouvait gagner la guerre est largement discuté dans mon ouvrage. Le « meilleur cerveau de l'Armée allemande », von Manstein, croit cette option possible même après Stalingrad en 1943. Par contre, von Brauchitsch et Halder, chefs de l'état-major de l'armée de terre (*Oberkommando des Heeres* ou *OKH*) n'ont jamais cru à la victoire finale. Halder finit la guerre dans un camp de concentration, sauvé *in extremis* de la fusillade, par l'arrivée des Américains. Au travers de nombreux témoignages, le lecteur jugera sur les possibilités de victoire ou pas d'une victoire allemande. ■

Bibliographie

Hitler, ses généraux et ses armées, Economica, 2008.
Le modèle occidental, naissance et remise en cause, Economica, 2007.
Les erreurs stratégiques des Gaulois face à César, Economica, 2006.
La fin de l'armée romaine, Economica, 2005.
Les Etats-Unis, hyperpuissance militaire, Economica, 2005.
Nouvelles approches de l'histoire de l'artillerie, avec le lieutenant-colonel Gilles Aubagnac, Lavauzelle, 2004.
Services de santé des armées entre guerre et paix, Economica, 2003.
Histoire géopolitique des empires, Ellipses, 2003.
Hitler, chef de guerre, in *Axe & Alliés* n° 4 (août-septembre 2007), Editions du Paladin.

Philippe RICHARDOT

HITLER, SES GÉNÉRAUX ET SES ARMÉES

WEHRMACHT, WAFFEN SS ET PRODUCTION DE GUERRE



E3 ECONOMICA



L'offensive aérienne alliée sur la France

Le plan Transport

Par **Christophe PRIME**,

Historien au Mémorial de Caen, spécialiste des conflits du XX^e siècle. Co-auteur du *Larousse de la Seconde Guerre mondiale* dirigé par Claude Quétel.

De 1942 à 1944, les bombardiers alliés vont larguer plus du cinquième de leur tonnage de bombes sur la France, soit environ 550 000 tonnes. Les ports, les gares, les infrastructures travaillant pour l'Allemagne sont des cibles à part entière pour l'aviation alliée, au même titre que les bases militaires allemandes, mais les bombardements vont s'intensifier à l'approche du débarquement en Normandie.

L'interruption du plan *Pointblank*

Au cours de la conférence interalliée de Casablanca de janvier 1943, Roosevelt et Churchill décident d'accentuer l'offensive arienne contre l'Allemagne, afin de détruire et de désorganiser son système militaire, industriel et économique « à un point tel que sa capacité de résistance armée soit affaiblie de manière décisive ». Détruire le potentiel militaro-industriel de l'ennemi, neutraliser la *Luftwaffe* et saper le moral des civils allemands pour les couper du régime nazi, tels sont les objectifs recherchés.

Dès lors, les bombardiers quadrimoteurs anglo-américains à long rayon d'action pilonnent sans répit et sans pitié le territoire allemand *all around the clock*,

« Le cabinet considère avec beaucoup d'inquiétude et, dans l'ensemble, d'hostilité, la proposition de bombarder tant de centres ferroviaires français, étant donné que des dizaines de milliers de civils seront tués ou blessés... ».

Winston Churchill au commandant du SHAEF en avril 1944.

c'est-à-dire 24 h sur 24. Les Américains, confiants dans les capacités défensives de leurs forteresses volantes et dans la précision de leurs bombardements, accomplissent leurs missions de jour, tandis que les Britanniques préfèrent opérer à la faveur de la nuit. *Avro Lancaster*, *Halifax*, *B-17 Superfortress* et *B-24 Liberator* attaquent les chantiers navals, les industries aéronautiques, les raffineries de pétrole, les usines de roulements à billes (*bearing industries*), de caoutchouc et de carburant synthétique ainsi que les systèmes de transport. Les villes allemandes font l'objet de raids à répétition. Cologne, Essen, Duisburg, Würzburg, Düsseldorf, Hambourg, Kassel, Berlin et bien d'autres centres urbains sont détruits sur de vastes étendues. Cependant, malgré l'horreur et les souffrances engendrées, la population allemande ne semble donner aucun signe de démoralisation, bien au contraire.

Rouen, 1944. La ville normande est une cible prioritaire pour les Alliés. Véritable nœud de communication, disposant d'une importante gare de triage (Sotteville-Lès-Rouen), la ville reçoit de plein fouet les bombardements stratégiques alliés. Elle subit son plus lourd bombardement durant la nuit du 18 au 19 avril 1944. A la veille du Jour-J, Rouen vit une « semaine rouge » (30 mai au 5 juin) durant laquelle la cathédrale est la proie des flammes.



Le B-17 *Flying Fortress* est le plus connu des bombardiers de la Seconde Guerre mondiale. A la différence des Britanniques, les Américains opèrent de jour et sont plus facilement la proie des chasseurs allemands. Le B-17 possède un blindage plus épais que les autres bombardiers ainsi que des tourelles de mitrailleuses de 12,7 mm et de 7,62 mm (jusqu'à 13).

Les bombardements contre l'Allemagne vont connaître un tournant majeur au début de l'année 1944. Après avoir pris pied en Italie, l'état-major allié, le *Chief of Staff to Supreme Allied Commander (Cossac)* a planifié une opération combinée sur les côtes normandes. La décision est entérinée à Téhéran en novembre 1943 et la date de l'opération *Overlord* est fixée au 1^{er} mai 1944.

Pour que le débarquement ait des chances de réussite, les Alliés doivent frapper l'ennemi là où il ne s'y attend pas et affaiblir ses capacités défensives. Car depuis décembre 1941, les Allemands ont érigé un formidable limes d'acier et de béton de la frontière espagnole au Cap Nord, afin de rendre impossible toute tentative de débarquement anglo-américain. Présenté comme inexpugnable par la propagande allemande, le mur de l'Atlantique est encore loin d'être terminé mais il peut tout de même mettre les Alliés en échec. Ces derniers doivent retarder voire empêcher l'acheminement sur le champ de bataille du matériel et du ravitaillement, mais surtout des unités de renforts stationnées en Allemagne, en Belgique et en France. Les bombardiers stratégiques doivent les y aider.

Un bombardier britannique Avro Lancaster de la Royal Air Force. Les Alliés lancent les bombardements 24 h sur 24 pour écraser l'ennemi sous les bombes. Les Avro Lancaster opèrent le plus souvent de nuit et peuvent emporter plus de bombes que leurs homologues américains. Selon les objectifs, ces appareils peuvent emporter une bombe unique de 10 tonnes.



© USAAF

Désaccord chez les Alliés

Jusqu'au printemps 1944, le général Eisenhower, commandant le SHAEF (*Supreme Headquarter Allied Expeditionary Force*) et l'Air Chief Marshall Leigh-Mallory ne disposent que de deux forces aériennes tactiques, composées de 5454 chasseurs, chasseurs-bombardiers et bombardiers moyens, et dont la tâche principale est d'appuyer les troupes opérant au sol : la 2nd Tactical Air Force de la Royal Air Force de l'Air Vice Marshal Coningham, et la 9th US Air Force du Lieutenant-General Brereton.

Ike demande alors que les forces de bombardements stratégiques basées en Grande-Bretagne soient temporairement distraites de leur mission pour être mises à sa disposition. L'Air Chief Marshall Harris, chef du Bomber Command de la RAF et le Lieutenant-General Carl Spaatz, commandant en chef des 8th (Grande-Bretagne) et 15th USAAF (Italie) sont opposés à l'abandon de l'objectif assigné lors de la conférence de Casablanca. Pour eux, les raids de terreur contre





Photo prise d'un B-17 *Flying Fortress* de la 8th AAF, *Bomber Command*, le 31 décembre 1943 lors de l'attaque d'une usine de roulement à billes et de moteurs d'avions, près de Paris.

Staline, Roosevelt et Churchill durant la conférence de Téhéran qui se déroule du 28 novembre au 1^{er} décembre 1943. Deux grandes décisions stratégiques y sont prises : organisation du débarquement en Normandie et opérations en Méditerranée et dans les Balkans.



les villes et les centres industriels allemands doivent conduire à une capitulation rapide du III^e Reich. Tout arrêt, même provisoire, pourrait réduire à néant les efforts accomplis. De plus, Harris avance que ses appareils et ses équipages ne sont pas adaptés aux missions qu'Eisenhower veut leur confier.

Il faut dire à leur décharge, qu'après plusieurs mois de campagne, les équipages des bombardiers sont exsangues. Malgré l'apparition de chasseurs américains d'escorte à long rayon d'action, la *Flak* et

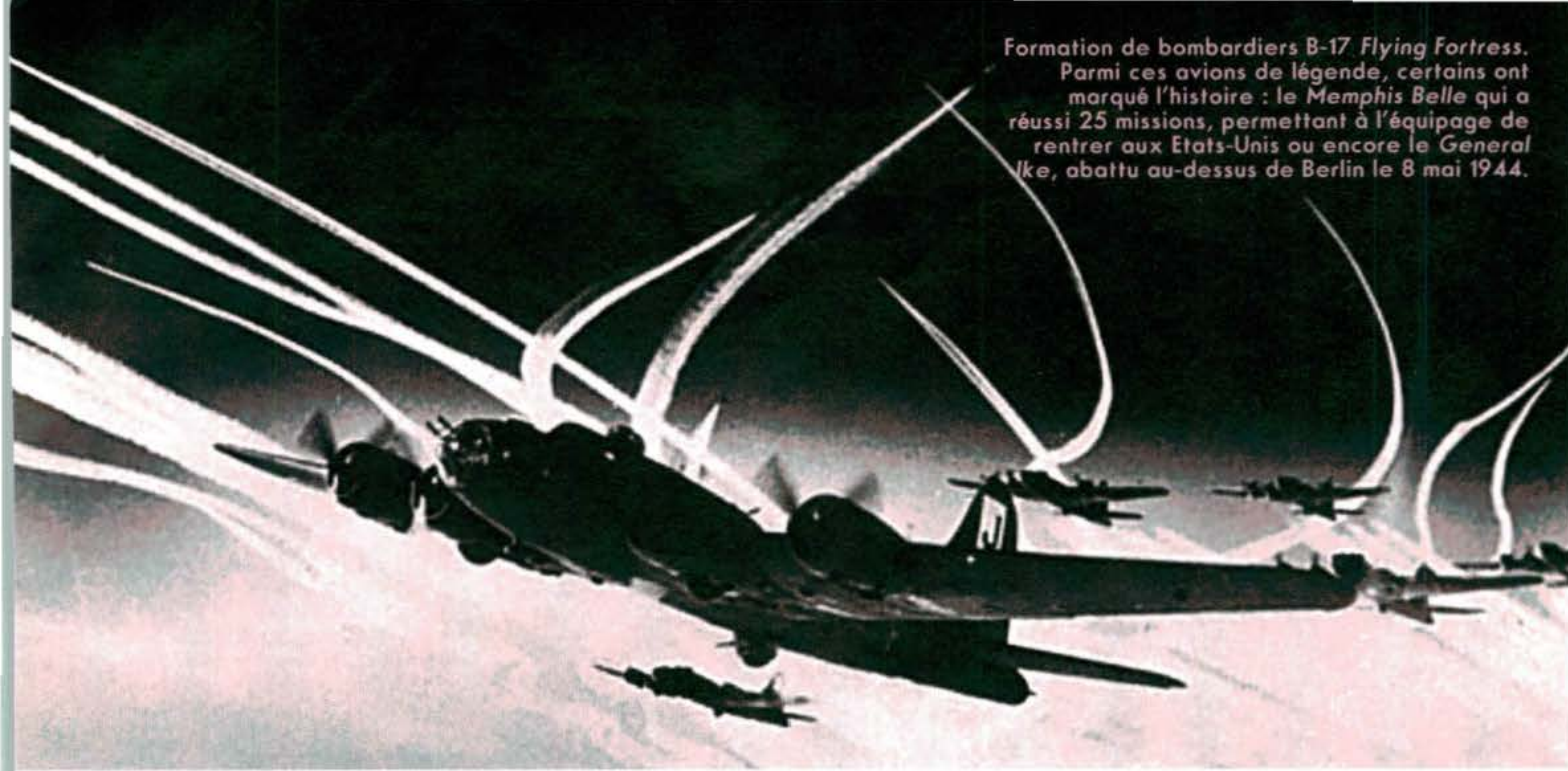


la chasse allemande leur ont infligé des pertes importantes. Le 12 mars 1944, les Américains ont perdu 68 bombardiers lourds sur les 730 engagés sur Berlin (soit 8,63%). Le 30 du même mois, les Britanniques paient un lourd tribut. 108 appareils sur 795 sont détruits (13,6%). Ces pertes, associées à la fatigue et au stress des équipages, contraignent Harris et Spaatz à stopper presque totalement l'offensive aérienne contre l'Allemagne.

L'importance occupée par l'opération *Overlord* dans la stratégie des Alliés va finalement l'emporter et contraindre les farouches défenseurs de l'indépendance du bombardement stratégique à battre en retraite. A la mi-avril, Eisenhower prend provisoirement le contrôle opérationnel de toutes les forces stratégiques aériennes pour qu'elles participent activement à la prépa-

Le général Eisenhower est nommé à la tête du SHAEF ou *Supreme Headquarter Allied Expeditionary Force* suite à la conférence interalliée de Téhéran. Il planifie l'opération *Overlord*. Afin de préparer au mieux le débarquement, il parvient à détourner une part non négligeable des bombardiers britanniques occupés à pilonner l'Allemagne.

Formation de bombardiers B-17 *Flying Fortress*. Parmi ces avions de légende, certains ont marqué l'histoire : le *Memphis Belle* qui a réussi 25 missions, permettant à l'équipage de rentrer aux États-Unis ou encore le *General Ike*, abattu au-dessus de Berlin le 8 mai 1944.



ration de l'opération *Overlord*. Le *Bomber Command* rassemble environ 1 450 bombardiers lourds. Pour sa part, la 8th USAAF du *General Doolittle* ne compte pas moins de 1 851 appareils.

Jusqu'alors, aucune offensive aérienne n'avait nécessité l'emploi de moyens de cette importance. Il faut dire qu'à ce moment précis du conflit, les Alliés disposent d'une supériorité aérienne écrasante et ils entendent l'utiliser à bon escient pour permettre aux troupes d'établir de solides têtes de pont sur le continent. Les moyens mis en œuvre par l'adversaire et les risques inhérents à toute opération combinée permettent de comprendre pourquoi le SHAEF souhaitait utiliser les forces de bombardiers stratégiques.

Le *Transportation Plan*

Les Alliés envisagent de détruire le réseau ferroviaire français pour retarder, voire empêcher l'armée allemande d'acheminer les renforts et le ravitaillement en direction de la future zone d'opération. Les opérations sont donc planifiées pour isoler la Normandie du reste de la France. Le professeur britannique Solly Zuckerman, conseiller scientifique de l'*Air Chief Marshal Tedder*, commandant en chef des Forces aériennes alliées, est l'initiateur de ce plan. Appliqué en Italie, un plan similaire a obtenu d'excellents résultats.

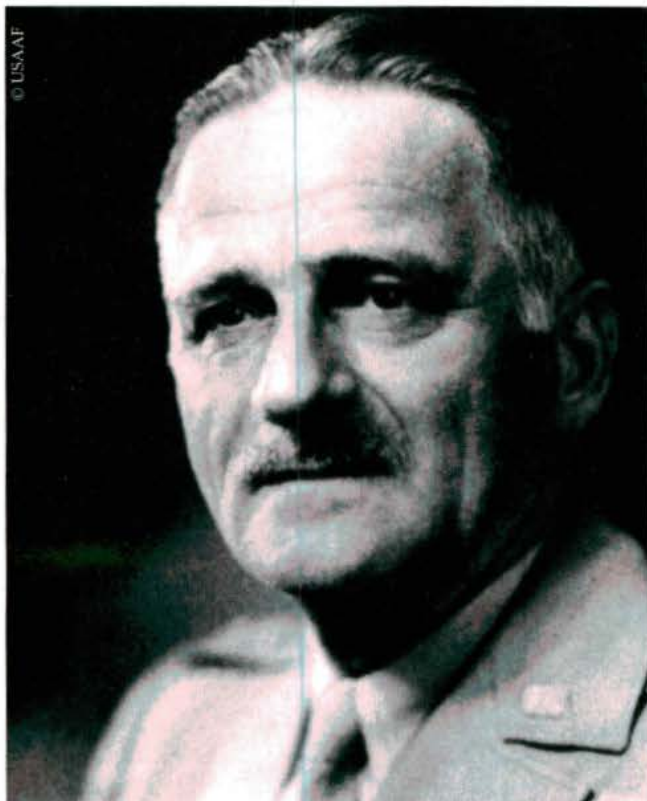
Les Alliés ont déjà bombardé à maintes reprises les ports français abritant les bases sous-marines (Lorient, Brest, Saint-Nazaire) et les usines travaillant pour l'occupant (par exemple, l'usine automobile Renault à Boulogne-Billancourt en mars 1942). Mais le premier semestre de l'année 1944 est sans aucun doute le plus terrifiant qu'aient vécu les Français. En effet, 80% des bombardements vont se concentrer sur cette seule période.

Le *Transportation Plan* prévoit de détruire les gares, les centres de triage et de réparation, les tunnels et les ponts ferroviaires situés en France, en Belgique et en Allemagne occidentale. Un premier plan définit 76 objectifs de première importance. Pour tromper l'ennemi et ne pas dévoiler la future zone d'assaut, les infrastructures situées loin de la Normandie (Belgique, Pas-de-Calais, Picardie) seront abondamment bombardées.

Le SHAEF. Assis de gauche à droite : Omar Bradley, Bertram Ramsay, Arthur Tedder, Dwight Eisenhower, Bernard Montgomery, Trafford Leigh-Mallory, Walter Bedell Smith.



© National Archives



La paralysie du système ferroviaire français est d'une importance vitale car le transport d'une division d'infanterie nécessite 60 à 66 convois ferroviaires et celui d'une division blindée, 77 à 82 convois. Les mouvements d'unités par le train permettent d'importants gains de temps par rapport la route. En moyenne, un train parcourt 450 kilomètres par jour, contre 150 à 250 pour un convoi routier. Spécialistes, responsables politiques et militaires discutent de l'utilité et de l'efficacité réelle de ce plan

Le général américain Spatz est nommé en mai 1942 commandant de la 8th USAAF. Nommé commandant des forces stratégiques, il mène les bombardements sur l'Allemagne. En mars 1945, il part pour le front du Pacifique où il dirige la campagne de bombardements atomiques sur le Japon.

pendant plusieurs semaines. Finalement, une liste de 75 cibles situées dans le nord de la France et en Belgique est approuvée par l'*Air Ministry*. Dix autres cibles seront ajoutées par la suite.

La préparation aérienne du débarquement commence par une série d'attaques expérimentales. Dans la nuit du 6 au 7 mars 1944, 3 mois jour pour jour avant le jour J, l'importante gare de triage de Trappes est bombardée par les appareils britanniques. Plus de 1400 tonnes de bombes sont déversées par 261 bombardiers *Halifax* sur les installations, les voies, la gare et les dépôts avec d'excellents résultats. Dans la nuit du 7 au 8 mars, 304 bombardiers infligent de lourds dommages à la gare de triage du Mans ; environ 250 wagons et 6 locomotives sont détruits ; les autorités françaises déplorent 31 morts et 45 blessés. Le calvaire recommence dans la nuit du 13 au 14 mars. Cette fois, 15 locomotives et 800 wagons sont détruits ; 48 civils sont tués et 57 blessés. Les triages d'Amiens-Longueau, Laon, Aulnoye, Courtrai et Vaires-sur-Marne suivent. Au cours de ces 9 grands raids nocturnes, 1314 bombardiers lourds de la RAF ont lâché près de 7000 tonnes de bombes. Le commandement britannique a montré qu'il pouvait attaquer des cibles tactiques sans provoquer trop de pertes parmi les civils.

Ruines de la gare de Saint-Lô. Les Américains décident de bombarder la ville, véritable carrefour stratégique, afin d'empêcher les renforts allemands basés en Bretagne de rejoindre la Normandie. La ville est bombardée dans la nuit du 6 au 7 juin 1944. Elle sera rasée à 95%.



Pas de restriction

« Si déplorables que soient les pertes en vies humaines parmi la population civile, je ne suis pas disposé à imposer aux chefs responsables la moindre restriction dans leur action, qu'ils jugeraient préjudiciable à la réussite d'Overlord, ou susceptible d'accroître les pertes dans les unités débarquées ».

Président Roosevelt, avril 1944.

Le Reichsmarschall Göring doit faire face à un problème de taille. Afin de garantir l'intégrité du Reich, il doit maintenir une force suffisante en Allemagne. Il rapatrie donc des centaines de chasseurs de l'Ouest vers l'Allemagne. En 1944, seuls 110 chasseurs sont présents en France.

A partir du 22 avril 1944, les équipages de la 8th USAAF leur prêtent main forte. Les bombardements gagnent en intensité. Si les objectifs ferroviaires ont été gravement endommagés, des centaines de Français ont été tués ou blessés. L'attaque lancée dans la nuit du 9 au 10 avril contre la gare de Villeneuve-Saint-Georges tue 237 personnes et en blesse 179. Lille, qui est attaquée au cours de la même nuit, subit un nouveau bombardement de jour le lendemain. Les installations ferroviaires sont rendues inutilisables, mais 5502 immeubles ont été gravement touchés. Dans les décombres, 450 corps sans vie et 620 blessés sont relevés. Le bombardement de l'agglomération rouennaise dans la nuit du 18 au 19 avril tue 812 per-



sonnes et en blesse 372. Celui de Paris-La Chapelle provoque la mort de 670 civils. Cambrai, Orléans, Saint-Etienne, Mantes et de nombreuses autres villes vont subir le même sort.

Désaccord chez les Alliés

Ces pertes humaines inquiètent au plus haut point le Comité français de libération nationale (CFLN). De son côté, le gouvernement britannique craint qu'elles n'engendrent un profond ressentiment à l'égard des Alliés parmi les Français. Le conseiller scientifique de Churchill, Lord Cherwell, estime que la campagne de bombardement peut occasionner jusqu'à 40 000 morts et 120 000 blessés. Le premier Ministre adresse une sérieuse mise en garde au commandant du SHAEF en avril 1944.

Retranché derrière les nécessités militaires, Eisenhower rétorque que les pertes civiles sont inhérentes à toutes les opérations aériennes et que

Le général Doolittle met au point les bombardements stratégiques sur le Japon dès avril 1942 (les fameux « raids Doolittle »). Puis il prend le commandement de la 12th USAAF, 15th USAAF et la 8th USAAF du général Spaatz.



« les calculs des pertes probables ont été grossièrement exagérés ». Churchill réussit à faire ajourner les bombardements contre les installations ferroviaires françaises le 29 avril 1944, mais le général américain est soutenu par Roosevelt.

Les raids reprennent dès le 5 mai. Au cours des trois mois précédant le débarquement de Normandie, 42 000 tonnes de bombes sont lâchées par 22 000 appareils sur 80 cibles ferroviaires différentes. Tous les ouvrages d'art de la vallée de la Seine situés entre Paris et le Havre sont détruits avant la fin du mois de mai 1944, à l'exception du seul pont d'Asnières qui commande les sorties de la gare Saint-Lazare. Près de 18 000 tonnes supplémentaires vont être larguées sur les grands ponts de la Loire situés entre Orléans et Nantes

afin d'empêcher les divisions allemandes stationnées au sud de remonter. Pour ne pas éventer le secret du lieu du débarquement, ils ne seront détruits qu'après le 6 juin. Les vallées de la Somme, de la Meuse, de la Moselle et de l'Yonne sont également touchées.

Aujourd'hui encore, il est difficile de mesurer l'impact réel de ces bombardements stratégiques. Au vu des dissensions qui sont apparues au sein du commandement allié, de l'importance des destructions et des pertes humaines, la question de l'utilité des bombardements a été souvent évoquée une fois la guerre terminée.

Selon les rapports officiels américains, ils ont permis de réduire le trafic allemand de 60% entre le mois de février 1944 et la veille du débarquement. Plusieurs divisions n'ont pas pu rejoindre le front normand à temps pour résorber les têtes de pont alliées. Même si les résultats sont loin d'avoir été parfaits, la paralysie du système ferroviaire et la destruction des usines de carburant ont privé l'armée allemande d'une partie importante de sa mobilité, et elles ont contribué à affaiblir le mur de l'Atlantique en retardant l'édification ou le renforcement de certaines positions fortifiées.

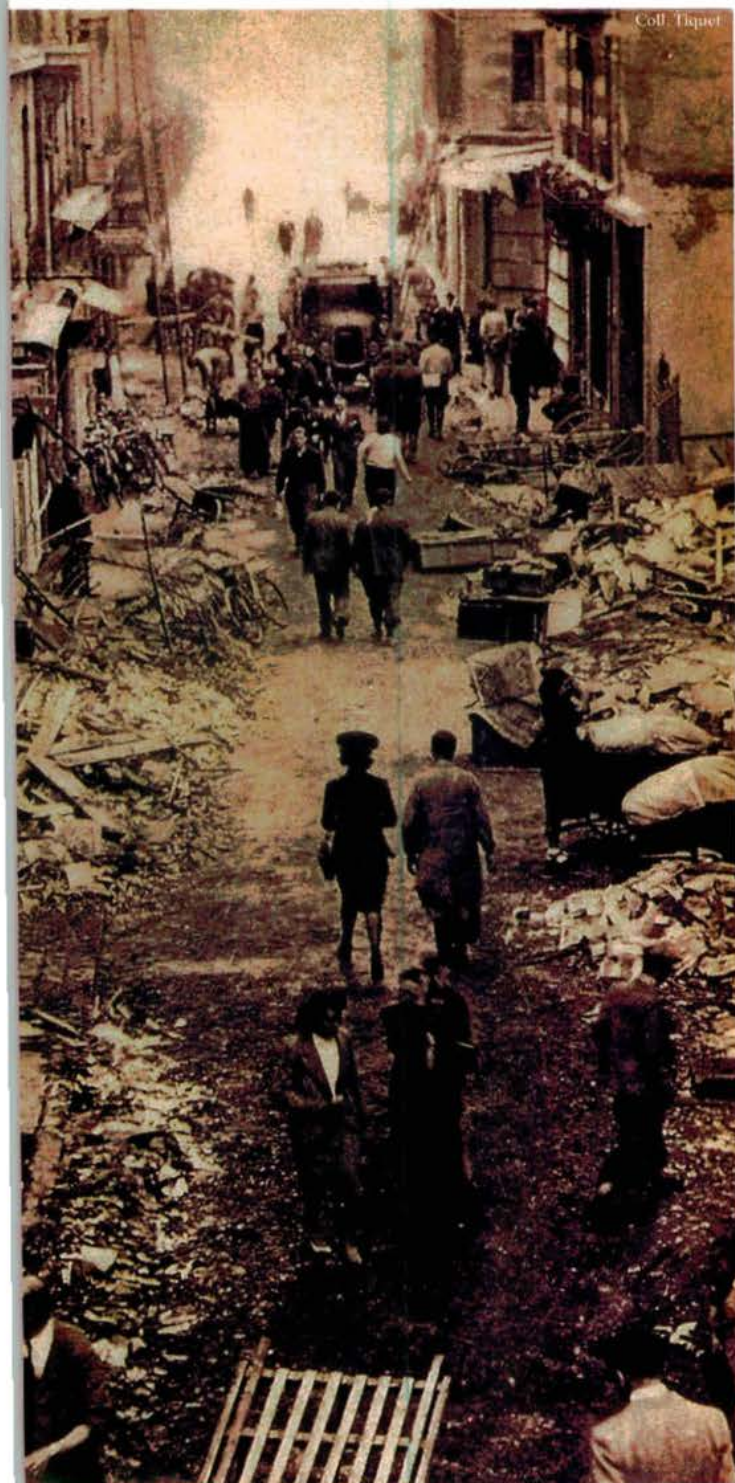
Entre 65 000 et 70 000 morts ont péri sous les bombes, mais malgré les souffrances endurées, les Français, dans leur grande majorité, ont laissé de côté leur rancœur à l'égard des Alliés, face aux impératifs de la libération et de la victoire. Même si les Britanniques et les Américains ont cherché à minimiser les pertes civiles françaises, les morts étaient inévitables. Mais il est vrai que les justifications apportées a posteriori par les Alliés pour légitimer certaines opérations (Le Havre en septembre 1944) n'ont pas convaincu. Soixante-quatre ans plus tard, le débat n'est pas clos. ■

Rouen, 1944. Quel est l'impact des bombardements stratégiques ? Sur l'Allemagne, ils n'ont pas eu l'effet escompté. Les Alliés tablaient sur un épuisement moral des Allemands et sur un éloignement brutal du peuple de son Führer. Il n'en est rien, bien au contraire.

Une question politique

« Attendu qu'ils [les civils français, NDLR] sont nos amis, cette mesure [les bombardements alliés, NDLR] pourrait être jugée exagérément rigoureuse et soulever beaucoup de haine contre les Alliés... Il faut que la France d'après-guerre soit notre amie. Ce n'est pas seulement un argument humanitaire, mais aussi une question de haute politique d'État ».

Winston Churchill au SHAEF, avril 1944.





Erich von Manstein

Ou les ambiguïtés d'un brillant *Feldmarschall*

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué Méditerranée-Rhône de la Commission française d'histoire militaire, Directeur de recherches à l'*Institut für vergleichende Taktik* de Vienne-Potsdam.


Le chef d'œuvre opérationnel de Manstein est sans conteste la campagne de France de 1940. Malgré ce succès, il n'occupera jamais la première place dans la *Generalität* et Hitler le considérera toujours avec une certaine défiance. Mais le « meilleur cerveau de l'armée allemande » (Hitler) lui-même n'est pas sans ambiguïtés.

Un *Feldmarschall* d'ascendance juive dans le III^e Reich

On peut se demander comment dans un régime antisémite, quelqu'un d'ascendance juive a pu faire carrière dans l'armée ? Erich von Manstein (1887-1973) n'est pas le seul dans ce cas. L'organisateur de la Luftwaffe, Milch, a aussi des ascendances juives, mais protégé par le *Reichsmarschall* Goering, il parvient à la distinction de *Feldmarschall*. Erich von Manstein est né von Lewinski. Un de ses aïeux, Lewi, aurait été un rabbin polonais de Varsovie. Sa famille, convertie au protestantisme, a servi l'Etat prussien, a été anoblée, et les « von » Lewinski se sont inscrits dans la caste militaire des officiers. Erich von Manstein est le dixième fils du général Eduard von Lewinski et d'Helene von Sperling, fille d'un officier général. Le changement de nom du jeune Erich s'explique par une tradition de la caste militaire prussienne. Pour

Erich von Manstein n'est pas l'officier général allemand le plus connu ou le plus élevé en grade de la Wehrmacht, mais c'est sans doute le plus brillant et celui qui a obtenu les succès les plus décisifs.

éviter qu'un nom prestigieux ne s'éteigne faute de descendant, un rejeton d'une branche parente est adopté par la famille en voie de disparition. Avant même d'être baptisé, le jeune Erich est adopté par sa tante Hedwig von Sperling, épouse du lieutenant-général Georg von Manstein. Erich von Manstein est au cœur de l'*Offizierkorps* prussien et ses ascendances sémites ne le gênent pas dans l'Allemagne impériale où pourtant un certain antisémitisme a cours. Il est le neveu du général Paul von Hindenburg, *Feldmarschall* au début de la Grande Guerre, généralissime des forces impériales à partir de 1916, puis président du Reich jusqu'à sa mort en 1934. Von Manstein fait une belle carrière militaire. Après avoir intégré en 1900 le corps royal prussien des cadets à Plön puis à Berlin, sa première affectation est la prestigieuse garde prussienne qui escorte le Kaiser en 1905.

A close-up, color portrait of Erich von Manstein, a German military leader. He is shown from the chest up, wearing a dark military uniform with a high collar. On the collar, there are two red tabs with silver oak leaf emblems. A large silver Knight's Cross of the Iron Cross is pinned to his left breast. He has short, light-colored hair and a serious expression, looking slightly to the left. The background is a solid dark blue.

Le Feldmarschall Erich von Manstein, titulaire de la Croix de chevalier de la Croix de fer. Ce brillant général fait une carrière remarquable dans l'armée allemande, voire surprenante compte tenu de ses ascendances juives. Neveu du maréchal von Hindenburg, ce brillant officier sait se faire écouter et gravit les échelons rapidement. Il devient l'homme clef dans différentes phases de la guerre (campagne de France, Russie).



Coll. Taquet

Défilé des Sections d'Assaut dans les années 1930. Face aux revendications toujours plus révolutionnaires des SA de Röhm, von Manstein suit les points de vue de la Reichswehr. Il est favorable à une alliance avec Hitler pour liquider définitivement le « problème SA ».

Von Manstein témoigne au tribunal de Nuremberg

« J'ai été soldat pendant quarante ans. J'appartiens à une famille de soldats et j'ai été élevé dans la conception totale du devoir. L'exemple issu de ma proche parenté et qui m'est toujours resté devant les yeux, c'était le vieil Hindenburg. Jeunes officiers, nous avons naturellement considéré la gloire militaire comme quelque chose de grand. Je ne veux pas contester que j'étais fier de ce que, dans cette guerre, une armée me fût confiée. Mais notre idéal — et c'est aussi celui de mes camarades — ne réside pas dans la conduite de la guerre en soi, mais au contraire dans l'éducation de notre jeunesse afin d'en faire des hommes d'honneur et de braves soldats. Et c'est cette jeunesse qui, par millions, a été vouée à la mort sous notre commandement... Mon fils aîné est tombé comme lieutenant d'infanterie à dix-neuf ans ; deux de mes gendres, élevés dans ma maison, sont tombés comme jeunes officiers, mes meilleurs camarades au cours de cette guerre, mon jeune officier d'ordonnance et mon jeune chauffeur, presque tous les fils de mes frères et sœurs sont tombés. Que nous, vieux soldats, ayons entraîné notre jeunesse, qui nous tient à cœur, dans une guerre criminelle, voilà qui dépasse tout ce que l'imagination la plus folle peut supposer les hommes capables de commettre comme bassesses. Il est possible à un homme seul, sans famille et sans tradition, et qui est possédé par une croyance fanatique en une mission d'ordre élevé, de dépasser les bornes de la justice humaine. Nous, soldats, du point de vue purement humain, aurions été dans l'impossibilité de le faire. Nous étions incapables de conduire notre jeunesse au crime ».

Un officier brillant

Pendant la Grande Guerre, il est affecté à un état-major, mesure destinée à préserver les meilleurs éléments. Il écrit des études sur les fortifications de campagne qui lui valent une réputation durable de spécialiste des opérations de siège. Il reste en fonction dans la *Reichswehr* après-guerre et accède le 1^{er} septembre 1929 à la section Opérations du *Truppenamt* (Services généraux) de l'état-major de la *Reichswehr*. Officier brillant aux avis écoutés, il se fait un ennemi durable en la personne du lieutenant-colonel Keitel qui n'a pas ses capacités. En 1931, Manstein fait un voyage officiel en URSS où il rencontre les principaux officiers soviétiques. Sa carrière n'est pas bloquée pendant la période nazie. Le 1^{er} décembre 1933, il devient colonel et le 1^{er} février 1934, chef d'état-major de la région militaire de Berlin. Les services du SD de Himmler n'ignorent toutefois rien de ses origines et appellent von Manstein « *Lewinski* » dans leurs rapports internes, et ce jusqu'en avril 1944 ! Quand 70 officiers juifs sont évincés de l'armée en mars 1934, le colonel von Manstein est le seul à protester en faveur du lieutenant von Schmeling-Diringshofen et de ses deux petits-neveux, fils de sa nièce née von Lewinski. Cette protestation reste sans résultat, peut-être par le fait que von Blomberg, ministre de la Défense, ne la présente pas à Hitler. Néanmoins, la protestation de Manstein reste prudente et tente de démontrer qu'un engagé volontaire décidé à sacrifier sa vie pour la Patrie « s'est révélé lui-même un Aryen, peu importe si sa grand-mère était aryenne ou non ».

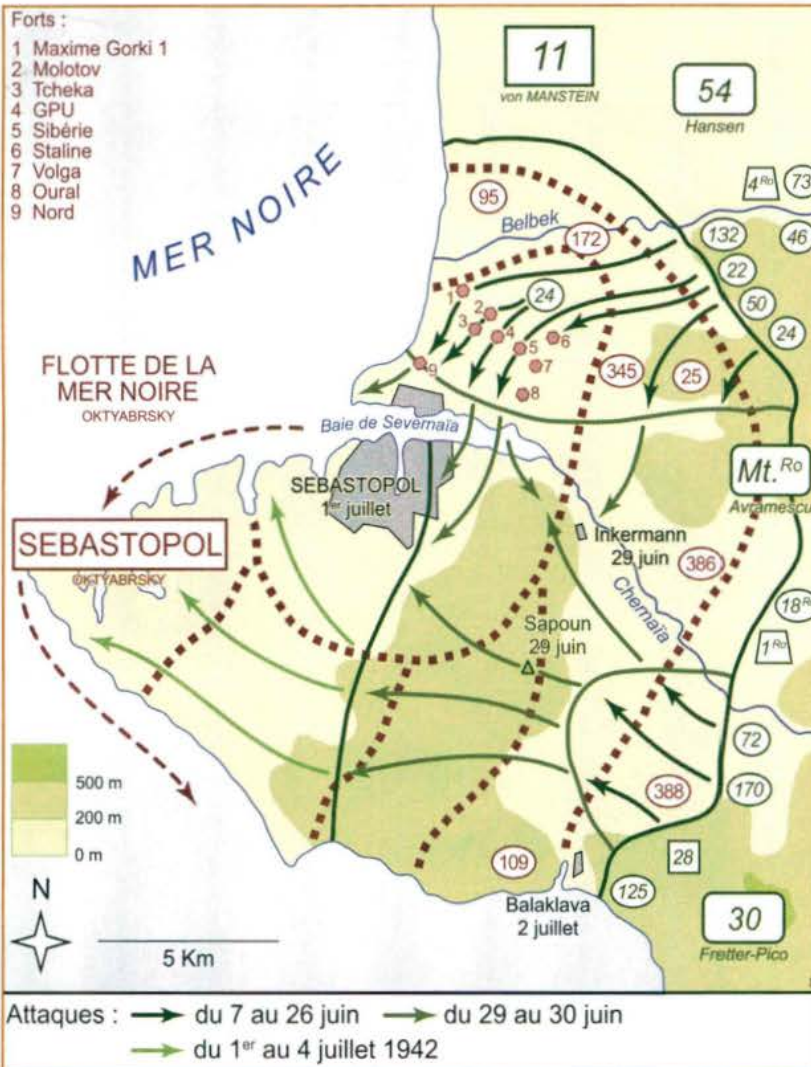
Le 21 octobre 1939, von Manstein reçoit un ordre de déploiement contre la France du haut commandement de la Heer. Insatisfait, il développe un plan alternatif qui préconise déjà le fameux « coup de faucille ». Son plan propose notamment de déplacer le point fort du nord du groupe d'armées B au centre du groupe d'armées A. Les formations blindées doivent frapper là où on les attend le moins : à travers la forêt des Ardennes.



Manstein épouse les points de vue de sa caste sur la Nuit des Longs couteaux du 30 juin 1934. Il juge l'élimination des chefs SA comme une purge salubre mais proteste contre l'assassinat de deux généraux royalistes en retraite. Lors des obsèques de Hindenburg le 2 août 1934, il prête serment de fidélité à Adolf Hitler, le nouveau commandant en chef des armées. Sa carrière connaît un premier bond le 1^{er} juillet 1935 lorsqu'il devient chef des opérations de l'état-major de l'armée de Terre – soit le n°3 – et reçoit le grade de major-général le 1^{er} octobre 1936.

Fantassins allemands durant la campagne de Pologne. Très offensif lors de la crise Tchécoslovaque, von Manstein est vite acquis aux théories modernes d'un autre brillant officier, Heinz Guderian. Manstein est le concepteur du plan en tenaille contre la Pologne.





Le siège de Sébastopol (octobre 1941-juin 1942)

tenant-général et chef d'état-major du groupe d'armées von Rundstedt, Manstein, acquis aux théories de Guderian, est le principal concepteur du plan en tenaille contre la Pologne. Reste à vaincre les Franco-Britanniques. Peu confiants et manquant d'imagination, l'OKW et l'OKH préparent une refonte du Plan Schlieffen de 1914. Manstein profite des vœux de Nouvel an pour proposer à Hitler, contre l'avis de ses supérieurs et sans leur autorisation, de percer le dispositif des Occidentaux à hauteur de Sedan et de les encercler par un coup de faux vers la mer du Nord (voir *Axe & Alliés* n° 4). Hitler adopte l'idée, mais Manstein est relégué par Halder en Pologne occupée au commandement du XXXVIII^e corps d'armées en formation. La France tombe en six semaines, mais Manstein est oublié lors de la remise des bâtons de *Feldmarschall* le 19 juillet 1940.

Signal. Coll. Part.

Le « tombeur de la France » en 1940

Le 4 février 1938, à la suite de l'éviction de Blomberg et de Fritsch, sont nommés deux ennemis de Manstein, Keitel, chef d'état-major de l'*Oberkommando der Wehrmacht* (commandement interarmées) et von Brauchitsch, chef d'état-major de l'*Oberkommando des Heeres* (armée de Terre). Manstein est remplacé par Franz Halder. Lorsqu'Hitler conçoit le projet d'Anschluss, il convoque Beck, chef de l'armée de Terre, et lui demande de prévoir l'invasion de l'Autriche pour le 12 mars 1938. Beck se rend à la Chancellerie flanqué de von Manstein, concepteur du Plan « Otto » qui doit empêcher une restauration des Habsbourg en Autriche. Le plan, mis en exécution le 12 mars, est un succès. Manstein devient en avril chef de la 18^e division d'infanterie.

Pendant la crise tchécoslovaque de 1938, il est favorable à l'intervention armée. Pendant cette crise, il est provisoirement chef d'état-major de la 12^e armée prévue pour l'invasion. Depuis le 1^{er} avril 1939, lieu-

Couverture du magazine de propagande allemand Signal. Le célèbre magazine présente la réussite de la Wehrmacht en Crimée. En fait, le siège de Sébastopol, verrou inexpugnable, dure dix longs mois.



Le 22 juin 1941, la Wehrmacht s'élance à l'assaut des immensités russes. En septembre, Hitler nomme Manstein à la tête de la 11^e armée avec pour objectif la Crimée. C'est à partir de ce moment que le général entache sa brillante réputation en signant la fameuse directive préconisant l'élimination des partisans, des commissaires politiques soviétiques et des juifs.

Gloire en Russie et mise au placard

Sur proposition de Hitler, Manstein commande un corps d'armée blindé pendant l'invasion de la Russie en 1941. Le 12 septembre 1941, Hitler le met à la tête de la 11^e armée, chargée de prendre la Crimée. Le 20 novembre 1941, Manstein signe une directive qui enjoint à massacrer les partisans et les juifs, portant ainsi une ombre sur sa gloire militaire. Avec l'aide des plus puissants canons de l'Histoire, il prend la forteresse de Sébastopol (juin 1942) et devient *Feldmarschall* le 1^{er} juillet 1942. En novembre-décembre, il est chargé de l'opération « Tempête d'Hiver » à la tête du groupe d'armées Don pour dégager Stalingrad encerclée,

Restes de l'Armée rouge en Crimée en juin 1942. Le siège de Sébastopol est l'un des plus sanglants de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands bombardent la ville qui tient durant 250 jours. Suite à sa victoire, von Manstein devient *Feldmarschall* le 1^{er} juillet avant d'être envoyé sur le front de Leningrad au nord.



Signal. Coll. Part.



Signal. Coll. Part.

mais sans succès faute de moyens : restes de la 4^e *Panzerarmee*, de deux armées roumaines avec quatre divisions de renfort dont trois blindées. En janvier-mars 1943, il couvre la retraite du Caucase et enrayer la poussée soviétique à Kharkov par une brillante attaque en retour avec un rapport d'effectifs de 1 contre 6. Il reçoit la Croix de Chevalier avec feuilles de chênes. D'abord favorable à une offensive immédiate contre le saillant de Koursk au printemps 1943, Manstein cherche vainement à dissuader Hitler d'une offensive d'été car le moment est passé. Après l'échec de l'opération « Citadelle », il évite la destruction de l'aile méridionale du front Est par une retraite bien conduite. Ses erreurs psychologiques face à Hitler le font pourtant tomber en disgrâce.

Une attitude double face à Hitler

L'image que Manstein retire du premier entretien avec Hitler le 10 mars 1938 est favorable : « ... il parla non pas à titre d'orateur du peuple, mais en tant que politicien lucide. Je dois dire que son exposé fut absolument convaincant. » Pendant la guerre, l'attitude de Manstein à l'égard de Hitler est ambiguë. Sur le front de l'Est, Manstein a, chez les officiers d'état-major, la

réputation de tenir des propos de table très critiques sur Hitler, mais il est considéré avant tout comme un carriériste peu fiable et avec qui il ne faut pas parler politique. Par ailleurs, von Manstein fait preuve d'une étonnante arrogance à l'égard du Führer, attitude qu'il témoigne à tous ses officiers en même temps que son manque de cordialité. Convoqué le 6 février 1943 à Rastenburg, alors qu'Hitler fait son mea culpa sur Stalingrad, Manstein lui propose de nommer un chef pour assumer le commandement effectif des forces armées ou du moins celui de l'*Ostheer*. Hitler, blessé, rejette cette proposition avec différentes arguties, mais se garde de le démettre.

Bien que l'épouse de Manstein soit une militante du NSDAP, lui-même n'est pas considéré comme tel par Goebbels, Himmler et Goering qui font campagne contre lui. Le 13 juillet 1943, à von Kluge et Rommel qui se disent prêts à servir sous ses ordres, Manstein fait la sourde oreille et déclare qu'Hitler renoncera volontairement au commandement militaire. Le 3 septembre et encore une fois le 4 janvier 1944, Manstein demande à Hitler de mettre fin à la spécialisation territoriale de l'OKW (fronts Ouest et Méditerranée) et de l'OKH (front Est) ou de créer un commandant suprême à l'Est, comme en Italie et à l'Ouest, et

Von Manstein et Hitler en 1943 peu avant l'opération « Citadelle ». Faute de moyens, Manstein vient d'échouer dans le sauvetage de la 6^e armée prisonnière à Stalingrad mais réussit brillamment à couvrir la retraite du Caucase. Très impressionné par les nouvelles armes et munitions mises à sa disposition, il est confiant lors des préparatifs de la bataille de Koursk.





Signal. Coll. Part.

Malgré un parcours brillant et sa réputation d'excellent "opérationnel", Manstein se heurte de plus en plus à Hitler dans de rudes "coups de gueules" durant lesquels le Feldmarschall tient tête au Führer. Göring, qui fait activement campagne contre lui, pousse Hitler à le destituer, en vain.

propose sa candidature avec insolence. Hitler refuse nettement. Durant la réunion du 27 janvier en présence de tous les chefs du front Est, alors qu'Hitler demande au corps des officiers de faire bloc autour de lui, Manstein répond : « Il en sera donc ainsi, mon Führer ! » Hitler prend des égards pour lui reprocher en privé cette insolence : « Monsieur le Feldmarschall, je n'admets pas que vous puissiez m'interrompre quand je parle aux généraux. Vous ne le toléreriez pas de la part d'un de vos subordonnés. » Manstein riposte : « Je me bornerai à répondre que, moi, je suis un gentleman. » Après son départ, Hitler évoque devant ses aides de camp la possibilité de destituer Manstein. Une dernière altercation avec Hitler le 25

mars, où Manstein fait plier Hitler sur le repli de la 1^{ère} Panzerarmee, entraîne la mise en disponibilité courtoise du Feldmarschall à partir du 30 mars 1944 lors de la remise des glaives à sa croix de Chevalier. Hitler ajoute qu'il fera appel à lui quand les opérations de grand style reviendront. Malgré sa disgrâce, Manstein ne donne pas suite aux propositions des comploteurs du 20 juillet et part opportunément en vacances à cette occasion. A Guderian devenu chef de l'OKH qui demande le rappel de Manstein, Hitler répond : « Manstein est peut-être le meilleur cerveau que l'état-major général ait produit. Mais il peut opérer seulement avec de bonnes divisions fraîches, et non pas avec les divisions restantes, c'est-à-dire celles dont nous disposons actuellement. Puisque que je ne peux pas lui trouver de formations fraîches capables de mener des opérations de grand style, il n'est pas question de lui confier le poste. » Le 1^{er} mai 1945, le grand amiral Dönitz, successeur de Hitler, essaie de rappeler Manstein qui, injoignable, se rend une semaine plus tard à Montgomery. Condamné à 19 ans de prison comme criminel de guerre par le Tribunal de Nuremberg, il bénéficie d'une libération anticipée grâce à Churchill en 1953 puis consigne ses mémoires dans *Victoires perdues*.

Meilleur stratège de Hitler, von Manstein n'est pas un général vaincu mais à partir de 1943 il sait donner aux retraites allemandes à l'Est une cohésion qui évite la déroute. Bon stratège, c'est un mauvais psychologue. Le mot de la fin peut être laissé à Kielmansegg, un officier de l'OKH : « Manstein aimait bien laisser voir aux autres qu'il était plus intelligent qu'eux. » ■

Des Waffen-SS progressent derrière un Tigre durant la bataille de Kursk. Malgré leur maîtrise du terrain, les SS commettent plusieurs erreurs. Ils ne font pas sauter tous les chars soviétiques immobilisés devant Prokhorovka. Ainsi, les équipes de dépannage russes sont-elles capables de remettre en ligne une grande partie de leurs T-34 que les Allemands avaient cru détruire.



Coll. Tiquet



Le Blitzkrieg au regard des intellectuels français

Mai - juin 1940

Par **Pierre-Frédéric CHARPENTIER**

Docteur et agrégé d'histoire, chargé de cours à l'université des sciences sociales de Toulouse.

Auteur de « *La drôle de guerre des intellectuels français (1939-1940)*, Limoges, Lavauzelle.

« Tout au long de la campagne, les Allemands conservèrent la fâcheuse habitude d'apparaître là où ils n'auraient pas dû être. Ils ne jouaient pas le jeu ».

Marc Bloch

À l'image de l'historien Marc Bloch, de nombreux écrivains et intellectuels ont été les témoins directs de l'effondrement militaire français de mai-juin 1940. Dès les premières heures de l'offensive, le 10 mai, ils ont ressenti la brutalité des combats et, très vite, se sont retrouvés confrontés à la nouveauté du Blitzkrieg, dont le danger se fait essentiellement jour à leurs yeux sous son aspect aérien. Le sociologue Georges Friedmann, alors médecin militaire, assiste ainsi au bombardement de Laon et voit affluer les blessés sur sa table d'opération. Non content de s'en tenir à son seul rôle militaire, il note ses impressions dans son journal intime et pointe du doigt les premières failles perceptibles du système de défense français : « *Assez réussi, pour un début. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Les mitrailleurs en haut des remparts avaient reçu l'interdiction de tirer sans un avis exprès du « point sensible ». L'avis n'est pas venu. Surprise, évidemment. Mais aussi incurie, négligence* » (*Journal de guerre*, 10 mai 1940). Sur la ligne Maginot, c'est le lieutenant Claude Jamet qui échappe de peu à la mort quand un avion allemand, surgi à brûle-pourpoint, l'encadre de ses balles.

Face au Blitzkrieg

La surprise est complète. Le Blitzkrieg, qui conjugue l'action du char et de l'avion, prend les observateurs de court. Dès le 14 mai, les Allemands percent le front à Sedan. Si le sergent Raymond Aron, stationné à Charleville-Mézières, parvient miraculeusement à ramener les restes de son unité dans les lignes en traversant le flot des divisions blindées allemandes, il n'en va pas de même pour d'autres. Dans la mêlée, Armand Petitjean est grièvement blessé, la main droite déchiquetée par l'explosion d'une grenade, tandis que le jeune Jacques-Laurent Bost est atteint au ventre par un éclat d'obus. D'autres se retrouvent encore à la merci du danger omniprésent que représente le ciel. **Henry de Montherlant**, alors correspondant de guerre pour *Marianne*, est pris le 27 mai dans un bom-

Lorsque l'on aborde la problématique des intellectuels mobilisés, se pose la question de leur rôle au sein de l'armée. Leur position dominante dans le monde civil des intellectuels leur en confère-t-elle une autre dans la hiérarchie militaire ? Pour la question du grade, la réponse est affirmative. Robert Brasillach par exemple est lieutenant mais, comme la majorité des intellectuels de l'époque, il vient du corps des Elèves Officiers de Réserve via les promotions de l'Ecole normale supérieure.



« [En 14-18,] nous frémissons, dans nos tranchées, en pensant à nos familles. Qu'était-ce pourtant, auprès de nos souvenirs plus récents ? Car le bombardement par avions et la guerre de vitesse sont venus jeter le désarroi dans cette belle ordonnance du péril. Il n'est plus de ciel sans menace et la force de pénétration des éléments motorisés a mangé les distances. Des centaines de personnes ont trouvé la mort, en quelques minutes, dans Rennes la bretonne où, hier encore, on se serait volontiers cru aussi à l'abri qu'au cœur de l'Amérique. Les routes du Berry ont subi la mitraille, qui ne fait pas de différence entre le soldat et l'enfant ».

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990

Contrairement à beaucoup d'intellectuels qui servent dans l'armée, l'historien Marc Bloch a gagné ses galons dans les tranchées de la Grande Guerre. De son expérience au feu sortira une analyse très critique des événements : *L'Étrange défaite*.

bardement où il frôle la mort, blessé superficiellement par des éclats à l'aine. Un jeune aviateur d'origine polonaise, Roman Kacew – le futur **Romain Gary** – sera aussi touché à la cuisse par un éclat de shrapnell lors du bombardement de l'aérodrome de Tours, le 13 juin 1940. Dans cette campagne meurtrière qui ne ressemble en rien aux affrontements de la Grande Guerre, les réalités du front tendent en effet à se confondre avec celles de l'arrière. Quelques semaines seulement après la fin des combats, il reviendra à un officier rescapé de Dunkerque et fraîchement démobilisé, le capitaine **Marc Bloch**, de trouver les mots justes pour rédiger la synthèse de ce qu'il nommera « l'étrange défaite ». Lui-même ancien combattant de 14-18, quatre fois cité, il résume le désarroi éprouvé par les soldats de 1940 confrontés à la nouvelle forme de la guerre : « On aurait bien admis de se canarder, à longueur de journée, de tranchée à tranchée [...] comme nous le faisions jadis, dans l'Argonne, à quelques mètres de distance. [...] Il paraissait beaucoup plus effrayant de se heurter, soudain, à quelques chars, en pleine campagne » (*L'Étrange défaite*, p.77).

Au lendemain du franchissement de la Meuse, la situation militaire se dégrade et de nombreux observateurs en sont les témoins directs. Le 15 mai, le correspondant du *Jour-Écho de Paris*, Jacques-Henri Lefebvre, a la désagréable surprise de se retrouver sur le champ de bataille, en Belgique, sans rencontrer la moindre ligne de défense alliée. Il s'entend répondre par une sentinelle : « – Il n'y a plus personne devant, Monsieur. Il n'y a que les Allemands ! » Le même soir, **Joseph Kessel**, rentre en toute hâte de Rethel au

siège du grand quotidien *Paris-Soir* afin d'informer son patron, Pierre Lazareff, de l'incroyable nouvelle qu'il rapporte : le front est crevé, la route de Paris est ouverte aux *Panzerdivisionen*. Ce n'est toutefois qu'au bout de deux ou trois jours que les développements de cette poche – que l'on ne va plus cesser de « colmater » dans la presse – laissent entrevoir l'ampleur du désastre militaire à venir. L'avance allemande est si foudroyante qu'elle rend obsolète la stratégie défensive française, et que l'on se bat à front renversé dans les Flandres. Marc Bloch en fera bientôt l'amer constat : « La surprise fut grande de pouvoir constater [...]



Coll. Tiquet

André Malraux. L'écriture est un véritable exutoire, et plus particulièrement la correspondance, forme la plus spontanée de l'écriture, est un lien vital avec la vie civile. Certaines correspondances perpétuent des liens amicaux d'égal à égal comme les lettres de Paul Nizan à André Malraux.

Roland Dorgelès, ancien du *Canard enchaîné*, est correspondant de guerre pour *Gringoire* et serait à l'origine de l'expression « Drôle de guerre ». Dans le numéro du 21 septembre 1939 de *Gringoire*, il parle ainsi de Hermann Göring qu'il méprise : « sous-tyran obèse qui conseille le jeûne aux autres ».

ue l'échelon dit « arrière » se trouvait plus près de la vraie ligne de feu que l'échelon qualifié « avant ». C'est ainsi que, le 23 mai 1940, l'écrivain Paul Nizan trouve la mort en avant de Dunkerque : l'état-major britannique où il servait comme interprète et agent de liaison est littéralement anéanti par l'attaque des divisions blindées allemandes. On s'attendait à ce que la ligne Maginot protège la France ? L'Allemagne vient d'inventer la « guerre accélérée », pour reprendre l'expression signifiante de Bloch.

Stupéfaction et démoralisation

A l'arrière pourtant, certains commentateurs influencés par la stratégie militaire de 14-18, ne veulent pas prendre en compte la gravité de la situation. Dans son éditorial du *Figaro*, **Wladimir d'Ormesson** estime avec prudence le 22 mai 1940 que l'Allemagne fait tout pour gagner la guerre « d'ici à six mois ». Mais d'ores et déjà, des lecteurs attentifs de la presse parviennent sans mal à décrypter la réalité de la catastrophe qui se joue. Au moment même où les chroniqueurs tentent d'en proposer au public une version très édulcorée qui s'efforce tant bien que mal de concilier les vérités



© Collection CEGES - 89653

Paul Nizan (à droite), prix interallié pour son ouvrage *La conspiration*, trinquant avec Félix de Chazournes, prix Fémina pour son roman *Caroline* (1938). Paul Nizan écrit avant de gagner le front en septembre 1939, « L'idée ne m'avait pas effleuré jusqu'ici que destination dérive de destin ».



© Collection CEGES - 51888

« Nos soldats, très impressionnés au début par le tir à la mitrailleuse effectué en piqué par les aviateurs ennemis, savent maintenant que ce tir ne constitue pas un très grand danger lorsqu'on peut s'abriter dans des tranchées peu profondes. Contre les chars ennemis, l'infanterie dispose de deux canons, le 25 millimètres et le 47 millimètres. Leur emploi est généralisé dans les unités. [...] Nos groupes se sont déjà habitués à tirer à très courte distance sur les chars. Ces changements de méthode se sont faits au cours de la bataille. [...] Peu importe le terrain abandonné si, à ce prix, il a permis de stopper d'abord l'ennemi pour le battre ensuite. La défense est partout organisée ».

Charles Morice, « La situation militaire »,
le *Petit Parisien*, 19 mai 1940.

du champ de bataille avec l'honneur national, Paul Léautaud écrit dans son journal : « Pour les événements, c'est tellement énorme [...] que, par renversement, il y a de quoi en rire. [...] Amiens et Arras occupés. L'avance allemande continue en direction de la Manche. La Hollande, la Belgique, cette partie de la France, en six jours. C'est bien la guerre-éclair » (*Journal littéraire*, 21 mai 1940). Les meilleures armées alliées se font détruire dans les Flandres, et certains n'ont plus que la force de leurs imprécations à opposer à l'avance allemande. Léon-Paul Fargue évoque ainsi les blindés allemands comme des « troupeaux d'iguanodons à pétrole et de sauriens à bombe » (*le Figaro*, 28 mai 1940). D'autres commencent véritablement à prendre conscience de la spécificité du Blitzkrieg, mais se méprennent encore sur son contenu exact ou la considèrent à la légère. Charles Morice, spécialiste en stratégie militaire, en donne une bonne illustration dans le *Petit Parisien*, multipliant les précisions aussi rassurantes que fantaisistes sur la condition des soldats au front.

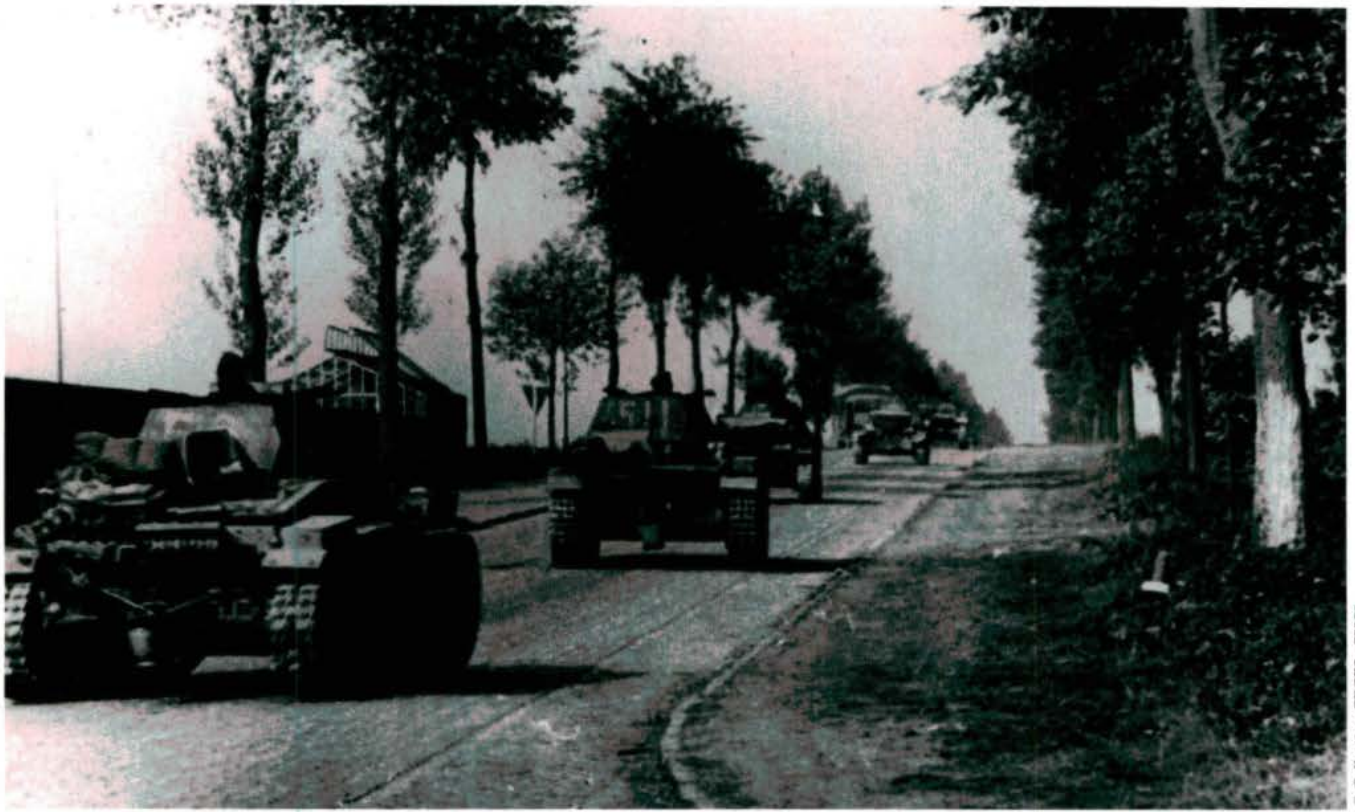
Les soldats engagés au combat sont alors pris dans la gigantesque nasse de la bataille des Flandres et

de Dunkerque. Le capitaine Marc Bloch s'efforce d'organiser comme il le peut le ravitaillement des véhicules de la 1^{ère} Armée en déroute, tandis que le médecin militaire **Louis Aragon** relève des blessés sous le feu de l'ennemi et que le lieutenant Louis Poirier — alias **Julien Gracq**, récemment disparu — tente avec sa section d'échapper à l'encerclement de l'ennemi. Il sera finalement fait prisonnier, alors que les deux

Saint-Exupéry et son mécanicien devant leur appareil en 1938. Durant ses permissions, Antoine de Saint-Exupéry trouve l'atmosphère de l'arrière irrespirable. Reprenant l'antienne de ses prédécesseurs de 14-18, il s'offusque du spectacle d'une capitale si bien adaptée à la guerre que celle-ci ne s'y fait pas sentir.



© Collection CEGES - 54139



© Collection CEGES - 72276

Mai-juin 1940. Les Panzer déferlent sur la France. Pour beaucoup, c'est la stupéfaction. La bataille de France ne ressemble en rien aux combats de la Grande Guerre. L'Allemagne vient d'inventer la « guerre accélérée », pour reprendre les mots de Marc Bloch.

premiers parviendront in extremis à s'embarquer vers l'Angleterre, tout comme Joseph Kessel, venu couvrir la guerre au plus près des combats. Les batailles de la Somme et de l'Aisne achèvent de sceller le destin de la France dans les semaines qui suivent. Stationné en arrière du front de Somme, le soldat Georges Sadoul assiste au mouvement de panique qui gagne des unités entières. Le 7 juin 1940, alors que le front commence à se disloquer, des fuyards refluent en masse : « – Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! Nous avons les Boches derrière nous ». Ajoutée aux neuf mois d'attente de la Drôle de Guerre, la nouveauté de la guerre-éclair a achevé de saper le moral des combattants. Le même Sadoul les décrit à s'enivrer ou à molester leur officier pour mieux s'enfuir. Et lorsqu'une attaque aérienne se produit, elle décuple le sentiment irrationnel de peur collective chez des soldats déjà démoralisés, annihilant jusqu'à leur volonté même de faire usage de leurs armes : « Tout à coup, l'énorme ronflement de plusieurs escadrilles remplit l'air. La panique, une panique immobile, prend alors toutes ses proportions. Chacun s'est aplati, collé au sol, sous l'abri d'un pommier ou d'une haie. Personne n'ose remuer le petit doigt. [...] Tous ont l'impression que les avions sont venus exprès pour nous, qu'ils nous cherchent, et qu'ils vont nous massacrer s'ils nous aperçoivent » (*Journal de guerre*, 7 et 8 juin 1940).

Pour l'honneur

On continue pourtant de se battre avec férocité dans de nombreux endroits. Sur la Loire, **René Char** et ses hommes mènent de sévères engagements à Gien, qui interdisent un temps le passage du fleuve à la

Jean-Paul Sartre fut un visiteur discret de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste durant les années trente, un supporteur superficiel du Front populaire, peu soucieux de politique jusqu'à la guerre. Ses *Carnets de la drôle de guerre*, correspondances avec Simone de Beauvoir, présentent une réflexion poussée sur le temps de la Drôle de Guerre.

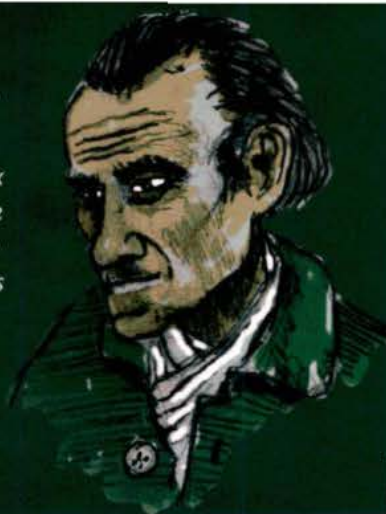


DR

le « bombardement d'Orléans »

« Vloumb ! Vloumb ! On n'a pas le temps de réfléchir !... deux énormes coups sourds... C'est le grand fleuve qu'écope en aval !... L'eau lisse boit deux torpilles géantes !... Ça lui fait deux furieuses corolles !... Deux fleurs prodiges de volcan d'eau !... Tout rechute... cascades sur le pont... On est écrasés sous la trombe, trempés, roulés, raplati par le cyclone... revomis... la cohue nous happe, nous rattrape... et puis c'est le feu qui redonne... C'est du canon qui nous arrange... C'est des éclats plein le parapet... [...] Une bombe encore qui nous effleure !... va exploser net au courant... Le souffle alors qui nous bascule... Tout le boyau qui vous en décroche... Le cœur qui vous remonte en bouche !... ».

Louis-Ferdinand Céline, *Guignol's band I*, in *Romans*, tome III, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, NRF, Gallimard, 1988.



Wehrmacht, malgré les bombardements éprouvants de l'aviation allemande. Le 17 juin, le tankiste Claude Roy mène avec son char un combat sans espoir afin de contenir les Allemands, jusqu'à sa capture après la destruction de son engin, quelques jours plus tard. D'ultimes barouds ont lieu, à l'heure où il n'est guère plus question que d'honneur, et non de stratégie. Le 22 juin 1940, l'unité du caporal **Raymond Queneau** retarde ainsi pendant une heure l'entrée de l'ennemi à La Roche-sur-Yon, derrière de dérisoires barricades. À l'inverse, plusieurs centaines de milliers de combattants sont faits prisonniers dans les Vosges sans avoir combattu, à l'image du soldat **Jean-Paul Sartre**, lequel écrira quelques semaines plus tard à Simone de Beauvoir : « Il y a eu une débâcle de 10 jours qui nous a amenés aux environs d'Épinal et qui est certainement une des histoires les plus curieuses de toutes celles que j'ai lues ou entendues raconter ».

En parallèle, des millions de Français sont allés se perdre dans les cohues de l'exode pour se réfugier dans la moitié sud de la France, avant d'être souvent rattrapés par la guerre, notamment au passage de la Loire, dont chaque pont – lorsqu'il n'a pas sauté – constitue un véritable goulet d'étranglement à la merci des attaques de l'ennemi. Certains écrivains

sont mêlés aux combats en cours et pris dans les raids aériens de la *Luftwaffe*. **Louis-Ferdinand Céline**, qui tente avec beaucoup d'autres de gagner la rive sud de la Loire, est pris sous de violents bombardements à Cosne-sur-Loire et à Gien les 15 et 16 juin 1940, qui donneront la matière première des pages hallucinées de *Guignol's Band*, sur le « bombardement d'Orléans ».

Le 17 juin 1940, le maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement français, annonce à la radio qu'« il faut cesser le combat ». Dans la population française, le soulagement le dispute à l'accablement. L'armistice franco-allemand entre en vigueur le 25 juin 1940. Dernier symbole absurde d'une guerre où, décidément, rien n'a fonctionné comme prévu : le romancier Emmanuel Bove, après avoir été chargé d'assurer les formalités administratives du retour à la vie civile de ses camarades de régiment, se retrouve seul. Il finit par se démobiliser lui-même.

On est à l'été 1940. Il revient à un acteur impuissant de la déroute, Marc Bloch – cité pour la cinquième fois – de conclure en mémorialiste lucide sur les faits historiques qui se viennent de se produire : « Nous venons de subir une incroyable défaite. À qui la faute ? Au régime parlementaire, à la troupe, aux Anglais, à la cinquième colonne, répondent nos généraux. À tout le monde, en somme, sauf à eux » (*L'Étrange défaite*, p.55). Déjà, les grandes manœuvres de la refondation sociale et morale de la France voulue par le régime de Vichy commencent. Sans surprise, la dénonciation des « mauvais maîtres » de la littérature française permettra de faire passer au second plan les causes militaires de la défaite. ■



La Wehrmacht défile dans Paris en juin 1940. Jean-Paul Sartre écrira en 1949 dans son roman *La Mort dans l'âme* : « Comme dans du beurre, ils entrent dans Paris comme dans du beurre... ils vont nous faire du Mal, c'est le règne du Mal qui commence, délices ! »

Le nazisme : *une religion ?*

Ce hors série retrace en détail la construction d'une véritable foi germanique puis nationale-socialiste et son application à partir de 1933 avec ses codes, ses rites et son ordre noir.

LES FONDEMENTS IDÉOLOGIQUES, LES ORIGINES DE LA « THÉOLOGIE NAZIE »
les idéologues du nazisme, la mystérieuse société de Thulé

HITLER, UN CHEF POLITIQUE ET SPIRITUEL, SA STRATÉGIE DE CONQUÊTE DU POUVOIR
Mein Kampf, le Lebensraum, nouvelle forme de « croisade »

LA SS, UN NOUVEL ORDRE TEUTONIQUE POUR UNE NOUVELLE RELIGION
Himmler et sa contre-Eglise, la résistance des Eglises chrétiennes

aussi disponible sur WWW.AXEETALLIES.COM

☐ Je commande **AXE & ALLIÉS HS n°3 : Le nazisme, une religion ?**
5,95 € pièce (+ Frais de port : 2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres destinations)

Nom et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

☐ Je règle par chèque
(à l'ordre des "éditions du Paladin")

☐ Je règle par carte bancaire.

Titulaire de la CB :

N° de carte :

cryptogramme : ____ validité : ____

**Renvoyez votre commande avec votre règlement
à Axe et Alliés, 625 route d'Aix, 13510 Eguilles**

Les DERNIERS JOURS d'HITLER

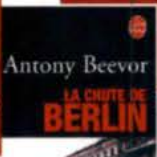
Dans la tanière du loup

Durant les derniers mois de sa vie, Hitler, vieilli et très affaibli par l'attentat manqué du 20 juillet 1944, vit essentiellement dans son bunker de Prusse-Orientale, le *Wolfsschanze* ou « repère du loup ». Du fond de cette véritable « tanière », il dirige les dernières opérations militaires et fustige chaque jour son *Offizierkorps*, selon lui rempli de traîtres, ainsi que son peuple, trop faible à ses yeux pour dominer le monde et, selon ses propres préceptes, condamné à disparaître. Aucun témoin de cette époque n'a aussi bien décrit l'atmosphère dans laquelle vit le Führer qu'Albert Speer, architecte favori d'Hitler et ministre de l'Armement du Reich : « S'il est possible de voir dans une construction le symbole d'une situation, alors ce bunker [le *Wolfsschanze*, NDLR] est tout indiqué : ressemblant extérieurement à une sépulture de l'Égypte antique, c'est dans cette construction funéraire

que Hitler vivait, travaillait, dormait. On peut dire que ces murs de béton épais de cinq mètres le séparaient, au sens propre et au sens figuré du terme, du monde extérieur, et l'enfermaient dans la folie ». Physiquement marqué par la déflagration de la bombe placée dans la tanière par von Stauffenberg, Hitler reste mentalement sûr de la victoire. En fait, il croit en sa bonne étoile, en la Providence qui vient de le sauver.

Après l'échec des Ardennes, Hitler rejoint sa capitale le 16 janvier 1945, où il restera jusqu'à la fin. Après une brève occupation dans la Chancellerie, les bombardements incessants des Alliés le poussent à se réfugier dans un nouveau « sarcophage de béton », dans son bunker. C'est ici, dans les sous-sols de l'ultime bastion, qu'Hitler vit ses derniers jours. Il n'est pas





- Beevor Antony, *La chute de Berlin*, Editions de Fallois, 2002.
 Fest Joachim, *Les derniers jours d'Hitler*, Perrin, 2004.
 Jung Traudl, *Dans la tanière du loup. Les confessions de la secrétaire d'Hitler*, Lattès, 2005.
 Lehmann Armin D., *Le dernier bastion, un enfant-soldat dans le bunker d'Hitler*, Calmann-Lévy, 2005.
 Misch Rochus, *J'étais garde du corps d'Hitler, 1940-1945*, Le livre de poche, 2007.
 Trevor-Roper H., *Les derniers jours d'Hitler*, Calmann-Lévy, 1947.
 Von Loringhoven Bernd F., François d'Alançon, *Dans le bunker d'Hitler*, Tempus, 2006.

Filmographie

- De Concini Ennio, *Les dix derniers jours d'Hitler*, 1972.
 Hirschbiegel Oliver, *La Chute*, 2004.

seul. Toute une « cour » l'entoure et veut croire ou feint de croire en une issue favorable. Un élément intéressant de ces derniers jours est la capacité d'Hitler à retourner les esprits les plus défaitistes et à les incliner une dernière fois à croire en des solutions miracles. Cette longue attente dans l'apocalypse est également l'occasion pour ceux qui furent les plus fidèles d'entre les fidèles de trahir leur Guide, de poignarder celui qui les avait menés au sommet d'un pouvoir absolu. Ce huit-clos dans le bunker nous est rendu intelligible grâce aux témoignages des derniers survivants qui ont suivi leur Führer jusqu'à son dernier souffle.

Le 16 avril 1945, débute l'ultime offensive soviétique contre Berlin, alors que le Führer s'apprête à fêter son 56^e anniversaire (notre premier article p. 40). Trahi par ses plus fidèles lieutenants qui ont déserté la capitale, Hitler s'enfonce dans la folie jusqu'au coup de théâtre final, son mariage avec Eva Braun (p. 50). Mais l'histoire ne s'arrête pas le 30 avril 1945. Dès le mois de mai 1945, des scientifiques vont se lancer dans une véritable enquête pour retrouver puis identifier les restes des amants maudits récupérés par les Soviétiques et jalousement gardés à Moscou (p. 60).

■ Boris LAURENT

BERLIN bleibt deutsch



Apocalypse à Berlin

Le dernier bastion

Par **Boris LAURENT**

membre de la Commission Française
d'Histoire Militaire.

*« Hitler se déchaîna alors
contre le monde entier,
tous ceux en qui il avait
mis sa confiance et qui
l'avaient trahi, en premier
lieu les officiers du haut
commandement »*

*Von Loringhoven,
Dans le bunker d'Hitler.*

« **T**enir ou sombrer ! ». Tels sont les termes dictés par Hitler lorsque les Soviétiques lancent, le 16 avril 1945, leur assaut vers la capitale du Reich. Hitler avait vu ses lignes défensives tomber les unes après les autres : la Hongrie, Kolberg, Königsberg. Maintenant, c'est la ligne Oder-Niese à quelques kilomètres de Berlin qui est sur le point de céder. Replié dans sa capitale d'où il ne sortira plus vivant, le Führer semble avoir trouvé « un cadre où il peut être pleinement lui-même » (Joachim Fest).

La chute du Führer

Cinq années de guerre et un attentat ont profondément marqué le « chef de guerre » tant physiquement que moralement. Hitler refuse d'accepter l'imminence de la défaite. Beaucoup d'officiers qui n'avaient plus vu Hitler depuis l'attentat du 20 juillet 1944, sont extrêmement choqués par le spectacle d'un homme affaibli. Ainsi en témoigne le major Freytag von Loringhoven, aide de camp de Guderian : « Physiquement, Hitler était brisé, malade et totalement différent de l'homme que les Allemands ont connu dans les actualités. Il avait le teint jaunâtre, sa main gauche tremblait. Ce n'était plus qu'une épave ».

Mais le chef des armées a encore la force de fulminer contre ses officiers supérieurs. « Tendue et fatigué », il reste « actif et présent » (Rochus Misch). Il se heurte à Guderian qu'il accuse de ne plus croire en la victoire finale. Il le limoge, officiellement pour raison de santé, et le remplace par le général Krebs, « plus souple et adaptable, à l'humour pince-sans-rire » (von Loringhoven). Son ire va contre son peuple et son état-major. Le Führer crie à la trahison : « Autour de moi tout n'est que trahison. Seul le malheur m'est resté fidèle, le malheur et ma chienne Blondi ». Seule la présence d'Eva Braun, arrivée à Berlin contre la volonté d'Hitler à la mi-avril, semble apaiser quelque peu le Führer.

Joseph Goebbels, ministre de la Propagande et commissaire pour la Défense du Reich, multiplie les annonces optimistes : « Félicitations mein Führer ! Dans les étoiles, il est écrit que la seconde quinzaine d'avril marquera pour nous un tournant décisif. Aujourd'hui, nous sommes le vendredi 13 avril ! ». Suite à la mort du président américain Roosevelt, Hitler réunit ses généraux

Fin avril 1945. L'Armée rouge s'enfonce dans les faubourgs de Berlin. Depuis le 16 avril, les Soviétiques pilonnent l'ultime bastion allemand. Malgré le manque de moyens évident et une Wehrmacht exsangue, les Allemands offrent une résistance acharnée bien que sans espoir. Le 23 avril 1945, le Journal de marche de la 3^e armée de Choc soviétique proclame : « Mère Patrie, réjouis-toi ! Nous sommes dans les rues de Berlin ! ».

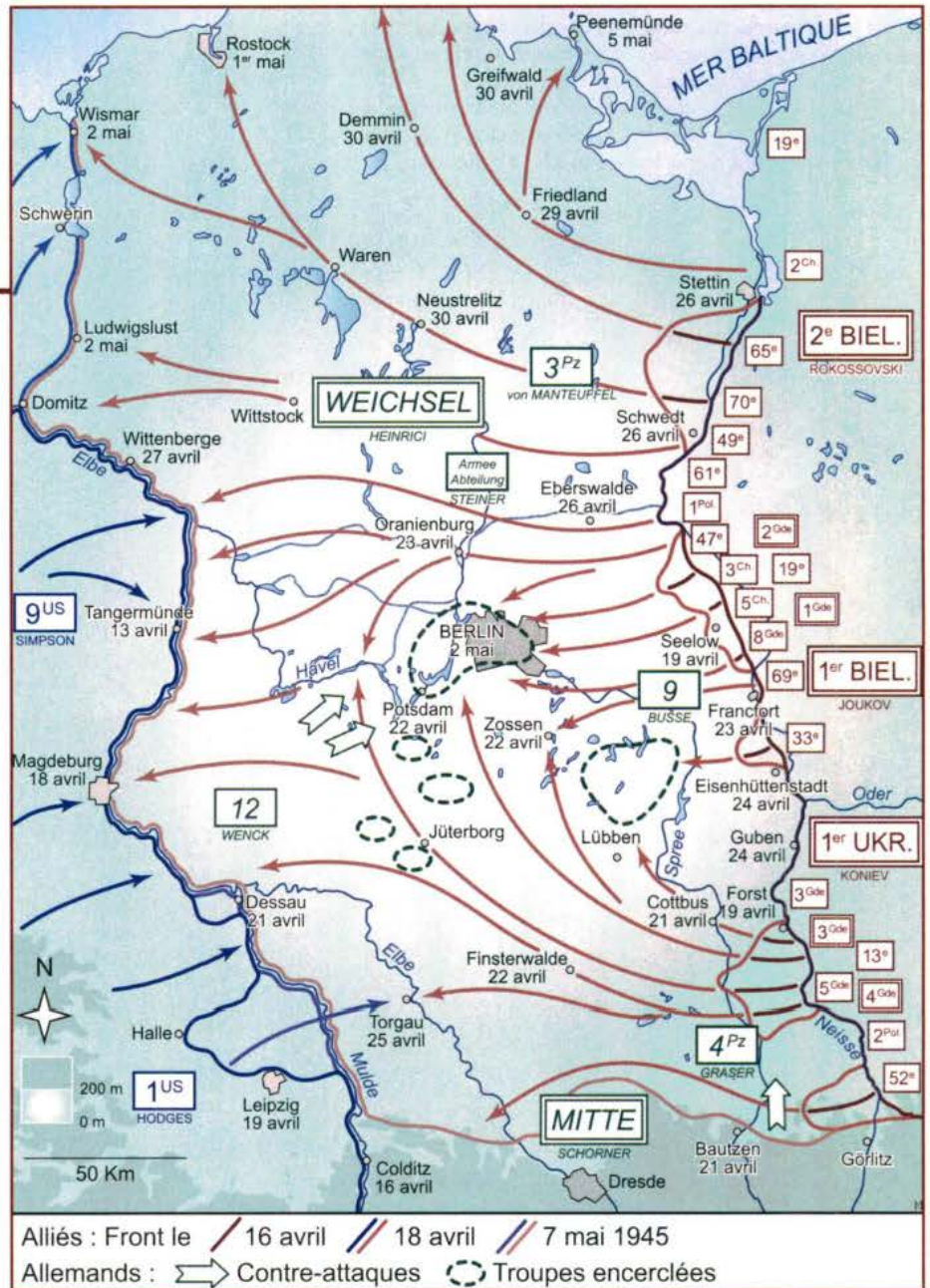


LE SIÈGE DE BERLIN (16 AVRIL - 7 MAI 1945)

et ministres. Il leur explique que, tout comme la mort de la tsarine Elizabeth de Russie avait sauvé Frédéric le Grand en 1762, la mort de Roosevelt sauvera le Reich. Sa vision repose sur l'idée que tôt ou tard, les puissances anglo-saxonnes se rendront compte du péril que représente la Russie soviétique.

Mais l'euphorie est de courte durée. Les Soviétiques positionnés sur la tête de pont de Kürstin déclenchent l'orage d'acier. L'Armée rouge regroupe deux millions et demi d'hommes, plus de 40 000 mortiers, Katiouchas, pièces d'artillerie et batteries de campagne, 6250 chars et canons autopropulsés dans l'unique but de prendre Berlin.

Pour le commandant de la 1^{re} armée biélorusse, le maréchal



Joukov, « il faut repousser l'ennemi jusqu'à Berlin par le chemin le plus court. L'objectif est de prendre la capitale de l'Allemagne fasciste et d'y hisser le drapeau de la victoire ! »

Les Allemands savent pertinemment que la défaite est inéluctable. La Wehrmacht est épuisée mais elle reste liée à son Führer par serment. Durant les premières heures

Le maréchal Joukov observe le champ de bataille situé sur l'escarpement de Seelow depuis son poste de commandement avancé sur l'éperon de Reitwein. Le 16 avril à 3 heures du matin, Joukov déclenche l'orage d'acier contre les Allemands.

Ordre du jour pour les combattants du front de l'Est

« Les barbares venus d'Asie vont périr, exsangues, aux portes de la capitale du Reich allemand. Soldats de l'Est, vous savez quel sort attend en particulier les femmes et les enfants allemands. Tandis que les vieux, les hommes et les enfants seront massacrés, les femmes et les jeunes filles seront rabaissées au rang de filles de caserne. Le reste sera envoyé en Sibérie ».

Adolf Hitler, avril 1945.

Batterie allemande dans le secteur de Seelow. Lorsque les premières déflagrations retentissent, les Allemands pensent d'abord qu'il s'agit d'un nouveau *Morgenkonzert*, un tir de harcèlement. Il n'en est rien. C'est un cataclysme comme jamais la Wehrmacht n'en avait connu qui s'abat sur les Allemands.

de l'offensive, les Russes progressent difficilement. Au soir du 16 avril, l'Armée rouge n'a quasiment pas avancé.

Hitler réunit son état-major. Les généraux n'osent pas contredire son idée fantasque de contre-attaque. En fait, Hitler n'écoute que lui-même. Il « n'accepte aucun autre point de vue que le sien. Il n'écoute pas ses généraux. Il s'entête » (von Loringhoven). Le Führer, malgré le climat de désintégration et de fin de règne, tient encore fermement les rênes du pouvoir et commande l'armée. Hors du bunker en revanche, les généraux mènent leur propre guerre et dictent leurs propres ordres.

Le Führerbunker

Du fond de sa « tanière », Hitler transforme Berlin en « citadelle » inexpugnable. Il ordonne que l'on creuse des tranchées, que l'on mette des canons en batteries et que l'on élève des positions antichars. Il n'a alors qu'une idée fixe, continuer la lutte depuis son *Führerbunker*.



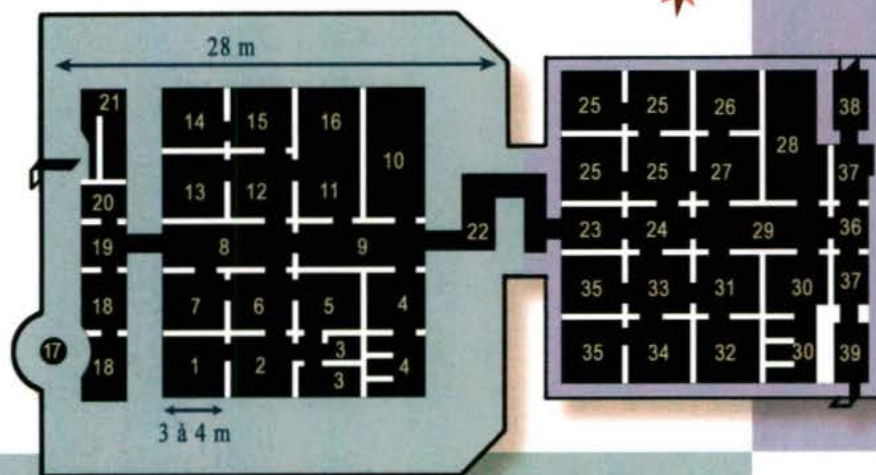
Cette obsession du bunker remonte à 1933, date à laquelle il avait fait construire un premier abri sous la Chancellerie. En 1938, Speer avait élevé la nouvelle Chancellerie et accru le nombre de casemates. Insatisfait, Hitler ordonnait à son architecte de créer une immense « catacombe » dont la construction débutait en 1943 et dont les travaux n'étaient toujours pas terminés lorsque Hitler y entra en janvier 1945. Selon Rochus Misch, Hitler aurait décidé de construire ce

bunker suite à la visite de Molotov à Berlin, les 12 et 13 novembre 1940. La diplomatie hitlérienne s'était alors interrogée sur le meilleur moyen de protéger le diplomate russe en cas d'attaque aérienne. Hitler aurait alors rétorqué : « Il serait temps que le chef de l'Etat allemand puisse lui aussi mettre en lieu sûr ses invités. Et pas seulement à l'hôtel Adlon ». L'abri repose sous 12 mètres de terre et la couche supérieure de béton est épaisse de quatre mètres. Son coût est estimé à 1,4 milliards de RM.

Quel est l'état de la Wehrmacht devant faire face aux Russes ? Le manque cruel d'hommes force les autorités nazies et militaires à recruter de nouvelles levées de plus en plus jeunes. Ce jeune garçon qui sert non loin de Seelow n'a pas 15 ans.



LE BUNKER D'HITLER



FÜHRERBUNKER

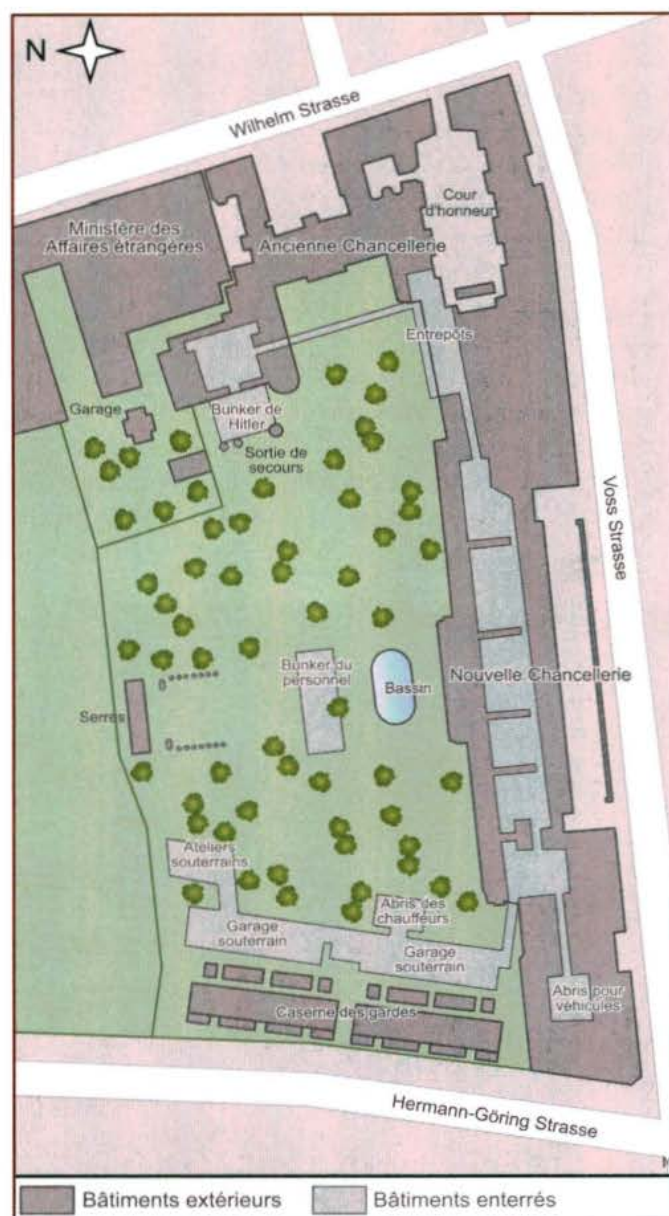
- 1 Chambre d'Hitler
- 2 Bureau d'Hitler
- 3 Salle de bains, toilettes, dressing d'Hitler et d'Eva Braun
- 4 Bains et toilettes communs
- 5 Chambre d'Eva Braun
- 6 Antichambre d'Hitler
- 7 Salle de réunion et de conférences
- 8 & 9 Corridor
- 10 Salle des machines
- 11 & 16 Téléphone et communications
- 12 Salle d'attente
- 13 Cabinet de travail de Goebbels
- 14 Cabinet médical
- 15 Salle de repos
- 17 Tour d'observation
- 18-19 Salles de garde
- 20 Salle à porte étanche
- 21 Sortie de secours vers les jardins de la Chancellerie
- 22 Accès à l'avant-bunker, escalier, salle de garde

Le bunker de la Chancellerie est divisé en deux parties. Le *Vorbunker* (avant bunker), situé au niveau supérieur, est composé de salles pour les collaborateurs d'Hitler (cantines, cuisines, chambres) et donne sur les jardins de la Chancellerie. Un corridor central puis un double sas hermétique et quelques marches mènent au *Führerbunker*. Celui-ci est très austère, les murs de béton sont nus et une vingtaine de pièces très exiguës le composent. Ce complexe souterrain comporte également des logements destinés aux plus proches collaborateurs d'Hitler : Bormann, son secrétaire ; le général Krebs, chef d'état-major d'Hitler qui remplace Guderian récemment limogé ; le général Burgdorf, aide de camp pour la Wehrmacht ; le pilote personnel du Führer, le général Baur ; le *Gruppenführer* Fegelein qui représente Himmler dans le bunker et qui est marié à la sœur d'Eva Braun ; les secrétaires d'Hitler, Traudl Junge et Gerda Christian ; sa nutritionniste Constanze Manziarly et sa garde personnelle de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* (les SS dans le bunker appartiennent au *Begleitkommando Adolf Hitler* ou commando d'escorte d'Hitler). Tous les occupants décrivent la lourdeur de l'atmosphère viciée par les gaz d'échappement des moteurs diesel qui l'alimentent en air, mais aussi la lumière spectrale très désagréable. Goebbels parle d'une « atmosphère de désolation ».

AVANT-BUNKER OU BUNKER SUPÉRIEUR

- 23 : Salle à porte étanche
- 24 : Réfectoire
- 25 : Appartement de la famille Goebbels
- 26-27 & 33 : Salles de repos
- 28 : Salle technique
- 29 : Réfectoire
- 30 : Toilettes et bains
- 31 : Cuisine
- 32 : Stockage des provisions
- 34 : Chambres des coffres
- 35 : Chambre d'appoint
- 36 : Salle de garde
- 37 : Salle à porte étanche
- 38 : Sortie de secours vers les jardins du ministère des Affaires étrangères
- 39 : Entrée principale et tunnel d'accès à la nouvelle Chancellerie.

Si physiquement le Führer semble très affaibli, il est incapable de dicter la moindre instruction ou alors péniblement. Souvent affalé sur un divan, son esprit, selon les témoins, est tourmenté par un besoin excessif de sucreries ! Son apathie semble disparaître lorsqu'un visiteur entre dans le bunker. Alors, il s'élance dans de grands monologues sur la puissance du Reich et la victoire grâce à des armées fantômes et des armes miracles.



A Berlin, les autorités tentent vainement d'organiser la défense de la ville. Ici, Goebbels troque ses habits de ministre de la Propagande pour ceux de commissaire pour la Défense du Reich, « bien trop grands » apparemment. Durant d'interminables réunions, Goebbels éructe contre ceux qui trahissent le Führer, plus qu'il ne donne véritablement d'ordres.

« Il savait qu'il avait perdu la partie et qu'il n'était plus en son pouvoir de le cacher. Son apparence physique était terrifiante. Le torse projeté en avant, traînant ses jambes derrière lui, il allait péniblement, lourdement, de son logement à la salle de conférences du bunker. Il avait perdu le sens de l'équilibre ; si jamais il était arrêté en faisant ce court trajet, il était obligé de s'asseoir sur un des bancs disposés le long du mur, ou de se retenir à son interlocuteur... Ses yeux étaient injectés de sang ; bien que tous les documents qui lui étaient destinés fussent tapés sur la machine à écrire spéciale du Führer dont les caractères étaient trois fois plus gros que la normale, il ne pouvait les déchiffrer qu'à l'aide de lunettes à fort pouvoir grossissant. Souvent, un filet de salive coulait aux commissures de sa bouche... »

Officier de l'état-major général.

Une improvisation totale

En surface, le maréchal Joukov passe à l'offensive. Le maréchal Koniev traverse la Niesse et fonce vers Zossen, le quartier général de la Wehrmacht, qui doit déménager en tout hâte. Au nord, à Seelow, Joukov est à dix contre un contre les forces exténuées de la Wehrmacht. Le général Heinrici, commandant le groupe d'armées Vistule, demande à Hitler un repli tactique pour éviter l'encerclement et l'écrasement de ses forces mais le Führer s'obstine à tenir le front de l'Oder.

Malgré tout, Hitler dirige les opérations, se focalisant sur des détails insignifiants sans aucun intérêt stratégique ou tactique. Mais sa foi en sa mission sacrée le fait encore tenir. Il croit encore au « triomphe de la volonté » et se méfie de ses généraux, à ses yeux des usurpateurs et des assassins. Il éructe régulièrement de violentes attaques contre tous ceux qui le trahissent. Son extrême solitude est adoucie par la présence de sa chienne Blondi qui, selon Goebbels, « est la seule à véritablement aimer le Führer ».

Un char soviétique du 1^{er} front biélorusse du maréchal Joukov traverse l'Oder. Face à la horde blindée russe, Hitler avait ordonné, pour la défense de l'Oder, la formation de divisions de chasseurs de chars (Panzerjagd Division). En fait, la nouvelle division consiste en quelques compagnies de cyclistes issus des Hitlerjugend.

Le *Reichsführer* SS Heinrich Himmler, le fidèle d'entre les fidèles se voit déjà, dans cette ambiance apocalyptique, comme un véritable chef militaire. Mais l'éternel policier du régime qui avait toujours rêvé de campagnes militaires victorieuses aux confins de la Russie est conquis par des officiers, incrédules face à tant d'amateurisme.



Le 19 avril, les dernières positions allemandes de Seelow tombent. Les Russes ont perdu 70 000 hommes et les Allemands 12 000.

A Berlin, les civils souffrent de plus en plus du blocus, des bombardements et des puissants tirs d'artillerie imposés par les Soviétiques. Certains Allemands resserrent les rangs autour du triptyque : foi, honneur et fidélité. Les slogans qu'hurle Goebbels à la radio (« *La vengeance est notre vertu ! La haine notre devoir ! Quoi qu'il arrive la victoire sera à nous. A mort les bolcheviques ! Vive le Führer !* ») n'illusionnent plus la majorité des Allemands qui ne croit plus être le dernier bastion de la civilisation. Le général Reymann qui commande Berlin ne dispose que de 10 000 soldats réunis dans un *Panzer-Korps*, différentes unités éparpillées et quarante bataillons de la *Volkssturm* (retraités, jeunesses hitlériennes...). Toutes ses demandes de renforts sont systématiquement rejetées par Hitler qui estime qu'il y a suffisamment d'hommes et de matériels dans la capitale.

En réalité, les choses sont bien pires que cela. L'improvisation dans la défense de Berlin est totale. Il n'y a pas de plan défensif tout simplement car Hitler

reste sur son idée de défense sur l'Oder. Les ultimes combattants reçoivent des ordres contradictoires de Keitel (OKW), Krebs (chef d'état-major général) ou Heinrich. Hitler lui-même s'impose dans la chaîne de commandement et la court-circuite. Goebbels, Gauleiter de Berlin et commissaire de la Défense du Reich, donne ses ordres dans d'interminables réunions inutiles et peut enfin appliquer son programme de guerre totale. Des groupes spéciaux sont envoyés dans la capitale pour enrôler les derniers récalcitrants sous peine de mort. Mais les derniers soldats du Reich manquent de tout : munitions, chars, armes, pièces d'artillerie, carburant. Goebbels réquisitionne les hommes de 15 à 75 ans, annonce que les Alliés vont en fait tomber dans un piège imaginé par Hitler et que le Führer est sur le point de lancer de nouvelles armes miracles.

La nouvelle Chancellerie du Reich au temps de la grandeur. Ce bâtiment voulu par Hitler et Speer, son architecte favori, fut tout au long du régime le symbole de la puissance allemande. Ses dimensions impressionnantes en faisaient en effet un véritable « temple ». C'est ici que le Führer demanda à son architecte de lui creuser un nouveau bunker.





Les tirs d'artillerie soviétiques se rapprochent de la Chancellerie que l'on aperçoit derrière le bâtiment touché. Totalement coupé des réalités, Hitler reste incrédule lorsque ses officiers restés en surface lui annoncent que les obus ennemis tombent au centre de Berlin.

Photo prise par les Soviétiques dans les jardins de la Chancellerie en mai 1945. On peut voir clairement la tour d'observation située au-dessus du bunker ainsi que la sortie de secours de l'avant-bunker (sur la gauche). L'entrée principale du bunker est située dans la Chancellerie.

Le dernier anniversaire d'Hitler

Le 20 avril, le *Reichsmarschall* Göring, toujours dans sa luxueuse demeure de Karinhall non loin de Berlin, est réveillé par l'offensive soviétique menée par Rokossovski. Il prend soin d'évacuer ses œuvres d'art récoltées lors des cinq années de pillage avant de faire sauter lui-même son manoir. Il part pour Berlin où l'on s'apprête à fêter le 56^e anniversaire du Führer. Il sera rejoint par Himmler, le « fidèle d'entre les fidèles » qui vient d'organiser secrètement une rencontre avec le comte Bernadotte de la Croix rouge et Norbert Masur, représentant du Congrès juif international, dans le but d'établir une communication avec les Alliés de l'ouest. Il brigue dans l'ombre la succession du Führer.



Des drapeaux à croix gammée sont hissés sur les bâtiments en ruine et on peut lire sur certains panneaux : « *Die Kriegsstadt Berlin grüsst den Führer !* » (« *La forteresse Berlin salue le Führer !* »). Les dignitaires nazis sont une dernière fois réunis : Goebbels, Himmler, Bormann, Speer, Ley, Ribbentrop, les chefs de la Wehrmacht, Göring, tous sont là mais beaucoup espèrent quitter les lieux au plus vite pour échapper aux Russes. L'anniversaire est organisé dans l'une des grandes salles de la nouvelle Chancellerie mais « *l'humeur n'est pas à la fête* » (Bormann). L'atmosphère est pesante, les murs sont fissurés, les tableaux décrochés, mais les nazis, en grand uniforme, maintiennent l'illusion du prestige. Hitler passe ses fidèles en revue, les encourage à garder espoir et durant quelques instants, il se met à croire en un avenir victorieux. Il apparaît comme galvanisé par ses propres paroles alors que ses proches l'exhortent à quitter Berlin et à rejoindre le réduit alpin pour mener l'ultime combat.

Hitler annonce qu'il vient de déclencher l'opération « Clausewitz » qui fait de Berlin le centre des combats, montrant ainsi à ses généraux qu'il ne compte pas capituler. Il annonce en outre que les territoires sous

Un nouveau remède

« De lourds combats ont lieu sur tous les fronts. Ici, à Berlin, nous allons mener une grande bataille, la bataille décisive. Le destin de l'Allemagne dépendra du comportement du soldat allemand : sa ténacité légendaire et sa volonté inflexible de se battre. Vous êtes là pour témoigner qu'avec une résistance acharnée, même un ennemi supérieur en nombre peut être repoussé » [...].

Discours d'Hitler aux Jeunesses hitlériennes,
20 avril 1945.



Les pertes de l'Armée rouge sont considérables, dès avant l'assaut final contre Berlin. Bien que supérieurs en nombre aux Allemands, les Russes perdent 30 000 tués contre 12 000 Allemands pour les combats sur les Hauteurs de Seelow.

L'une des dernières sorties d'Hitler le 20 avril 1945, jour de son 56^e anniversaire. Hitler félicite et décore les derniers défenseurs du Reich. Il s'agit de jeunes adolescents des Jeunesses hitlériennes spécialisés dans la lutte anti-chars.

contrôle de la Wehrmacht sont divisés en zone Nord placée sous le commandement de l'amiral Dönitz et en zone Sud sous le commandement du *Feldmarschall* Kesselring. Pour Goebbels, il s'agit d'une immense tenaille contre les Russes, un « second Cannes » ! Si le Führer confirme la nomination directement à Dönitz, il laisse planer le doute quant au rôle de Kesselring. Peut-être Hitler pense-t-il prendre lui-même ce commandement tout en soupçonnant le *Feldmarschall* de vouloir se rendre aux Alliés.

Comprenant que beaucoup veulent quitter Berlin au plus vite, Hitler réunit les chefs militaires dans son bunker pour faire un dernier point : les Britanniques sont près de Hambourg, les Américains ont atteint l'Elbe et entrent en Bavière, les Français avancent en Allemagne du sud. Mais « à la surprise de presque toutes les personnes présentes, Hitler annonça qu'il resterait à Berlin jusqu'à la dernière minute, et, à ce moment seulement, s'envolerait vers le Sud » (Speer).

En fait, Hitler réalise l'issue fatale de cette bataille. Il est pris d'une sorte de schizophrénie qui ne le quittera plus jusqu'à la fin. Il promet les fameuses *Wunderwaffen*, mais affirme que « tout est perdu ». Beaucoup des derniers fidèles mettent ce comportement sur le compte des fameux cocktails du Dr Morell, « savant » mélange de tranquillisants et d'excitants.

Une fois la réunion terminée, Göring prend prétexte de tâches urgentes pour partir. Hitler, Himmler et Speer assistent à une remise de décorations pour quelques membres des Jeunesses hitlériennes



appartenant à des unités antichars pour ce qui est la « dernière réunion des psychopathes et des assassins qui avaient mis l'Allemagne à genoux » (Lehmann). C'est la dernière fois qu'Hitler sort du bunker. Aux jeunes garçons avides d'exploits, Hitler apparaît vieilli, « enfoncé dans ses épaules », dont la « voix n'est plus qu'un murmure » et son « teint cadavérique » (Lehmann). Signe des temps, aucun membre des *Hitlerjugend* ne salue le Führer à la fin de la cérémonie.

« Les rats quittent le navire ! »

Le 21 avril, Hitler est averti que l'artillerie russe tire dans le centre de Berlin. Le Führer qui a définitivement perdu le sens des réalités semble surpris : « Que

Le chef n'abandonne pas son peuple

« L'Allemagne est et demeure le pays de la loyauté. Au moment du plus grand danger, elle doit célébrer son plus beau triomphe. Jamais l'Histoire ne pourra dire qu'en ce moment crucial un peuple abandonna son chef, ni qu'un chef abandonna son peuple. C'est cela la victoire ! Dieu ne manquerait pas, comme si souvent par le passé, de renvoyer Lucifer, alors qu'il était sur le point de dominer tous les peuples, dans les abîmes d'où il a surgi ».

Discours radiodiffusé
de Joseph Goebbels,
20 avril 1945.



Coll. Tiquet

Faire la queue à un point d'eau peut s'avérer mortel. Les Berlinoises, et surtout les femmes, sont en effet régulièrement fauchées par les tirs d'artillerie soviétiques qui frappent à l'improviste au cœur de la capitale. Les hommes sont de leur côté enrôlés de force dans les « levées populaires » pour, selon les propres termes de Goebbels, « repousser les hordes asiatiques » !

se passe-t-il ? D'où viennent ces tirs ? Les Russes sont si près ? » Il exhorte le général Koller, chef d'état-major de la Luftwaffe, à repérer l'artillerie russe qu'il croit montée sur rail près de l'Oder. Puis il ordonne l'intervention des avions à réaction. Il crie à la trahison et souhaite que l'on pendre tous les chefs de la Luftwaffe. Il n'a plus de prise sur les événements. Il est relayé par son fidèle Goebbels qui lors de sa dernière conférence de presse, met en avant les échecs des grands projets hitlériens dus en grande partie à la « Reaktion », le corps des officiers notamment, qui sabote les efforts du Führer. Même le peuple n'est plus épargné par les violentes diatribes de Goebbels : « Que voulez-vous que je fasse d'un peuple dont les hommes ne se battent même plus quand on viole leurs femmes ? Nous n'avons pas forcé la main du peuple allemand. C'est lui qui nous a confié cette mission... Et maintenant, on va tous vous égorger ! ».

Dans le bunker, tous sont informés que les Russes marchent sur Berlin. Hitler interdit toujours aux troupes de se replier vers l'ouest et ordonne une contre-attaque, qui doit être menée par le groupe

Steiner et la 9^e armée du général Busse, sans se rendre compte que cette dernière est en fait composée d'unités dispersées et que le groupe Steiner n'existe quasiment plus !

Au siège de l'état-major du général Reymann, responsable de la défense de Berlin, les dignitaires nazis se pressent pour obtenir l'autorisation officielle de quitter Berlin. Comble de l'ironie, c'est la Wehrmacht, tant critiquée pour sa prétendue incompétence, qui donne le précieux sésame à ces « faisans dorés ». Le colonel Refior, chef d'état-major de Reymann s'exclame : « les rats quittent le navire ! ». Deux mille permis sont délivrés aux « guerriers en chambre » du NSDAP.

Durant la nuit du 21 avril, Hitler ordonne une nouvelle fois que Steiner se mette en marche et à bout de force, perd quasiment connaissance. Devenu totalement paranoïaque, il refuse une injection pour le calmer. Il pense que ses généraux veulent le livrer aux Russes. A partir de ce moment, il passe l'essentiel de

son temps dans sa chambre à fixer le portrait de Frédéric le Grand. Peut-être imagine-t-il déjà la manière dont tout cela finira. ■



La Volkssturm ou « levée populaire » est composée essentiellement de très jeunes garçons ou d'hommes ayant dépassé l'âge d'incorporation. Ils sont les derniers combattants du Reich. Ceux-ci ont de la chance car ils disposent d'une MG-42.



Le bunker d'Hitler

Dernière demeure d'un dictateur

Par **Boris LAURENT**

*« On ne devrait jamais avoir
la couardise de vouloir
échapper à son destin ».*

Adolf Hitler, 29 avril 1945.

Le 22 avril, l'Armée rouge entre dans Berlin. Pilonnés par les Russes, les Berlinoises font face aux bombardements qui frappent à l'improviste alors que la Wehrmacht est totalement désorganisée. A sa secrétaire Traudl Jung qui lui demande quand la guerre va enfin se terminer, le Führer offre toujours la même réponse : « *Lorsque nous aurons gagné. Nous devons gagner et nous gagnerons* ».

« La guerre est perdue ! »

Malgré une résistance accrue des Allemands, rien ne semble pouvoir endiguer la marée soviétique. Les Russes livrent une bataille urbaine féroce, un Stalingrad « à l'envers » et essuient de lourdes pertes. Lors de la conférence du 22 avril, Hitler comprend que la contre-attaque qu'il ne cesse d'ordonner est restée lettre morte. Face à Bormann, Burgdorf, Krebs, Jodl et Keitel, il hurle au complot, à l'incompétence de Steiner et de la SS qui tout comme la Wehrmacht vient de le trahir. Puis, épuisé, il s'effondre en larmes et déclare : « *La guerre est perdue !* ». Peut-être Hitler a-t-il compris qu'il serait perdant dès décembre 1941, mais il ne l'avoue que maintenant. L'aveu de la défaite signe sa propre condamnation à mort.

Hitler enfin, annonce que son état de santé étant fragile, il mettra fin à ses jours le moment venu. Goebbels est appelé pour le pousser à quitter la ville, mais au lieu de l'incliner à partir pour les Alpes, il lui annonce qu'il vient avec sa femme et ses enfants, qu'il prévoit d'ailleurs de supprimer.

Face aux nombreux départs du bunker, Eva Braun et les secrétaires d'Hitler montrent une loyauté exemplaire. Depuis le début de leur liaison, Hitler avait toujours pris soin d'écarter Eva Braun de la vie publique. Pour lui, elle avait quitté l'Obersalzberg, consciente du côté désespéré de leur relation et du caractère inéluctable de la fin. Son arrivée dans le bunker avait été particulièrement discrète et beaucoup n'avaient pas remarqué sa présence. La voilà enfin au plus près d'Hitler alors que les heures s'assombrissent.

Berlin, mai 1945, porte de Brandebourg. La guerre est terminée. Les autorités allemandes ont signé l'acte de capitulation sans condition. Hitler est mort le 30 avril mais beaucoup d'Allemands ne l'apprennent qu'au mois de mai. La capitale est dévastée par des années de guerre, de bombardements, et de combats sauvages durant les mois d'avril et mai. Les habitants ont souvent tout perdu et errent à la recherche d'un proche ou fuient le secteur soviétique pour se rapprocher des secteurs anglo-américains.





Les généraux Tchouikov (au centre) et Berzarine (à droite) observent le champ de bataille non loin de Berlin. Berzarine deviendra le gouverneur militaire de la capitale allemande. Dès juin 1945, il fait courir la rumeur qu'Hitler aurait quitté l'Allemagne pour l'Espagne grâce à des agents occidentaux.

La trahison de Göring

Le 23 avril, Albert Speer, ministre de l'Armement, rejoint Hitler dans le bunker pour lui faire ses adieux. A son arrivée, il remarque que la discipline s'est relâchée et lorsque Hitler erre dans les couloirs, s'appuyant souvent contre un mur pour ne pas tomber, personne ne se lève pour le saluer. Plus personne ne le voit.

Architecte favori d'Hitler, Speer avait pour mission d'élever la nouvelle Germania



Abrités sous un char, des soldats russes soignent un de leurs camarades touchés par l'ennemi. La bataille de Berlin est un véritable « Stalingrad à l'envers ». Les Russes se retrouvent dans la même situation que la 6^e armée au bord de la Volga. Les Allemands se battent avec fanatisme. Chaque maison est un piège et derrière chaque fenêtre un sniper est prêt à faire feu.

Télégramme du Reichsmarschall Göring

« Mein Führer. Compte tenu de votre décision de rester à votre poste dans la forteresse Berlin, acceptez-vous que j'assure aussitôt la totale direction du Reich, avec pleine liberté d'action à l'intérieur et à l'extérieur, en tant que votre délégué, conformément à votre décret du 29 juin 1941 ? Si aucune réponse ne m'est parvenue à 22 heures ce soir, je tiendrai pour acquis que vous avez perdu votre liberté d'action, considérerai les conditions spécifiées dans votre décret comme réunies et agirai dans les meilleurs intérêts de notre pays et de notre peuple. Vous savez ce que je ressens à votre égard en cette heure qui est la plus grave de ma vie. Les mots me manquent pour m'exprimer. Puisse Dieu vous protéger et vous faire revenir très vite ici en dépit de tout. Votre fidèle Hermann Göring ».

23 avril 1945.

nationale-socialiste et de maintenir jusqu'aux derniers mois la force de combat de la Wehrmacht. Pourquoi Speer vient-il faire ses adieux à Hitler au péril de sa vie ? Pour Hitler, le fait que des millions d'Allemands puissent périr ne revêt aucune importance particulière. Speer pense-t-il à ces milliers d'hommes et de femmes qui auraient pu fuir vers l'ouest ? Il pousse Hitler à rester dans le bunker jusqu'à la fin, pour la gloire. Il enjoint également le Führer à se préoccuper des civils, mais la conversation est écourtée par un télégramme important. Le Reichsmarschall Göring, le numéro deux du régime, semble vouloir s'émanciper de la tutelle hitlérienne pour mener « sa propre

Hitler et sa maîtresse Eva Braun, au Berghof durant les années de gloire et de faste. Eva Braun rejoint le bunker à la mi-avril 1945 contre l'avis même d'Hitler. Elle se montre au final plus dévouée et loyale que bien des généraux qui doivent tout au Führer. Deux être apaisent Hitler en ces derniers jours : Eva Braun et le berger allemand Blondi.



barque ». Un deuxième télégramme informe Hitler que Göring a convoqué von Ribbentrop pour consultation sur la succession d'Hitler. Ce dernier entre dans une rage démente attisée par Goebbels qui n'a jamais aimé ce « *morphinomane* » (Goebbels). Hitler dépouille Göring de tous ses titres et ordonne son arrestation.

Prenant congé dans l'indifférence générale, Speer quitte le *Führerbunker* en traversant les salles dévastées de la nouvelle Chancellerie, « *premier témoignage architectural du Grand Empire allemand* » imaginé six ans plus tôt.

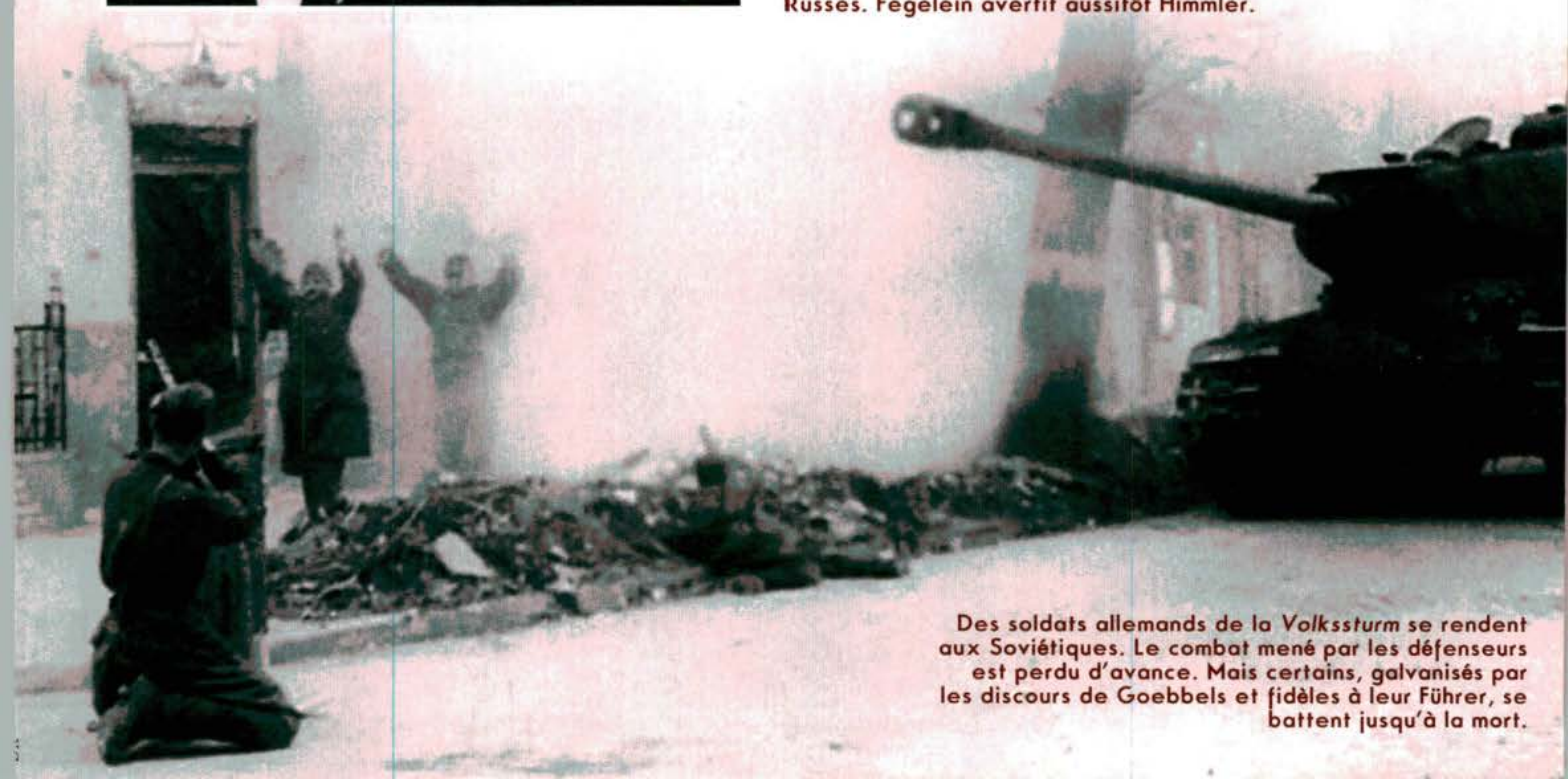


Où est Wenck ?

Dans Berlin, les bombardements s'intensifient chaque jour. Dans cette atmosphère d'apocalypse, la perte de repères et le sentiment qu'il n'y a plus aucun espoir poussent les Berlinoises au pillage ou aux règlements de compte. Tous les verrous moraux qui tenaient la société allemande sautent les uns après les autres. Le désir de perdre toute virginité incline les plus jeunes à s'ébattre au milieu des combats. La peur des Russes pousse les jeunes filles à avoir leur premier rapport sexuel avec le premier Allemand venu.

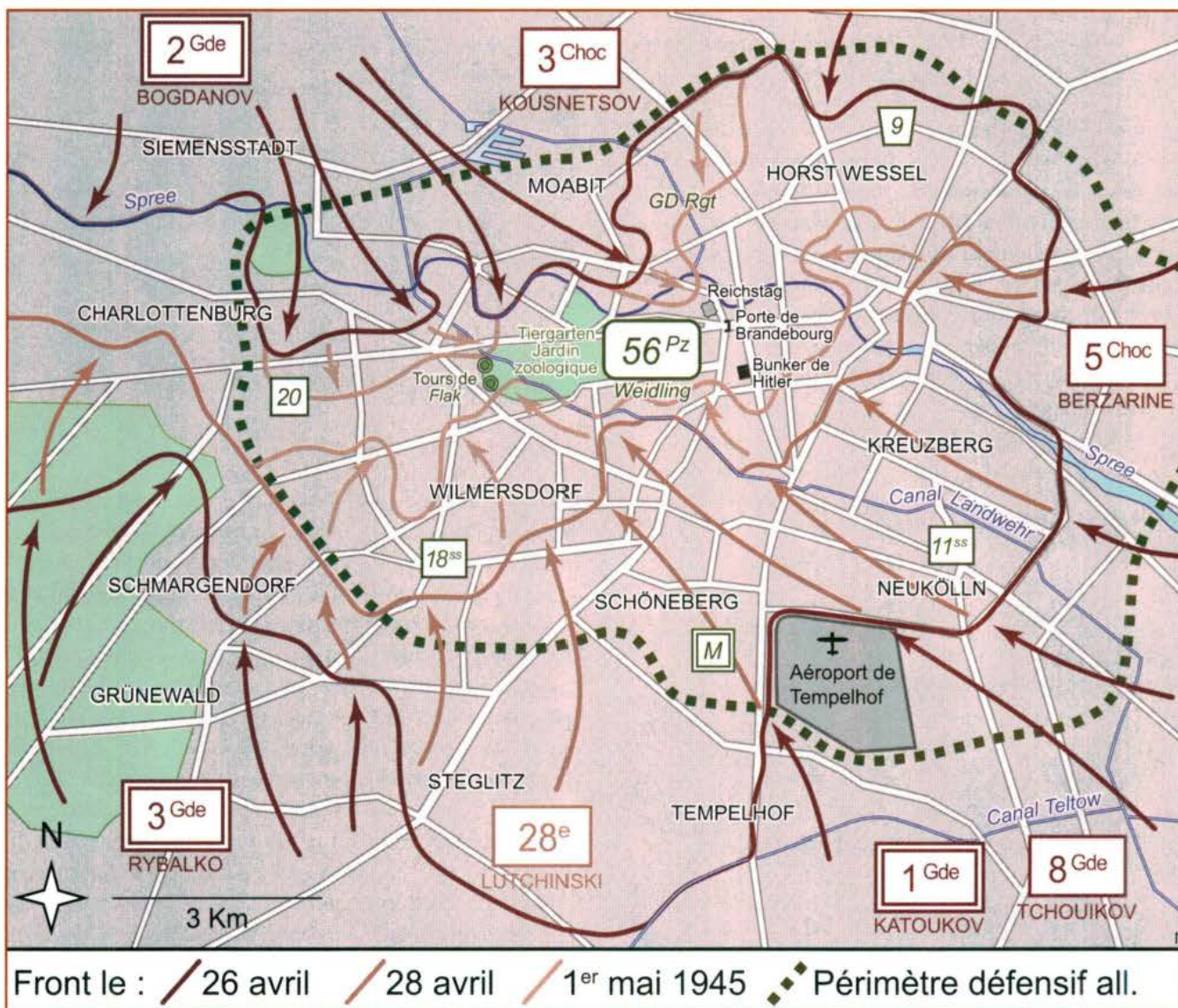
Ignorant la réalité tragique que vivent les Berlinoises, Hitler déclare que tout homme doit entrer dans la bataille finale, répétant à qui veut l'entendre la célèbre phrase de Frédéric le Grand : « *Qui lance dans l'arène son dernier bataillon doit être vainqueur* ».

Hitler, Jodl et l'agent de liaison d'Himmler auprès du Führer, le SS Fegelein peu avant la fin de la guerre. Le 22 avril, suite à l'annonce de l'impossible contre-offensive Steiner, Hitler réunit ses plus proches généraux et conseillers. Il entre alors dans une rage folle et crie à la trahison. Il annonce officiellement qu'il mettra fin à ses jours afin de ne pas tomber aux mains des Russes. Fegelein avertit aussitôt Himmler.



Des soldats allemands de la *Volkssturm* se rendent aux Soviétiques. Le combat mené par les défenseurs est perdu d'avance. Mais certains, galvanisés par les discours de Goebbels et fidèles à leur Führer, se battent jusqu'à la mort.

COMBATS DANS LE CENTRE DE BERLIN (26 AVRIL - 1^{ER} MAI 1945)



Il met tous ses espoirs dans des unités situées à 60 kilomètres et faisant route vers la capitale. La 12^e armée du général Wenck doit, selon les propres mots du Führer, retourner le sort des armes. Hitler en est persuadé et parvient à en convaincre son entourage.

Goebbels, toujours ministre de la Propagande, mène une véritable guerre sur le front intérieur. Il fait distribuer des milliers de prospectus aux Berlinoïses sur lesquels est imprimé un appel aux soldats de la 12^e armée : « Soldats du général Wenck, un ordre de la plus haute importance vous a fait quitter le front occidental pour marcher vers l'Est. Les ordres sont clairs : Berlin doit rester allemande ».

Dans Berlin, les Allemands croient Goebbels qui annonce que l'armée de Wenck arrive appuyée par les Américains. « Finalement, les seuls soldats à entrer dans Berlin à ce moment n'étaient ni allemands, ni améri-

Le Reichsmarschall Göring en captivité au Berghof avec ses geôliers américains. Le 23 avril, Göring envoie un télégramme à Hitler lui indiquant qu'en vertu du décret de juin 1941 et de la situation, il prend le contrôle de l'État. Hitler, fou de rage, ordonne son exécution. Göring ne doit sa survie qu'à l'arrivée des Américains au Nid d'aigle.



Hitler félicite la célèbre pilote Hanna Reitsch (photo non datée). Hitler qui vient de désavouer Göring, nomme von Greim à la tête de ce qui reste de la Luftwaffe et lui promet la livraison prochaine d'avions à réaction dernière génération ! Hanna Reitsch qui accompagne von Greim, survivra à la guerre et battra de multiples records en avion.

cains, mais français » (Antony Beevor). Il s'agit des derniers Waffen-SS français de la division Charlemagne (voir *Axe & Alliés* HS 01). Wenck vient en fait d'être repoussé par Koniev.

Le « bûcher funéraire du Reich »

Le 25 avril, Hitler apprend que les Russes et les Américains fraternisent sur l'Elbe. Dehors, les Berlinoises souffrent. 50 % des bâtiments sont détruits par l'aviation alliée qui déverse 40 000 tonnes de bombes en deux semaines. Dans la « Citadelle », la débâcle est générale : « De tous les côtés des blessés gravement atteints, des mourants, des cadavres. Une odeur de décomposition à peine tolérable. Et au milieu de tout cela, des militaires ivres morts, enlaçant des femmes aussi seules qu'eux » (Journal d'une Berlinoise).

Dans le bunker, tous s'enivrent et errent dans les couloirs, discutant sur le meilleur moyen de se suicider. Les règles de conduite très strictes sont maintenant abandonnées. Mais les provisions sont abondantes grâce aux stocks de la Chancellerie datant des grandes heures

Des fantassins soviétiques s'approprient à investir une bouche de métro. Chaque recoin de la capitale est minutieusement fouillé par les Russes pour y déloger les défenseurs. Certains officiers allemands n'hésitent pas à inonder le métro pour noyer l'ennemi, quitte à tuer les civils qui s'y étaient réfugiés.

du régime. On ne peut pas en dire autant de la surface. Pour les Berlinoises, la capitale est devenue *Reichsscheiterhaufen*, le « bûcher funéraire du Reich » où la mort frappe à tout instant.

Hitler, qui a désavoué Göring, attend le commandant de la 6^e flotte de la Luftwaffe, Ritter von Greim. Celui-ci parvient au bunker au terme d'un voyage périlleux. Le témoignage de sa compagne, la célèbre pilote Hanna Reitsch, est saisissant. Selon elle, la voix d'Hitler est « éteinte », son œil est « vitreux » et « il peine à se redresser ». Le Führer nomme von Greim commandant en chef de la Luftwaffe et *Generalfeldmarschall* puis lui confie : « Rien ne me sera épargné. Aucune déception, aucune félonie, aucune infamie, aucune trahison... ».

Der treue Heinrich

Himmler, qui a eu vent de la terrible conférence du 22 avril, pense que c'est le moment décisif pour briguer le pouvoir. Il tente d'entrer en contact avec le général Eisenhower dans le but d'établir un cessez-le-feu à l'ouest. Depuis longtemps, le maître de la SS croit être un négociateur indispensable aux Alliés de l'Ouest. « Le Reichsführer n'est plus en contact avec la réalité » (comte Bernadotte). Grâce à son agent de liaison dans le bunker, le SS Fegelein, Himmler est informé de la situation et de l'état de santé physique et mental d'Hitler.





« Dans le cas où les défenseurs de la capitale du Reich viendraient à manquer de munitions et de ravitaillement, je donne mon accord à une opération de sortie. Les percées devront être effectuées par de très petits groupes qui s'efforceront de rejoindre les unités restées opérationnelles. Si la jonction est impossible, les combats devront se poursuivre par de petits groupes dans les forêts ».

Dernier ordre du Führer envoyé au général Weidling, 30 avril 1945.

Le général Weidling (à droite) est nommé le 12 avril 1945 commandant du LVI^e Panzerkorps pour la défense de Berlin. Il est condamné à mort par Hitler pour avoir déplacé son poste de commandement de quelques centaines de mètres face à l'ennemi. Convoqué au Führerbunker pour en rendre compte, il parvient à changer la décision d'Hitler qui le nomme responsable de la défense de la ville. Weidling a alors ces mots : « J'aurais préféré être fusillé » !

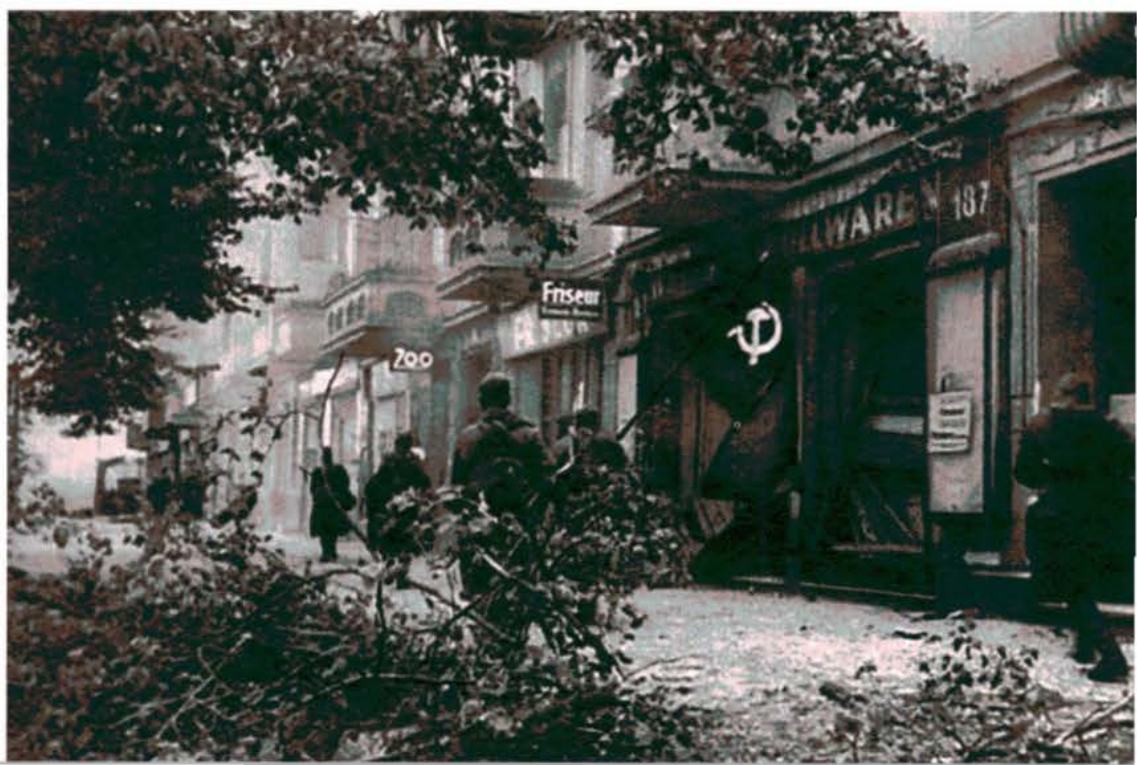
Fegelein a gagné une position privilégiée grâce à son mariage avec la sœur d'Eva Braun, Gretl, au mois de juillet 1944. C'est un geste calculé d'un homme qui semble plus épris de la maîtresse d'Hitler et qui est considéré par tous comme un carriériste et une crapule. Fegelein attire l'attention dans le bunker par son arrogance et son désir affiché de ne pas mourir à Berlin. Le 27 avril, Hitler demande à lui parler, or celui-ci est absent. Un détachement du RSD (Service de sécurité du Reich) l'arrête dans son appartement, en fait sa garçonne. Fegelein subit un interrogatoire « musclé » et avoue avoir eu connaissance des agissements d'Himmler. Hitler comprend maintenant que c'est la fin. Selon Hanna Reitsch, il entre dans une rage noire : « Hitler se démenait comme un fou, son visage empourpré était presque méconnaissable. Il était blanc comme un linge et offrait le spectacle d'une vie déjà éteinte ». Un tribunal militaire présidé par le *Brigadeführer* Mohnke le déclare coupable de haute trahison. Malgré les suppliques d'Eva Braun, dont les rumeurs disent qu'elle est secrètement amoureuse de son beau-frère, Hitler le fait éliminer puis prend la décision de se marier.

Le mariage des amants maudits

Pourquoi Hitler entreprend-t-il de s'unir à Eva Braun alors que tout est terminé ? Peut-être justement car la partie est perdue. Tant qu'il a eu un avenir politique, Hitler n'a jamais souhaité se marier. Cela a toujours fait partie de sa stratégie politique, de sa tactique de séduction des masses. Le Führer a toujours entretenu l'image d'un homme célibataire voué à sa mission. Or, en ce 29 avril, il n'y a plus d'Allemagne. Au-delà de la Chancellerie, c'est ce que les Allemands appellent « *Russkiland* », la « terre des Russes ». Ce mariage marque véritablement sa chute.

Compte tenu des circonstances exceptionnelles, le mariage est simplifié. L'officier d'état civil demande aux futurs époux, selon les termes de la loi, s'ils sont bien d'ascendance aryenne et s'ils sont exempts de maladies héréditaires. Puis il les marie. Ce mariage pousse les derniers occupants du bunker à imiter leur Führer.

La bannière rouge progresse dans les rues de Berlin. Il y a quelques mois encore, personne n'était prêt à imaginer une telle situation : le pire ennemi de l'Allemagne progressant dans Berlin. Après tant d'années d'exactions en territoire russe, l'Armée rouge prend sa revanche.



Eva Braun (au centre), lors du mariage de sa sœur Gretl avec le Gruppenführer SS Fegelein (à droite). Arriviste et véritable crapule pour beaucoup, Fegelein rend compte à Himmler de la situation dans le bunker et à Berlin. Il refuse de mourir dans la capitale car selon ses termes, « le Walhalla n'est bon que pour le festival de Bayreuth ». Il est exécuté sur ordre d'Hitler pour avoir couvert la trahison d'Himmler.



Vers deux heures du matin, Hitler fait appeler sa secrétaire Traudl Junge pour lui dicter ses testaments : « Il n'y avait plus aucune vie en lui. Son regard autrefois intense était devenu terne. Il avait manifestement perdu tout espoir » (Traudl Junge).

Dans son testament politique, Hitler clame son innocence et accuse les « les hommes d'Etat juifs ou ayant favorisés les juifs » (Hitler) de l'avoir contraint à la guerre. Il affirme vouloir rester à Berlin pour y mourir et ne pas tomber vivant aux mains des Russes. Hitler désigne le Grand amiral Dönitz comme successeur légitime car à ses yeux, la Kriegsmarine est la seule à avoir su garder un vrai sens de l'honneur. Il nomme Goebbels chancelier du Reich avec mission de former un nouveau gouvernement. Bormann est nommé ministre du Parti. Il désavoue officiellement Göring et Himmler qui sont exclus du Parti. « Speer est superbement ignoré » (Lehmann). Il appelle tous les Allemands à se battre « jusqu'à la mort » et revient un fois de plus sur l'obsession de sa vie : « En tout premier lieu, je demande aux dirigeants de la nation et à tous nos partisans de respecter scrupuleusement les lois raciales et de résister impitoyablement à l'empoisonneur de tous les peuples du monde, la juiverie internationale ».

Le testament personnel explique sa décision de prendre Eva Braun pour épouse ainsi que différentes

dispositions relatives à sa succession puis se termine par ces mots : « Afin d'échapper à l'infamie de la destitution ou de la capitulation, moi-même et mon épouse choisissons la mort. Notre volonté est d'être incinérés immédiatement là où j'ai accompli la majeure partie de ma tâche quotidienne pendant les douze années consacrées au service de mon peuple ».

Une fin inéluctable

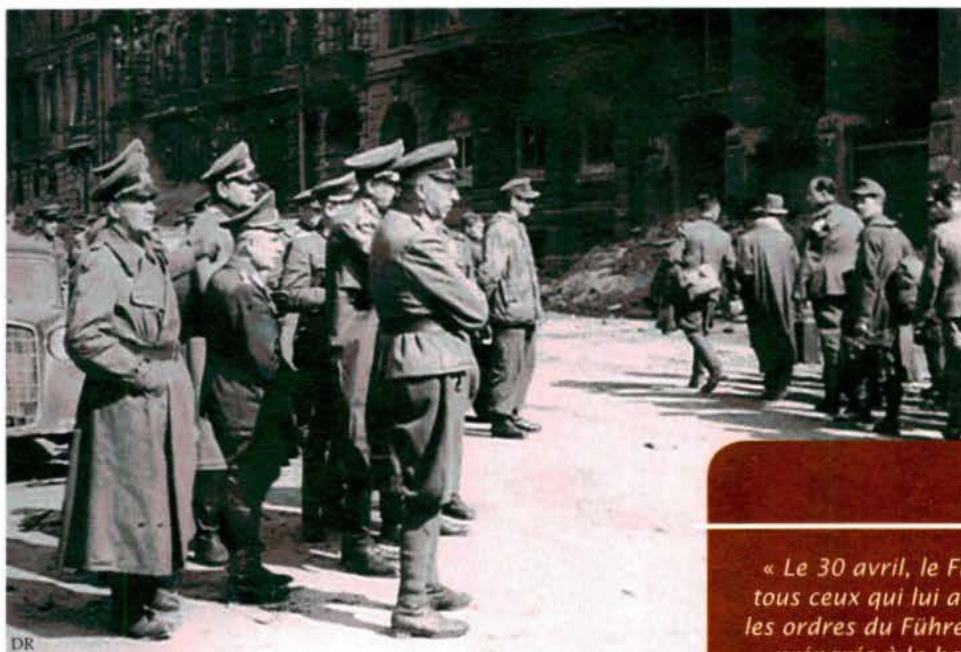
Le 29 avril, l'Armée rouge lance son assaut contre le centre de Berlin. Les troupes du maréchal Tchoukov partent de Kreutzberg et s'élancent vers la Potsdamerstrasse.

A midi, la ligne de front n'est plus qu'à 400 mètres de la Chancellerie. Les officiers allemands savent que la chute de leur Führer n'est plus qu'une question d'heures. Hitler sait qu'il perd la partie. Il fait venir les médecins SS Schenck et Haase pour les remercier et leur faire tester le poison sur sa chienne Blondi. Hitler ne supporte pas l'idée qu'elle tombe aux mains des Russes. Totalement paranoïaque, il pense que le poison fourni par le Reichsführer SS est inefficace.

A 10 heures du matin la terrible nouvelle tombe : Mussolini et sa maîtresse Clara Petacci viennent d'être exécutés et leurs corps exhibés à la foule. C'est la hantise d'Hitler : être exhibé sur la Place rouge comme un trophée.



Les Russes progressent sur un char lourd. Une jeune allemande témoigne : « Des chars descendaient la Lindenstrasse. Ils étaient surchargés de soldats ». Les Allemands de leur côté ne disposent plus d'aucun véhicule. Ils sont maintenant à pied pour faire face au rouleau compresseur soviétique.



Le général Weidling signe la reddition des forces allemandes. Accompagné de son état-major, il regarde, à la demande des Russes, le défilé de ses troupes se rendant aux vainqueurs. Pris de panique, beaucoup de soldats et d'officiers décident de se suicider.

Le Führer s'est suicidé

« Le 30 avril, le Führer s'est suicidé, abandonnant ainsi tous ceux qui lui avaient juré fidélité. Par loyauté envers les ordres du Führer, vous soldats allemands, avez été préparés à la bataille de Berlin malgré le peu de munitions et malgré la situation générale qui rendait tout résistance parfaitement inutile. En accord avec le haut commandement des troupes soviétiques, je vous donne l'ordre de suspendre immédiatement les combats ».

Message du général Weidling, 30 avril 1945.

Mais il espère encore un miracle. Il envoie un message à Jodl : « Réponse immédiate exigée. 1. Où sont les unités avancées de Wenck ? 2. Quand repasseront-elles à l'attaque ? 3. Où est la 9^e armée ? 4. Dans quelle direction la 9^e armée effectue-t-elle sa percée ? 5. Où est l'avant-garde de Holste ? ».

Sans réponse, il réunit le dernier carré du bunker : Joseph et Magda Goebbels, Burgdorf, Krebs, Mohnke, Rattenhuber (chef du RSD), les secrétaires, Otto Günsche (officier de liaison de la Waffen-SS). Il les salue et leur annonce qu'il va se suicider. Il les libère et leur enjoint de fuir vers les lignes britanniques ou américaines.

Enfin, la réponse de Keitel et Jodl arrive. Elle ne surprend plus personne : « 1. Avant-garde Wenck bloquée au sud du lac de Schwielow. 2. Par suite, la 12^e armée ne peut continuer sa percée sur Berlin. 3. 9^e armée encerclée par forces massives. 4. Corps d'armée Holste contraint à la défensive. Les percées en direction de Berlin n'ont progressé dans aucun secteur ».

« Le moment est venu, c'est la fin ! »

Le 30 avril, l'Armée rouge n'est plus qu'à une centaine de mètres de la Chancellerie et les tirs d'artillerie commencent à faire trembler le bunker.

Hitler a laissé des directives très strictes concernant son corps et celui de son épouse. Le Führer demande à Otto Günsche de faire le nécessaire pour brûler son cadavre. Hitler réunit une dernière fois ses secrétaires et prend son dernier repas. Toutes relèvent le calme extrême d'Hitler malgré sa fin toute proche. Puis Hitler leur annonce : « Le moment est venu, c'est la fin ! ». Une interminable succession d'adieux

L'Armée rouge défile dans les rues de Berlin. Une nouvelle ère est en train de s'ouvrir. Au fond, les restes du Reichstag.



suit. Tous sont présents. Dans un dernier moment d'égarement, Hitler demande à son pilote personnel, Hans Baur, d'écrire sur sa tombe l'épithète : « *Victime de ses généraux* ».

Les derniers survivants attendent d'être enfin délivrés de cette tutelle qui les a conduits dans ce « sarcophage » de béton. L'heure exacte du suicide d'Hitler n'est pas établie avec certitude. Joachim Fest parle de 3 heures 45 du matin. Mais Rochus Misch affirme qu'à quinze heures trente environ, le 30 avril, un coup de feu retentit et quelqu'un hurle dans le couloir : « *Linge [Heinz Linge est le valet de chambre d'Hitler, NDLR], Linge ! Je crois que c'est fait !* ». D'après les témoignages de Linge et Güntsche, deux pistolets Walther gisent aux pieds d'Hitler et une forte odeur d'amande caractéristique de l'acide prussique se dégage du corps d'Eva Braun. Linge, Güntsche, le SS *Obersturmbannführer* Erich Kempka (le chauffeur d'Hitler) et un membre du RSD enveloppent les corps dans des couvertures, les transportent jusqu'à la sortie de secours, puis les brûlent, sous le salut des derniers fidèles.

A minuit, l'étendard rouge est hissé sur le toit du Reichstag mais la bataille de Berlin n'est pas terminée. Joseph Goebbels, nouveau chancelier du Reich, fait une proposition de paix à Staline qui est immédiatement rejetée. De son côté, Magda Goebbels demande au médecin SS Stumpfegger d'empoisonner ses six enfants âgés de quatre à douze ans.

Le soir du 1^{er} mai 1945, Joseph et Magda Goebbels se suicident dans les jardins de la Chancellerie. Peu de temps après, l'Armée rouge prend le contrôle du bunker sans rencontrer la moindre résistance. L'annonce de la mort d'Hitler est faite par radio à 22 h 30. Les occupants du bunker qui ont fui avant l'arrivée des Russes se scindent en petits groupes comprenant le chef du Parti Martin Bormann, Otto Güntsche, la secrétaire Traudl Junge et le *Brigadeführer* Mohnke et parviennent à traverser les lignes soviétiques. Seul Bormann est séparé du groupe. Erich Kempka affirmera plus tard avoir vu Bormann se faire tuer par les Russes. En fait, les analyses dentaires de Bormann et du médecin SS Stumpfegger

qui l'accompagne dans sa fuite, démontreront que les deux hommes se sont suicidés au cyanure. Le 2 mai, les derniers groupes de combats allemands se rendent sans condition. Six jours plus tard, les Allemands signent leur capitulation sans condition.

Annihilation

« *Vernichtung* » (annihilation). Ce mot a toujours été dans la bouche d'Hitler, de ses premiers pas en politique jusqu'à ses visions d'apocalypse dans le bunker. De son engagement dans la *Reichswehr* à son testament politique, la destruction des juifs, des « parasites », des capitalistes, des démocraties libérales « *décadentes* », des « *bolcheviques* », est restée la pièce maîtresse de sa pensée. La destruction totale a toujours été sa seule issue. Il en va de même en 1945 avec les « ordres néroniens ». Faute d'avoir détruit le bolchevisme, il détruit son peuple, incapable à ses yeux de combattre et de survivre. Face à l'avancée inexorable des Alliés en Allemagne, Hitler décide de tout détruire et de mener des combats fanatiques. Ces ordres ne peuvent arrêter l'Armée rouge et Hitler en est pleinement conscient. C'est l'aboutissement de ce nihilisme qui a toujours dicté sa vision. En restant à Berlin, Hitler met en scène l'effondrement du Reich dans un acte final wagnérien, un « *Crépuscule des dieux* ». Il a toujours eu en tête l'idée qu'un jour il se retournerait contre son propre peuple. Dès le 27 novembre 1941, face à l'échec de la Wehrmacht devant Moscou, il ne le dit pas autrement : « *Le peuple allemand doit être annihilé s'il n'est pas assez fort et prêt au sacrifice* ». Paradoxalement, cette pulsion nihiliste est l'élément moteur lui permettant de tenir le coup. Son corps l'abandonne progressivement, surtout après juillet 1944. Mais jusqu'à son dernier souffle, Hitler garde cette force de persuasion capable de retourner les esprits les plus défaitistes. La volonté indéfectible d'Hitler de rester dans le bunker est l'essence même du modèle de « *domination charismatique* » (Kershaw). Hitler n'a jamais voulu retomber dans la normalité ou la routine. Sa mort au fond du bunker, dans une véritable apocalypse qui broie l'Allemagne, en témoigne. ■

Dernière lettre de Magda Goebbels

« *Nos idéaux sont en train de mourir et avec eux périssent toutes les choses les plus belles, les plus admirables et les plus nobles que j'ai connues dans ma vie. C'est pour cette raison que j'ai fait venir les enfants ici, ils sont trop bons pour la vie qui nous est promise et Dieu de miséricorde comprendra que je leur aie donné moi-même la rédemption* ».

Lettre de Magda Goebbels à son fils.

La famille Goebbels. Le 1^{er} mai 1945, les époux Goebbels se suicident dans les jardins de la Chancellerie. Magda Goebbels fait éliminer ses six enfants. Seul Harald Quandt (en uniforme) issu d'un premier mariage de Magda, survit.



Coll. Tiquet



L'identification d'Adolf Hitler et d'Eva Braun

Une enquête minutieuse

Par **Xavier RIAUD**, Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA1161; Nantes), directeur de collection aux Editions L'Harmattan.

« Les recherches minutieuses de nos enquêteurs n'ont pas permis de trouver des traces des restes de Hitler, et pas d'avantage une preuve positive de sa mort ».

Staline, au secrétaire d'Etat américain James Byrnes,
17 juillet 1945.

Hitler avait de très mauvaises dents et une mauvaise haleine... Avant la guerre, il avait demandé à son dentiste, le professeur Hugo Blaschke, d'immobiliser ses dents avec un bridge. Il souhaitait que ce bridge soit en place pour de nombreuses années. Blaschke avait alors réalisé un bridge métallique massif assez inhabituel et facile à reconnaître. Le 30 avril 1945, Hitler et Eva Braun se suicident. La mort du couple maudit parmi les plus célèbres de l'Histoire allait engendrer de nombreux fantasmes alimentés, il est vrai, par le goût prononcé du secret des Soviétiques.

Fin de la guerre et début de l'enquête

De 1945 à 1954, les Russes, malgré les incessantes sollicitations diplomatiques des Anglo-saxons, ne répondirent jamais à aucune question sur la mort d'Hitler. En pleine Guerre froide, associer le fantôme d'Hitler, présenté comme vivant au Japon ou en Argentine ou même dans un château en Westphalie, au capitalisme occidental, arrangeait bien Staline.

Cette affaire pour le moins obscure poussa les services d'espionnage britanniques à ordonner un rapport à un jeune professeur de l'université d'Oxford alors major dans l'armée, Hugh Trevor-Roper. Malgré son enquête rigoureuse connue sous le titre *Les derniers jours d'Hitler*, le doute a longtemps subsisté sur le devenir des corps des amants maudits.

Ce n'est qu'en 1954, à la sortie de prison de Fritz Echtmann, le prothésiste dentaire de Blaschke (Lamendin, 2002) que le monde entier connaît le devenir exact du Führer et de sa femme. Grâce à la captivité d'Echtmann et de Käthe Heusermann (Kirchhof, 1987), l'assistante de Blaschke, les Russes avaient pu recueillir de précieuses informations nécessaires à l'identification d'Adolf Hitler et d'Eva Braun.

Le corps du Führer n'est retrouvé que le 3 mai 1945 par des agents du *Smersh*, services de renseignements de l'Armée rouge. Au moment où est signé



Les Soviétiques qui viennent d'investir la chancellerie et le bunker, dépêchent des agents du Smersh, les services du contre-espionnage, pour retrouver la trace d'Hitler avant l'arrivée des Américains. Ici, des soldats russes pointent les jerricans d'essence de la SS qui ont servi à brûler les corps.



Un soldat soviétique pose dans la chambre d'Hitler, dans le bunker à Berlin, peu après le 1^{er} mai 1945. Lorsque les Russes pénètrent dans le *Führerbunker*, celui-ci est vide, tous les occupants ayant fui dans Berlin. Seuls dans la capitale du Reich, les Soviétiques récoltent un maximum de documents officiels.

l'armistice, le corps est emmené dans un hôpital de la banlieue berlinoise pour y être autopsié. Le 9 mai, les prothèses dentaires trouvées sur le cadavre sont présentées à Käthe Heusermann (Lamendin, 2002) et au mécanicien dentaire qui les avait confectionnées. Echtmann (Keiser-Nielsen, 1992) se rappelle que les Soviétiques lui ont montré une mâchoire inférieure incinérée avec deux bridges en or et un autre séparé en neuf pièces en or issus du maxillaire. Sans conteste possible, il reconnaît son travail pour Hitler. Un bridge aurifié de quatre éléments est placé sous ses yeux, semblable en tous points à celui de la mandibule

étaient entreposés les restes de Hitler, et de la grande interprète blonde qui a permis le dialogue avec les Russes. Ces deux déclarations sont publiées mais malgré tout, le doute subsiste.

Premières révélations publiques

En 1965, l'interprète blonde dont parlent Echtmann et Heusermann, Yelena Rzevskaia, publie un rapport intitulé « *Berlin mai 1945* » dans une revue soviétique, sous la forme d'un livre. Cet ouvrage raconte comment les Russes ont découvert treize corps calcinés dans les

Pr Hugo Blaschke (1881-1953)

Hugo Blaschke est l'organisateur et le responsable de l'ensemble du Service dentaire de la SS, de la police, mais il est aussi le dentiste personnel des grandes figures du nazisme : Hitler, Himmler, Göring ou encore Eva Braun. Né en Prusse, Blaschke passe avec succès son examen pour être dentiste aux Etats-Unis en 1911 avant de devenir « médecin de campagne » durant la Grande Guerre. Bien que nazi tardif, entrant au NSDAP en 1931, son ascension dans l'appareil est fulgurante. Après un bref passage dans la SA, il entre dans la SS, devient lieutenant-colonel au sein de l'état-major d'Himmler puis colonel au Bureau central de la SS (avril 1939). Comme beaucoup de SS, il rejoint les rangs de la Waffen-SS en janvier 1941 et devient chef de section au Service sanitaire. Colonel en chef dans l'*Allgemeine-SS* (SS générale) à l'état-major du Service général du personnel en avril 1941, il est nommé colonel en chef dans la Waffen-SS au Service sanitaire en janvier 1942. En récompense de ses services, Hitler lui confère le 25 juin 1943, le titre de professeur honoraire. Il devient *Brigadeführer* dans l'*Allgemeine-SS* en octobre 1944 puis major-général de la Waffen-SS auprès du médecin du Reich SS et de la Police. Après la guerre, Blaschke est interné en tant que détenu à Nuremberg (Schulz, 1989). Impliqué dans l'exploitation de l'or dentaire récupéré sur des détenus décédés dans les camps, il est condamné à 10 ans d'emprisonnement pour crimes de guerre et crimes contre l'Humanité.

Hugo Blaschke devait confectionner un bridge massif et durable afin d'immobiliser les dents d'Hitler. C'est grâce à ce travail que l'identification du Führer est possible. Cette pièce remarquable a survécu au temps.



Les premières fouilles dans les jardins révèlent les corps de Magda et Joseph Goebbels en partie calcinés. Dans le bunker, les Soviétiques trouvent les corps des six enfants Goebbels.



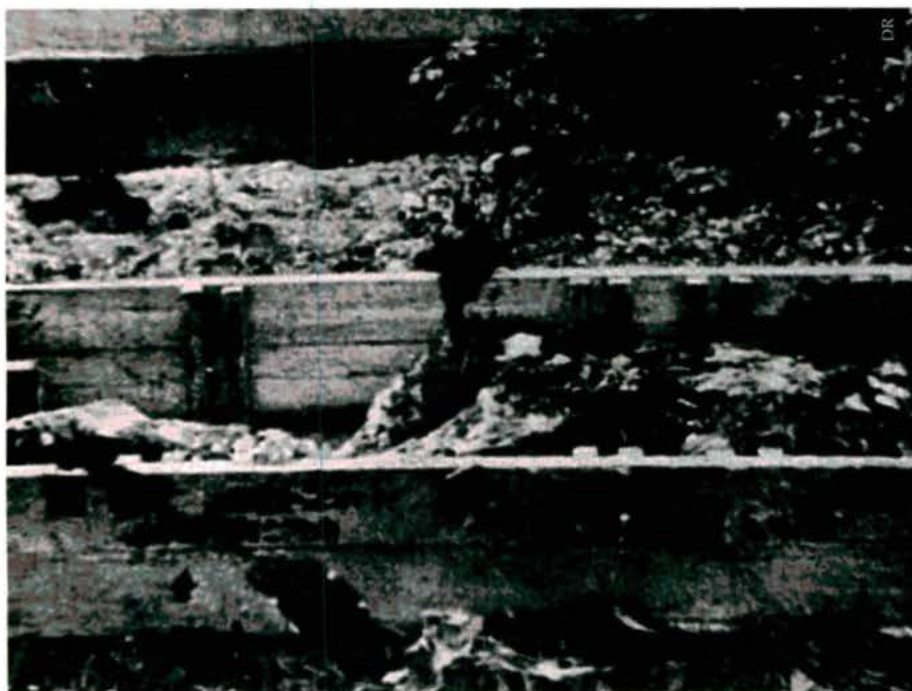
jardins de la Chancellerie et comment ils ont été autopsiés par une commission de cinq spécialistes sous la direction du lieutenant-colonel Schkarawski à l'hôpital de champ russe n°496 de Berlin-Buch.

Dans l'après-midi du 8 mai 1945, la commission remet une boîte rouge au *Smersh* contenant des os de la mâchoire et les bridges en or des corps n° 12 et 13, suspectés d'être ceux de Hitler et d'Eva Braun. Cette boîte est remise à l'interprète. Le jour suivant, le *Smersh* part à la recherche de Hugo Blaschke, de son prothésiste dentaire et de l'assistante. A la clinique de Kurfürstendamm, ils apprennent que le dentiste a quitté Berlin sur ordres du Führer pour Berchtesgaden le 19 avril. Ils parviennent tout de même à interpellier les deux autres. Des informations sont demandées à ces derniers sur le contenu de la boîte rouge mise devant eux. Leurs informations sont aussitôt enregistrées avant même qu'ils aient seulement examiné les restes humains. Le 10 mai,

le *Smersh* envoie son rapport à Moscou. Il conclue à l'identification certaine des restes des deux derniers corps, comme étant ceux d'Eva Braun (Keiser-Nielsen, 1992) et de Hitler. La boîte rouge et son contenu regagnent la capitale soviétique de la même manière.

Besymenski et Sognnaes mènent l'enquête

En 1966, Lew Besymenski, journaliste et attaché culturel russe en Allemagne de l'Ouest, publie un livre intitulé « *Der Tod des Adolf Hitler (La mort d'Adolf Hitler)* ». Dans cet ouvrage apparaissent les commentaires du colonel Gorbushin, directeur des services secrets russes et du colonel Schkarawski de la commission chargée de l'autopsie des corps. Y figurent également les retranscriptions complètes des séances d'autopsies des treize corps considérés. Enfin, les photographies des bridges désolidarisés sont présentées.



Hitler avait laissé des ordres clairs. Son corps ainsi que celui de sa femme devaient être brûlés et disparaître complètement, afin de ne pas tomber aux mains des Russes. Mais le 3 mai 1945, les Soviétiques découvrent les restes d'Hitler et d'Eva Braun. Aussitôt, ceux-ci sont emportés dans un hôpital pour une autopsie minutieuse.

Eva Braun rencontre Hitler en 1929 alors qu'elle travaille pour Heinrich Hoffman, le photographe officiel du NSDAP. Amoureuse d'Hitler, Eva se heurte à sa famille et notamment à son père, anti-nazi. Elle tente de se suicider en 1932 puis en 1935. En 1936, Hitler la fait venir au Berghof. Officiellement, Eva Braun est écartée de toute vie politique et le Führer prend soin de ne jamais s'afficher avec elle en public.



Pour la première fois, les experts dentaires de toutes nationalités peuvent constater sur la base de quels éléments post-mortem l'identification de Hitler a été effectuée. Seul ennui, le livre de Besymenski n'offre aucune perspective de comparaison avec des éléments ante-mortem. En effet, aucun élément du dossier dentaire du dictateur n'est seulement cité, pas plus que des reproductions de radiographies. Par conséquent, aucune vérification des résultats obtenus n'est rendue possible.

L'enquête reprend en 1971, lorsque le Dr Ferdinand Strøm, père de l'identification en odontologie médico-légale dans les pays scandinaves, se tourne vers le Dr Reidar Sognnaes. Strøm rappelle à Sognnaes que les Américains ont capturé Blaschke à Berchtesgaden vers novembre 1945. Un rapport d'interrogatoire existe donc dans les archives militaires de Washington.

Dr Reidar F. Sognnaes (1911-1984)

Erudit, le docteur Sognnaes est autant connu pour avoir démontré que Georges Washington ne portait pas d'appareil avec des dents en bois, thèse longtemps officielle, que pour son travail remarquable sur les restes d'Adolf Hitler et de son comparse Martin Bormann. Né en Norvège, Reidar Sognnaes découvre l'art dentaire à Oslo puis aux Etats-Unis où il effectue son internat à Boston en 1938. Capitaine dans l'armée de l'air norvégienne, Sognnaes quitte son pays après l'invasion allemande. Il poursuit son apprentissage à New York où il obtient une Maîtrise de Sciences en physiologie et un Doctorat universitaire en pathologie en 1941.

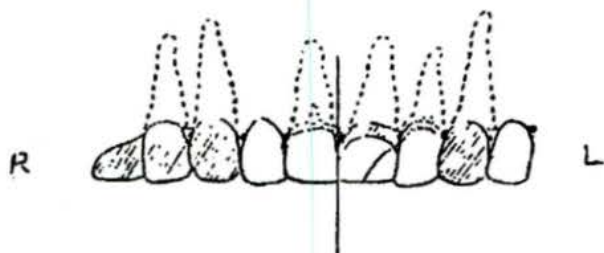
Après le conflit, il s'occupe du service de pathologie orale et prend la fonction de doyen de l'Ecole dentaire de Harvard de 1952 à 1960. En 1960, il fonde une école dentaire à l'UCLA. Il en est le doyen jusqu'à ce qu'il se retire en 1968. Ses recherches l'ont fait entrer dans un cercle très restreint de spécialistes mondiaux. Concernant les recherches sur l'identification d'Hitler, il convient de citer également les travaux du Dr Michel Perrier de l'Institut Universitaire de Médecine Légale en Suisse qui a effectué à partir de films de propagande datés de 1934 et de 1944, où Hitler est notamment vu souriant, une comparaison entre les images révélées par ces reportages et les archives dentaires du Führer. Aidé d'un équipement cinématographique sophistiqué, l'analyse de ces documents constitue indiscutablement une contribution supplémentaire à l'identification du Chancelier allemand (Perrier, 2000).

Aussitôt, l'éminent praticien se rend dans la capitale et est autorisé à faire des recherches dans les archives nationales. Très vite, il retrouve le dossier des services secrets américains sur l'interrogatoire de Blaschke conduit en novembre-décembre 1945. Sans ses dossiers, ni ses radiographies, le nazi se remémore les dents de Hitler, d'Eva Braun et de Bormann. Après comparaison avec les photographies de Besymenski, des points communs apparaissent, mais également des dissemblances.

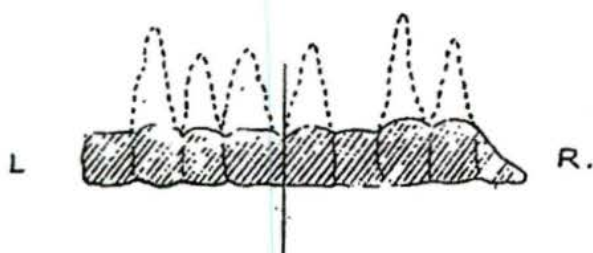
Après investigations, Sognnaes retrouve cinq radiographies de la tête de Hitler, trois en date du 19 septembre 1944 et deux du 21 octobre 1944, effectuées à la demande d'Hitler suite à des problèmes de sinus. Ces images donnent plus de détails quant aux travaux dentaires réalisés dans sa bouche et ne laissent plus de place au doute. Le professeur venait de trouver des documents objectifs identifiant indiscutablement Adolf Hitler.

Lors du 6^e meeting de l'Association Internationale de la Médecine Légale à Edimbourg (1972), Sognnaes et Strøm confirment définitivement l'identification de Hitler à partir de ses dents à un panel d'experts internationaux. Les deux hommes publient leurs résultats dans l'article suivant : Sognnaes R. F. & Strøm F., *The odontological identification of Adolf Hitler. Definitive documentation by X-Rays, interrogation and autopsy findings*, in *Acta Odontologica Scandinavica*, Feb. 1973 ; 31 (1) : 43-69.

Upper Jaw, seen frontally (labial)

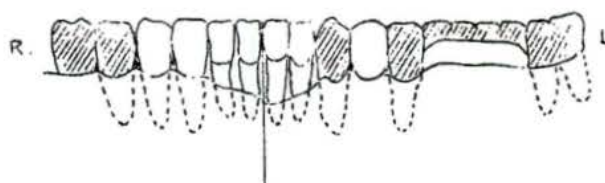


Upper Jaw, seen from the back (lingual)

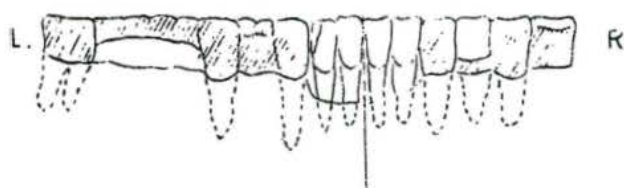


Schémas dentaires de Hitler dessinés par Blaschke après la guerre pour les Américains (arcade maxillaire vue de face et vue de derrière).

Lower Jaw, seen frontally



Lower Jaw, seen from the back



Keiser-Nielsen, 1992

Eva Braun et son idylle avec le Führer

Eva Braun rencontre Adolf Hitler (Feral, 1998) en 1929, alors qu'elle travaille pour le photographe officiel du Parti nazi. Après deux tentatives de suicide, Hitler décide de se rapprocher d'elle en l'emmenant dans sa villa proche de Munich. Elle emménage avec lui au Berghof en 1936. La stratégie de séduction des masses voulue par Hitler a toujours écarté Eva Braun de la scène publique. Ce n'est qu'en 1944, lorsque la sœur d'Eva Braun se marie avec le SS Hermann Fegelein, agent de liaison d'Himmler auprès du Führer, que ce dernier facilite l'accession de sa compagne à des fonctions plus « officielles ». En avril 1945, elle rejoint Hitler dans le bunker à Berlin. Elle se marie avec lui le 29 avril 1945 et se suicide le lendemain.

Dans le livre de Besymenski, il y a une photographie d'un bridge issu de la bouche du cadavre n°13, identifié plus tard comme étant celui d'Eva Braun.

Ce travail de prothèse est identifié par l'assistante de Blaschke et par son mécanicien dentaire. Enfin, le dentiste allemand l'a décrit dans ses notes remises aux autorités américaines fin 1945. Il n'y a aucune raison de douter de ces témoignages bien qu'ils aient tous été recueillis de mémoire et après la mort des principaux protagonistes. Pourtant, il n'existe aucun document ante-mortem concernant l'état de la bouche d'Eva Braun avant sa mort. Beaucoup d'experts considèrent que la photo de Besymenski est une preuve suffisante de l'identité du cadavre n°13. Toutefois, en 1981, lors de l'assemblée de l'Association Internationale d'Identification en Odontologie médico-légale, des doutes sont émis quant à l'identification d'Eva Braun.



Les restes dentaires d'Hitler, ainsi que des Goebbels et d'Eva Braun, sont conservés au département des archives dans la prison de Lubianka.

DR

Bibliographie

American Board of Forensic Odontology, *Diplomates Reference Manual*, 2006.
Benecke Mark, *Hitler's skull and teeth*, www.benecke.com, 2003, pp. 1-3.
Benecke Mark, *Mein dentures: the hunt of Hitler's teeth*, in *Bizarre Magazine*, October 2003 ; 78: 51-53.
Bundesarchiv Berlin, Berlin, Allemagne, 2004.

Aussitôt, les Drs Ferdinand Strøm et Søren Keiser-Nielsen (Keiser-Nielsen, 1992) décident de reconsidérer la question. Ils se rappellent la photo dans l'édition anglaise du livre qui présentait non seulement le bridge en question et à droite de celui-ci, le rapport d'autopsie russe qui décrivait « *une pièce de métal jaune (or) de forme irrégulière mesurant 6 cm x 3 cm (sûrement un plombage)* ». Apparemment, personne ne s'était attardé sur ce plombage. Les deux hommes décident donc de l'étudier attentivement et de le considérer comme une pièce à conviction à part entière. Après étude de la photo, ils sont persuadés d'être en présence d'une obturation en or. En comparant sa taille à celle du bridge, il devient très vite évident que la dent concernée est une prémolaire

supérieure posée sur le bord d'un petit bassin, la surface occlusale face à l'objectif.

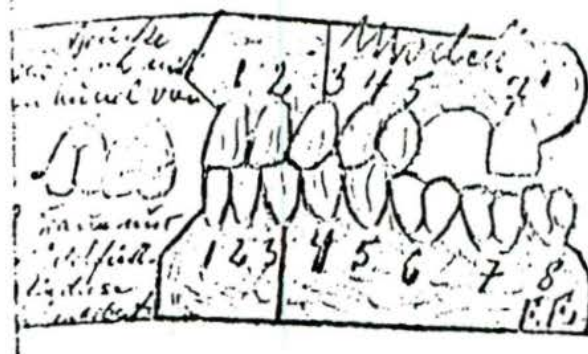
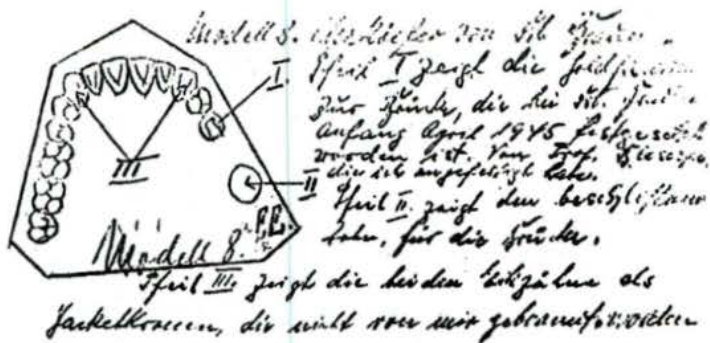
Le rapport du prothésiste dentaire

Sans élément ante-mortem, sur quelle description dentaire doivent-ils s'appuyer ? Sans équivoque possible, celle d'Echtmann s'impose. Lors de sa captivité, le mécanicien dentaire avait fourni aux autorités soviétiques une déclaration extrêmement descriptive avec des schémas joints. Les deux scientifiques sont immédiatement fascinés par ce rapport. Son croquis du côté gauche montre que la première molaire est absente et que la seconde molaire a été taillée en cône en vue de la pose d'une couronne en

Hitler et Eva Braun au Berghof. En privé, Eva Braun fait prendre des clichés voire filme elle-même leur vie intime. Officiellement, la présence d'Eva Braun aux côtés d'Hitler est cachée aux Allemands jusque tard dans la guerre. Pour séduire les masses, Hitler doit se montrer seul et véhiculer l'image d'un homme entièrement dévoué à la cause de l'Allemagne.



Coll. Tiquet



Keiser-Nielsen, 1992

Croquis réalisés par Echtmann (le prothésiste dentaire de Blaschke) de la mâchoire supérieure d'Eva Braun.

or. La prothèse a bien été fabriquée avec un élément jumelé pour combler l'édentement, mais n'a jamais pu être mise en place. Pour éviter un mouvement de bascule lors de la mastication, une attache sur la dent antérieure à l'édentement avait été préparée. Echtmann (Keiser-Nielsen, 1992) la représente également sur son croquis. Ce bridge ne devait pas être scellé avant le 19 avril 1945, mais Blaschke ayant dû quitter Berlin précipitamment, n'a pas pu le faire. Les Russes ont retrouvé cette prothèse lorsqu'ils ont fouillé la clinique des urgences dentaires située dans le sous-sol de la Chancellerie du Reich où Blaschke travaillait. Sur le second dessin, la seconde prémolaire gauche présente une incrustation sur la face masticatrice signalant l'existence d'une obturation orientée vers l'espace vide. D'ailleurs, le prothésiste allemand précise à côté de la flèche insistant sur cette présence : « Flèche I montre le plombage en or pour le bridge posé chez Mlle Braun début avril 1945, par le Pr Blaschke, que j'ai fabriqué ».

Les autres éléments du dossier ne décrivent aucune autre cavité sur les prémolaires restantes.

Les deux experts souhaitent alors réaliser une expérience. Avec des dents naturelles (une première molaire inférieure droite et une seconde prémolaire inférieure droite), ils reproduisent le bridge en sectionnant leurs racines et en limant les faces linguales. Les

deux dents sont solidarisiées par de la cire simulant un double pont. Le résultat obtenu est à la même taille que l'original. Puis, ils utilisent une autre seconde prémolaire dans laquelle ils réalisent une cavité obturée avec de la cire. Dans cette cire, ils creusent une entaille destinée à l'attache du bridge. Ensuite, ce matériau est retiré et placé à côté du bridge face triturante tournée vers un objectif photo. Après examen de la photo et comparaison avec celle fournie par Besymenski, il en résulte que les tailles sont très proches. L'identification d'Eva Braun venait d'être corroborée.

Malgré les autorités soviétiques qui ont toujours cherché à dissimuler le décès des amants maudits et ont laissé planer un doute quant à leurs disparitions, le voile du mystère est définitivement levé par deux dentistes en 1973 pour le dictateur et en 1981 pour sa compagne. De ce fait, le travail accompli par le Pr Sognnaes et le Dr Strøm est salué unanimement par la critique internationale. ■

Les Drs Søren Keiser-Nielsen (à gauche) et Ferdinand Strøm sont très vite fascinés par le rapport d'Echtmann, très descriptif et comprenant des schémas. Leur travail sur l'identification d'Eva Braun sera salué par la critique internationale.



© Bencke



Rommel contre Montgomery

Deux visions de la guerre du désert

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué
Méditerranée-Rhône de la Commission française
d'histoire militaire, Directeur de recherches à
l'*Institut für vergleichende Taktik* de Vienne-Potsdam.

Le *Feldmarschall* Rommel et le maréchal Montgomery, de leur vivant, appartiennent à la légende de la guerre du désert comme chefs respectivement des troupes allemandes d'Afrique et de la VIII^e armée britannique. Rommel n'a pas survécu à la guerre, mais laisse des *Carnets*, publiés à titre posthume sous le titre *La guerre sans haine*. Montgomery a poursuivi sa carrière militaire après-guerre et a rédigé des mémoires, *Avec la VIII^e armée*. Outre la lutte militaire, le style des mémoires et leur contenu opposent les deux hommes.

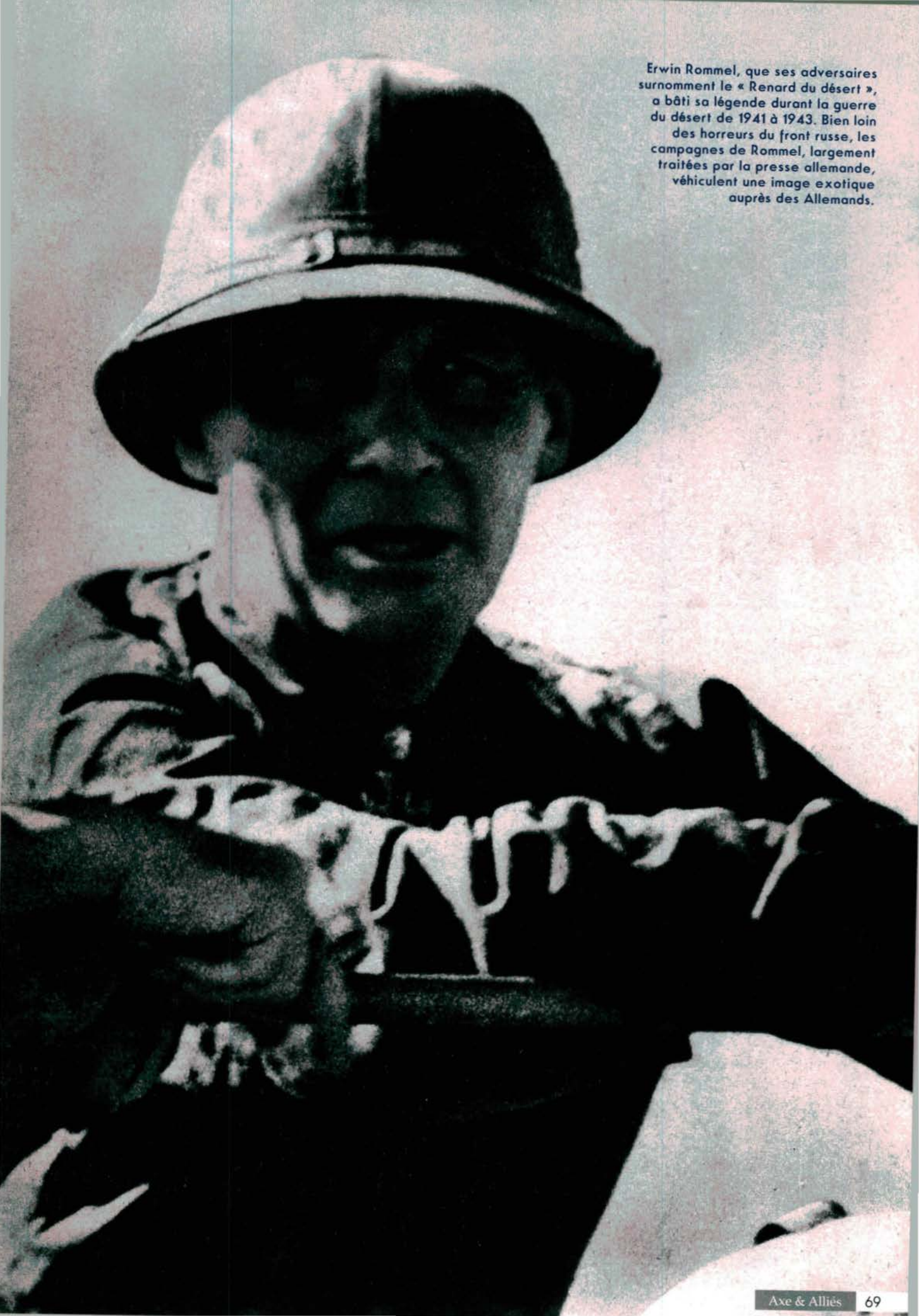
Deux profils psychologiques, pour deux styles tactiques

Physiquement, Erwin Rommel et Bernard Montgomery ne sont pas très grands mais plutôt secs, spartiates dans leur mode de vie et très résistants. Jeunes, ils étaient incontestablement des guerriers audacieux, voire un bagarreur dans le cas de Montgomery. Si avec le temps, Montgomery se modère et finit par avoir la réputation d'un général prudent, voire trop prudent, Rommel se caractérise toujours par un style de commandement en avant, quitte à s'exposer. Si Rommel évite les propos graveleux

« Malgré de très lourdes pertes
causées aux unités alliées,
le rapport de force n'est
pas modifié. La supériorité
matérielle des Alliés est
toujours écrasante : vingt
contre un pour les blindés ! ».

Lettre d'Erwin Rommel à sa
femme, 26 février 1943.

dans ses rapports avec son état-major, Montgomery fait preuve d'un humour tranchant et cherche la popularité dans la troupe. Dans ses mémoires, le vice-amiral Ruge, qui a connu Rommel durant son commandement en France après la guerre du désert, le décrit comme aimable et cordial, bon camarade. Rommel sait jouer de la presse qui, dans le cadre d'un Etat totalitaire, lui est favorable et constitue le mythe exotique de la guerre du désert. Montgomery a le sens de la « pose », avec ses chapeaux divers au début de son commandement en Egypte, avant d'opter définitivement pour le béret noir. Néanmoins, dans le cadre d'une presse anglo-saxonne libre et critique, il commet un certain nombre d'impairs. Il ne sait

A black and white photograph of Erwin Rommel. He is wearing a German military helmet and a uniform with a high collar. He is looking directly at the camera with a serious expression. The background is a plain, light-colored wall.

Erwin Rommel, que ses adversaires surnomment le « Renard du désert », a bâti sa légende durant la guerre du désert de 1941 à 1943. Bien loin des horreurs du front russe, les campagnes de Rommel, largement traitées par la presse allemande, véhiculent une image exotique auprès des Allemands.



Rommel, commandant de la 7^e Panzerdivision avec des officiers britanniques capturés à Cherbourg en juin 1940. La progression de ses blindés est tellement rapide que sa division est surnommée la « division fantôme ». Dès la campagne de France, il préconise de faire feu sur l'ennemi toujours en premier afin de remporter la victoire.

pas répondre aux critiques de la presse américaine pendant la campagne de Normandie, où il a pris sur lui de retenir le gros des Panzer allemands pour favoriser la manœuvre américaine à l'aile droite. En janvier 1945, après la crise de la bataille des Ardennes, il critique ouvertement les généraux américains et manque d'être relevé de son commandement.

Dans ses écrits, et particulièrement dans ses *Carnets de guerre* publiés à titre posthume sous le titre *La guerre sans haine* par son fils Manfred, Rommel a le sens du détail, de l'analyse tactique et rend passionnant un récit. Il est confronté aux difficultés d'une guerre de coalition avec les Italiens placée sous le signe de la déception et aux impératifs d'un dictateur à qui il doit rendre compte personnellement. Hitler d'ailleurs se montre le plus souvent compréhensif aux besoins de

Rommel, alors qu'un Goering se montre irréaliste et arrogant. Rommel ne cache pas ses problèmes de santé et ses périodes de convalescence soucieuses, car le combat n'a pas de trêve.

Montgomery est très sec. Aucun rapport humain ne transparait, le récit semble abstrait. L'analyse tactique ou la géographie militaire sont succinctement évoquées, alors qu'il clôt ses campagnes avec la VIII^e armée par un long exposé logistique. Dans les écrits



Dès son plus jeune âge, Bernard Montgomery fait preuve d'un tempérament de feu. Au sein de la prestigieuse école militaire de Sandhurst, il se fait vite remarquer par son caractère bagarreur. Suite à une partie de poker qui tourne mal, il tente de brûler l'un de ses camarades.

Suite aux revers des Italiens en Afrique du Nord, Hitler décide d'envoyer un corps expéditionnaire pour rétablir la situation et pousser jusqu'à Alexandrie, en Egypte. Cette mission est confiée à Rommel et à la *Panzerarmee Afrika*.



Coll. Tisquet



DR

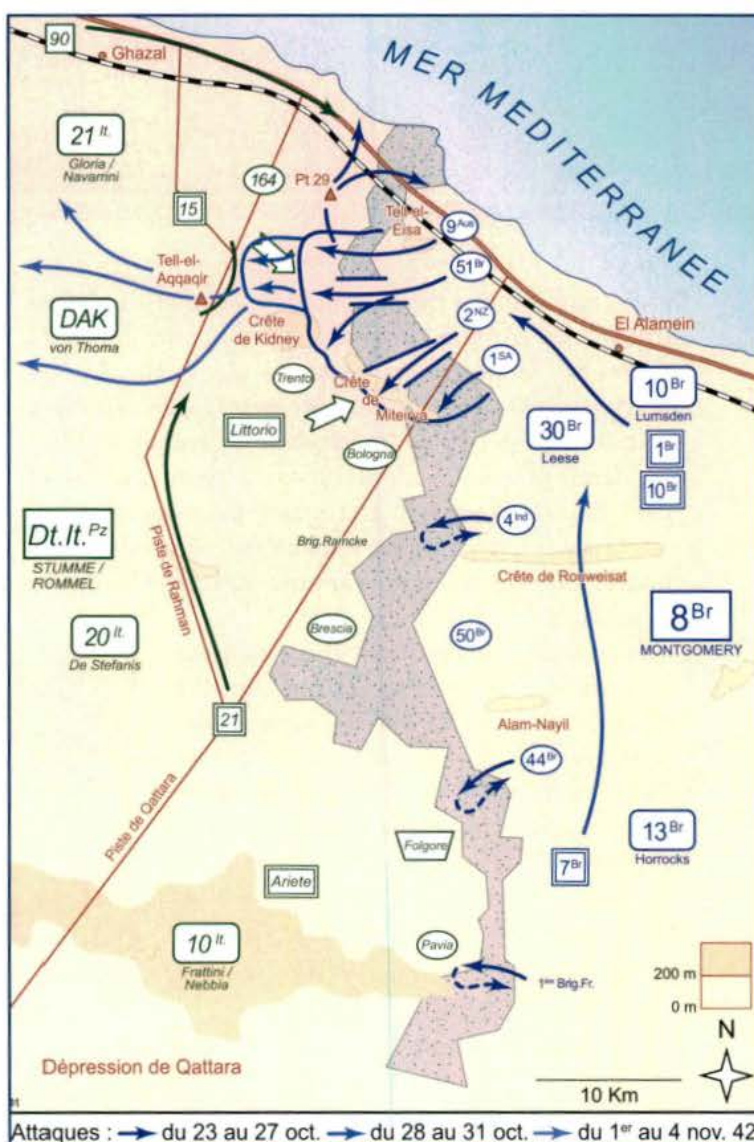
Les généraux britanniques O'Connor (à droite) et Wavell, commandants de la *Desert Western Force*. Le 9 décembre 1940, les Britanniques lancent l'opération *Compass* pour repousser la 10^e armée italienne. Tobrouk est prise le 10 janvier 1941. Suite aux déconvenues italiennes, les Allemands lancent l'opération *Sonnenblume* (février 1941), soit le débarquement de l'*Afrika Korps*.

Deuxième bataille d'El Alamein (23 octobre-3 novembre 1942)

des deux hommes se dessinent deux profils de chef : Rommel le tacticien, Montgomery le logisticien. Le premier a gagné ses combats par la manœuvre, le second par la supériorité matérielle et logistique.

La bataille d'El Alamein

Au cours de l'été 1942, l'Axe néglige la prise de Malte, verrou de la Méditerranée pour tâcher de prendre Alexandrie : c'est la tâche de Rommel avec la *Panzerarmee Afrika* et ses alliés italiens. Il recherche une bataille d'anéantissement et boute les Anglais vers l'Est sur la ligne dite d'El Alamein. Montgomery qui prend ses fonctions le 13 août pendant une pause logistique de l'offensive Rommel, prend la mesure de la démoralisation anglaise : « Je décidai qu'il fallait commencer, tout de suite et avant toute autre chose, la formation, l'équipement et l'entraînement d'un corps de réserve, comprenant une forte proportion de blindés ». Il reconnaît copier le modèle de l'*Afrika Korps*, formé de deux *Panzerdivisionen*. L'autre décision qu'il prend est de ne pas céder de terrain à Rommel. Le corollaire est de constituer des dépôts d'eau, de vivres, d'essence



Pourquoi Rommel s'est aventuré à El Alamein

La poursuite de Rommel jusqu'à son épuisement final devant l'Égypte pendant l'été 1942 est interprétée souvent comme une erreur classique de surextension logistique. Il est facile de juger après les faits, renseigné par l'Histoire avec plus d'éléments en main que les commandants d'alors. L'attitude de Rommel s'explique par son analyse de la défaite du général Graziani en 1940 face aux Anglais. Après des succès initiaux, Graziani arrête son mouvement en septembre 1940 à Sidi el Barani pour y constituer une base d'opérations contre l'Égypte. Rommel conclut : « *Quand on laisse tout leur temps aux chefs des services et aux fonctionnaires civils pour organiser le ravitaillement, les choses risquent de ne pas avancer très vite* ». Après quelques semaines d'attente, Graziani est surpris à la fin septembre par la contre-attaque du général Wavell qui lance d'abord une offensive aérienne avant un débordement par le Sud (ce qui deviendra le style Rommel dans la guerre du désert). Wavell après avoir pris Tobrouk et la Cyrénaïque, s'avance à la limite de la Tripolitaine et commet la même erreur que Graziani : il s'arrête en février 1941. Rommel interprète faussement cet arrêt comme logistique, alors que Churchill a demandé des renforts pour la Grèce à Wavell, le privant des moyens de l'offensive. Rommel n'en commente pas moins : « *Quand un chef militaire a remporté une victoire décisive il commet habituellement une erreur en se contentant d'un objectif stratégique trop limité. Il faut exploiter le succès... La raison invoquée pour renoncer à une poursuite est presque toujours celle que donne l'officier chargé du ravitaillement, dont les moyens de transport ne suffisent plus à couvrir assez vite ses lignes de communication allongées* ». Rommel fustige les capacités d'improvisation « souvent nulles » des officiers d'intendance. C'est pourquoi, il s'obstine à vouloir avancer vers Alexandrie après la prise de Tobrouk, contre l'avis de son supérieur Kesselring qui s'inquiète des attaques anglaises depuis Malte contre la logistique axiste et des risques de surextension logistique. Valable lors des deux premiers cas, l'avance à tout prix s'avère dangereuse pour l'Axe aventuré à la frontière de l'Égypte. La différence est que l'ennemi est autrement plus fort et que Rommel n'a pas les moyens d'une poursuite serrée. Avant même l'arrivée de Montgomery, l'occasion est perdue faute de moyens. Malte sauve la VIII^e Armée.



Coll. Tiquet

Au départ cantonné à des actions défensives pour tenir la frontière entre la Libye et l'Égypte, Rommel, contre l'avis du haut commandement italien, décide de passer à l'offensive. En juillet 1942, il prend Tobrouk et repousse les Britanniques en Égypte.

et de munitions dans la zone défensive et de défendre la crête d'Alam-Alfa au sud de la petite gare d'El Alamein. Montgomery ordonne de combattre en regroupant les divisions et non en brigades séparées, ce qui avait permis à Rommel de battre les Anglais au détail jusque-là. Montgomery a réuni l'armée et l'aviation dans un seul état-major. Ce regroupement est favorisé par le resserrement sur un front d'une quarantaine de kilomètres appuyé au sud sur le djebel Somara.

La rencontre avec Rommel a lieu pour la première fois lors de la bataille dite d'Alam-Halfa (30 août-7 septembre). Montgomery abandonne à Rommel la limite occidentale des champs de mines et se replie pour constituer une masse de manœuvre et préparer une offensive à laquelle Rommel ne s'attend pas avec des forces logistiquement épuisées. Pendant

la préparation de la bataille, Rommel, opéré du foie, délègue au général Stumme la mission de fortifier le secteur d'El Alamein en créant les « champs du diable », réseau de mines et de barbelés : « *...il nous fallait, à tout prix, empêcher les Britanniques d'effectuer une percée, car nous étions incapables de mener une bataille défensive mobile* ». Montgomery veut utiliser la pleine lune qui commence dans la nuit du 23 au 24 octobre, au chef que tout débordement par le sud étant impossible, il lui faudra créer des brèches



Cette peinture de Peter Mac Intyre représente une attaque menée par des chars britanniques Grant durant la seconde bataille d'El Alamein. Le 2 novembre, Montgomery lance l'opération Supercharge contre les Italiens, obligeant Rommel à décrocher.

© Peter Mac Intyre

Le Premier ministre britannique Winston Churchill en visite sur le front d'Afrique en compagnie de Montgomery (à droite). Churchill nomme d'abord comme commandant de la 8^e armée Willima Gott, qu'il préfère à Montgomery pour sa fougue (Gott est alors surnommé le « mitrailleur »). Mais Gott est tué par la Luftwaffe et remplacé par Montgomery malgré les réticences de Churchill.



Coll. Tiquet

dans les champs de mines adverses. Le secteur Nord — le mieux défendu — est choisi pour la percée. Le mois de septembre est utilisé par Montgomery pour leurrer l'ennemi par des concentrations de camions et de canons factices tandis que les vrais dépôts sont camouflés. Un faux pipe-line est construit vers le sud, feignant une attaque dans ce secteur. Un corps blindé doit attirer les Panzer vers le sud. Une puissante concentration d'artillerie appuyée par l'aviation doit précéder l'assaut de l'infanterie. La RAF doit préalablement avoir la maîtrise de l'air.

Vainqueur et vaincu

C'est le moral qui importe le plus à Montgomery. Il établit un rapport de connaissance et de confiance avec ses hommes : « Une caractéristique essentielle de mon plan était que tous les chefs de l'armée apprendraient de ma propre bouche la manière dont j'entendais combattre, les résultats que j'escomptais, et quelles étaient les principales difficultés qui probablement surgiraient. Je fis le tour de l'armée pour parler aux officiers ». La bataille est difficile et Montgomery doit revoir certaines dispositions devant des réseaux de barbelés et des champs de mines solides, mais les blindés allemands sont bloqués dans leur remontée vers le nord.

Du côté allemand, Rommel est absent au début de l'offensive et son remplaçant, Stumme, meurt dans l'après-midi du 24 octobre. Le lendemain, Rommel arrive, reconnaît-il, peu sûr de lui. De titanesques barrages d'artillerie britannique cassent les contre-attaques allemandes et la RAF intervient même de nuit. Rommel déclare que si sa situation en ravitaillement « frisait la catastrophe... La tactique employée par les Britanniques était conditionnée par leurs stocks de munitions, apparemment inépuisables ». Après le « grignotage », Montgomery s'apprête à frapper un grand coup. L'opération *Supercharge* commencée le 2 novembre et, menée contre les Italiens, à 4 kilomètres au sud des Allemands, oblige Rommel à décrocher le lendemain. Ce plan d'action ressemble à Austerlitz. Voici comment Montgomery commente sa victoire : « Les forces de l'Axe en Afrique du Nord avaient subi une écrasante défaite, et seule la pluie des 6 et 7 novembre les préserva d'un anéantissement complet. Quatre divisions allemandes d'élite et huit divisions italiennes avaient cessé d'exister en tant que formations de combat. Nous avons fait 30 000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient neuf généraux ». La principale erreur de Rommel selon Montgomery est d'avoir continué à se battre sur place au lieu de se retirer. Il ignore la pression qu'Hitler exerce sur Rommel, ordonnant de tenir sur place

Coll. Tiquet



Lorsque Montgomery prend le commandement de la 8^e armée en août 1942, il transforme radicalement les méthodes de commandement mais aussi les relations avec la troupe. Il dénigre d'ailleurs ouvertement son prédécesseur, Claude Auchinleck. Passant beaucoup de temps parmi ses hommes, « Monty » cherche d'abord à se faire connaître.

Rommel : le « Renard du désert »

Erwin Rommel (1891-1944) est le fils d'un professeur de mathématiques. Cadet dans le 124^e régiment d'infanterie du Wurtemberg en 1910, élève à l'école militaire de Dantzig en 1911, il est nommé sous-lieutenant en 1912. En 1914-1918, il combat en France, en Roumanie et en Italie où il pratique avec audace la guerre de montagne et reçoit la croix *Pour le Mérite*. Après guerre, il intègre la *Reichswehr* et en 1929 devient instructeur à l'Ecole d'infanterie de Dresde où il rédige *L'infanterie attaque* qui lui vaut l'estime d'Hitler. Après 1933, Rommel est chargé de l'instruction des SA sans intégrer le Parti. En 1935, il devient lieutenant-colonel et instructeur à l'Académie de guerre de Potsdam, puis est chargé en parallèle de la formation paramilitaire des Jeunesses Hitlériennes. En 1938 et en 1939, il commande l'escorte du Führer à Vienne et en Pologne. Ce n'est qu'en février 1940 que ce fantassin obtient la 7^e *Panzerdivision* où il se signale en France par son indépendance et son cran. Le 6 février 1941, il obtient le commandement de l'*Afrika Korps*. Il remporte des succès notables avant l'arrivée de Montgomery en 1942. Ses adversaires le surnomment le « Renard du désert ». Repoussé jusqu'en Tunisie, malade, il est relevé de son commandement par Hitler avant la capitulation de la *Panzerarmee Afrika* en 1943. Il commande dans le nord de l'Italie, puis les forces en Normandie en 1944 où il préconise une défense sur les plages. Entre son retour d'Afrique et le Débarquement, il se rallie à la résistance antinazie dont il doit devenir le chef politique. Toutefois, peu avant le complot du 20 juillet, il est gravement blessé par un avion anglais. Hitler hésite avant de le pousser au suicide le 14 octobre. Le régime déclare qu'il est mort de ses blessures et lui organise des funérailles nationales.



avec « la victoire ou la mort » pour alternative : « Le 3 novembre marquera une date dans l'histoire de cette guerre. Ce jour-là, il devint évident, non seulement que la fortune des armes abandonnait nos drapeaux, mais qu'à dater de ce moment la liberté de décision de l'armée serait limitée à l'extrême par des interventions continues des autorités suprêmes dans la conduite des opérations ». Les replis en cours sont suspendus. Rommel ordonne néanmoins la retraite le 4 novembre à 15 h 30, après la capture du général von Thoma, chef de l'*Afrika Korps*.

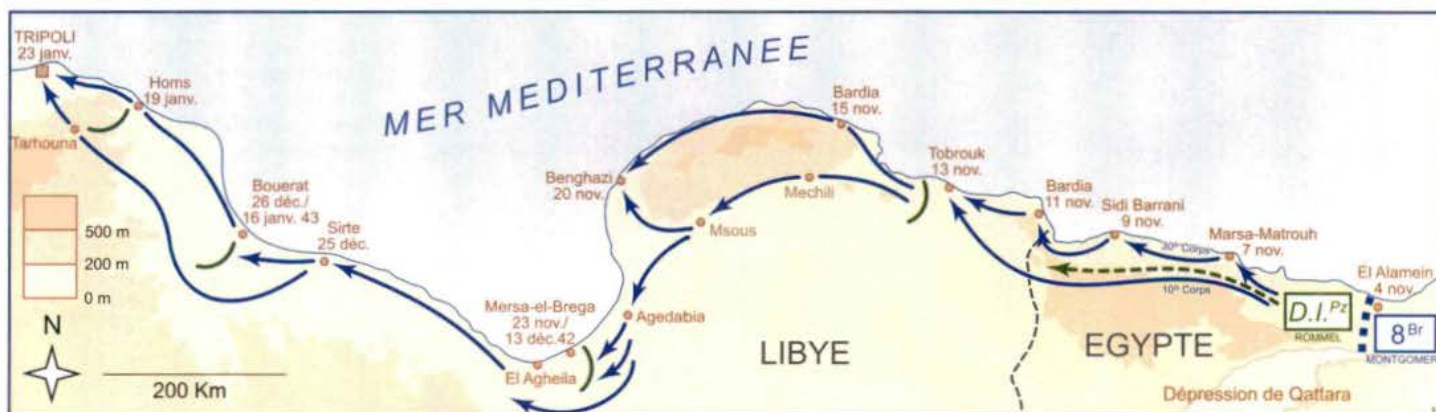
Poursuite et retraite vers la Tunisie

Après El Alamein, Montgomery a trois considérations : A/ poursuivre sans laisser de répit à l'ennemi, B/ installer l'aviation sur des aérodromes avancés pour « jeter le désordre dans l'ennemi en retraite », C/ faire suivre l'intendance et occuper le port de Tobrouk. Ce dernier est atteint le 13 novembre, et Benghazi le 20 : la Cyrénaïque est conquise. Rommel livre quatre batailles de retardement à Montgomery : El Agheila qui ouvre la Tripolitaine (13 décembre), Bourat au

centre de la Tripolitaine (15 janvier 1943), Médenine et sur la Ligne Mareth aux portes de la Tunisie (6 et 20 mars). Le principal problème de Montgomery reste le ravitaillement, soit 1 400 tonnes par jour en décembre avec Tobrouk à 700 kilomètres en arrière d'El Agheila. Au plan tactique, Montgomery ne change pas : « Je ne pouvais, à cette époque, risquer une bataille qui pût entraîner de lourdes pertes. Il me faudrait compter sur le feu de mon artillerie et sur les bombardements aériens, et réduire mes pertes au minimum ». Selon Montgomery, Rommel a le même problème d'intendance à El Agheila et préfère décrocher.

En Tripolitaine, le problème subsidiaire est le manque d'aérodromes : « En de très rares occasions j'eus à choisir entre l'arrêt de l'avance et l'abandon de la couverture aérienne sur les éléments de tête ». Rommel note que ses troupes gardent la même valeur combative et les réactions de Montgomery sont « toujours assez lentes. » Le repli sur la Tunisie est un avantage stratégique pour Rommel qui se conçoit depuis le débarquement américain au Maroc en novembre 1942 : « Il nous devenait possible, en utilisant nos lignes de communications intérieures, de rassembler nos forces motorisées

Poursuite de l'Afrika Korps par la 8^e armée



Novembre 1942. Montgomery vient de déclencher *Supercharge*. Selon le général britannique, la principale erreur du « Renard du désert » est d'avoir continué à se battre sur place au lieu de se retirer. Mais « Monty » ignore les pressions exercées sur Rommel par Hitler.

© National Archives



pour attaquer les forces britanniques et américaines en Tunisie occidentale, et peut-être même les obliger à se retirer ». La victoire de Rommel sur les Américains à Kasserine (14-21 février) inquiète Alexander qui demande à Montgomery d'attirer sur lui les Allemands, ce qu'il fait dès le 20. Rommel, malgré sa victoire, reste impressionné par le matériel de l'ennemi : « L'équipement américain était prodigieux ». A Médenine, Rommel lance une contre-attaque avec tous ses blindés, mais selon Montgomery il « a laissé passer l'occasion », car il a trop tardé de trois jours. « Sans barbelés ni mines, notre infanterie, avec un puissant appui d'artillerie, avait repoussé une attaque menée par trois divisions Panzer et n'avait subi que des pertes légères ». Pour percer la Ligne Mareth, Montgomery demande au II^e corps US venu d'Algérie de faire une diversion qui fixe une Panzerdivision plus au nord. Montgomery juge durement Rommel : « Comme à El Alamein, Rommel lança ses réserves dans la bataille par petits paquets, et lorsque la bataille s'engagea, ses forces blindées étaient trop dispersées ». Dans ses mémoires, Montgomery pense encore vaincre Rommel par une attaque nocturne sur l'oued Akarit (6 avril), mais dès le 9 mars, Rommel, malade et reparti en Allemagne, est remplacé par von Arnim. Le 13 mai, la campagne d'Afrique du Nord est terminée.

Questions techniques : deux approches

Rommel excelle à décrire les situations tactiques et donne des chiffres. Il juge ainsi que la faiblesse de l'adversaire est due à « la structure ultra-conservatrice de leur armée, parfaite pour la guerre de position, mal adaptée à la guerre du désert ».

Montgomery aborde très brièvement les questions tactiques et ne les voit que sous un angle opérationnel, soit à son échelon de commandement. Un bon historien de la guerre du désert apportera plus de détails que lui sur les matériels et les méthodes de combat de la VIII^e armée. Pour l'aviation, il se contente d'un hommage appuyé dans son introduction dont il reconnaît le rôle « véritablement considérable » : « La Desert Air Force et la huitième armée formaient une équipe unie ; elles étaient ensemble une seule machine de guerre ». Rommel détaille davantage les effets de la RAF sur ses forces. Pour lui, le tournant est l'arrivée

« Monty » : le vainqueur de la guerre du désert



Bernard Law Montgomery (1887-1976) est le neuvième enfant d'un révérend anglican. Malgré la pieuse éducation qu'il reçoit, le jeune Montgomery se signale par un tempérament violent qu'il manifeste déjà à l'Académie militaire de Sandhurst. Affecté dans un régiment d'infanterie aux Indes, il continue d'être aussi bagarreur et il lui faut attendre la Première Guerre mondiale pour trouver enfin de quoi étancher son ardeur au combat. Dès le deuxième mois de combat, il reçoit une blessure grave avant d'être nommé instructeur. Il reçoit à la fin de la guerre le grade provisoire de lieutenant-colonel et une affectation d'état-major. Après guerre, il a diverses affectations en Allemagne, en Irlande, en Palestine, en Egypte et aux Indes, où il pratique avec tact des opérations de maintien de l'ordre. Entre ces activités coloniales, il rédige des manuels de tactique et sert d'instructeur à l'école d'état-major. En 1939, il reçoit le commandement de la 3^e division avec le grade de général. Son sang-froid à conduire une retraite se vérifie pendant l'évacuation de Dunkerque en 1940 où il commande le II^e corps d'armée. Au plan opérationnel, il progresse pas-à-pas, ce qui lui vaut de n'avoir jamais été vaincu et une réputation de lenteur que lui colle la presse américaine et la littérature militaire. Après l'invasion de la Sicile, Montgomery est rappelé en Grande-Bretagne pour commander le 21^e groupe d'armées qui débarque en Normandie le 6 juin 1944. Menée sous ses auspices, l'opération *Market Garden* aux bouches du Rhin en septembre 1944 est un succès mitigé. Son prestige est à nouveau entaillé quand il refuse d'opérer un mouvement en tenaille par le nord pour anéantir les forces allemandes dans les Ardennes en janvier 1945. En janvier 1945, il est nommé commandant en second de l'OTAN. « Monty » a su gagner la popularité dans la troupe, mais a installé une rancœur tenace chez ses collègues américains. Son caractère tranché n'est peut-être pas étranger au fait qu'il est sans conteste le meilleur général anglais du conflit.



Tunisie, janvier 1943. Un char *Tigre* du 501^e bataillon de chars lourds a été mis hors de combat par les Alliés. Les *Tigre* doivent renforcer la situation de l'Axe suite aux revers à El Alamein. Mais la supériorité logistique alliée a raison de l'*Afrika Korps*.

à Suez début septembre 1942 d'un convoi de 100 000 tonnes qui renverse la situation aéroterrestre : « Nous devons nous attendre à voir l'adversaire mener une guerre d'usure du haut des airs. Tactiquement parlant, l'ennemi disposerait de bien des avantages. La maîtrise totale de l'air lui permettrait d'obtenir des renseignements extrêmement complets, recueillis par ses appareils de reconnaissance ». D'après Rommel, le rétablissement de la situation dépend de l'équilibre dans les airs, fait impossible. Il conclut après une longue analyse : « Dans toutes les batailles à venir, la supériorité sans partage de l'aviation anglo-américaine allait emporter la décision ».

Montgomery écrit un chapitre entier sur les questions logistiques. Il note qu'à son arrivée, l'intendance avait acquis une grande expérience du ravitaillement des unités de la guerre du désert. Des modifications des règlements du temps de paix ont été apportées, comme la constitution d'importants dépôts à l'avant, préférables à des trains de ravitaillement pendant les périodes de guerre de progression. Montgomery note que le risque de constituer des dépôts de l'avant est de les voir capturés par l'ennemi dans la défaite, mais il ajoute, non sans immodestie : « Pour ma part, j'ai toujours préparé mon plan de campagne en me basant sur l'hypothèse que je remporterais la victoire ». Si au cours

Après avoir battu Rommel en Afrique du Nord, Montgomery participe à l'invasion de la Sicile (opération *Husky*) le 10 juillet 1943. C'est à partir de cette date que des tensions entre Montgomery et le haut commandement américain apparaissent. Pour le Britannique, le plan d'invasion alliée est bancal et bien trop compliqué.





des batailles d'Alam Halfa et d'El Alamein, la VIII^e armée combat près de ses bases, la poursuite vers la Tunisie est dirigée par des considérations logistiques, Montgomery imposant une gestion spartiate des moyens et une réduction des personnels logistiques. Ces considérations d'intendance expliquent la progression par bonds de la VIII^e armée.

Montgomery a un style radicalement opposé à Rommel, partisan de l'avance à outrance : *« Les commandants d'unités pleins d'allant ont une tendance, louable et naturelle, à se porter le plus loin possible en avant. Lorsque le ravitaillement est difficile, cette tendance doit être découragée ; elle empêche la constitution de réserves et il est impossible dans ces conditions de monter quelque attaque puissante ».*

Au final, les faits ont donné raison à Montgomery. Pour autant, Rommel ne méprise pas les considérations logistiques, même s'il les aborde de façon plus synthétique que Montgomery. Ainsi, l'échec à El Alamein est d'abord selon lui d'ordre logistique. Au cours des huit premiers mois de 1942, seuls 40% des besoins minima sont couverts : *« la maladie dont nous souffrions avait pour cause le manque de sens des réalités, l'absence d'initiative et de force de volonté du commandement logistique. Jamais nous n'avons pu obtenir que de grandes unités de la flotte de guerre italienne fussent employées à la protection des convois ou même à l'acheminement des approvisionnements. L'essence était apparemment mieux employée par les taxis de Rome. Jamais nous n'avons pu obtenir la mise sur pied ni le déclenchement d'une attaque contre Malte ».* ■



Après l'échec de « l'aventure africaine » Rommel est nommé responsable du Mur de l'Atlantique face à la menace de débarquement allié. Il préconise notamment une bataille sur les plages lors du Jour-J qui selon ses propres termes, sera « le jour le plus long ».

Rommel inspecte une batterie côtière sur le Mur de l'Atlantique. Le 17 juillet, il est grièvement blessé suite au mitraillage de sa voiture par un avion allié. Impliqué dans l'opération Walkyrie visant à tuer Hitler, Rommel doit se suicider pour éviter la déportation à sa famille. Officiellement, le « Renard du désert » est mort des suites de son accident de voiture. Le régime nazi lui organise des funérailles nationales.



LA CHUTE

un film d'Oliver Hirschbiegel

Une nuit de novembre 1942, une poignée de jeunes filles traverse une sombre forêt prussienne pour s'engouffrer avec appréhension dans la tanière d'un loup. Hitler cherche une secrétaire. Traudl Junge, munichoise de 22 ans, est recrutée. Elle suivra le Führer dès lors, fidèlement, jusqu'au bunker de la Chancellerie, jusqu'aux derniers jours du III^e Reich. Dans *La chute*, incarnée par Alexandra Maria Lara, elle sera l'héroïne de ce « conte de fée à l'envers ».

L'action se déroule entre le 20 avril 1945 et la capitulation de l'Allemagne après l'entrée des forces soviétiques dans Berlin et le suicide d'Hitler. Durant cette période, le délabrement physique et mental du Führer accompagne la chute du régime, la déroute de la Wehrmacht et la perte de l'espoir chez la population berlinoise qui combat encore, avec des moyens de fortune, les tanks russes dans les rues de la capitale.

Le bunker de la dernière rafale

Si le film a été tourné à St Petersbourg, dont l'architecture rappelait celle du Berlin des années

40, la plupart des scènes se déroule dans le bunker lui-même. L'exiguïté des lieux, la chaleur due à la mauvaise ventilation, le mobilier austère et la décoration martiale confèrent au film une atmosphère étouffante. Dans les premiers jours, où l'on suit les simulacres de réunions d'état major, les tons de vert et de gris dominant. La lumière glauque accentue le tein maladif des personnages. L'impression de claustrophobie va croissant au fur et à mesure des 2h30 de film, avec l'arrivée de militaires blessés ou simplement à la recherche d'une directive cohérente, et de réfugiés qui viennent s'entasser dans ce dernier abri jusqu'à en envahir tout l'espace. Puis vient

le moment où plus personne ne peut encore croire aux chimères de Führer (arme miracle, retournement stratégique de dernière heure...), pas même lui-même. Les taches rouges commencent à envahir le décor. L'hôpital de fortune se transforme en boucherie. La confusion s'installe entre les brassards à croix gammée des militaires hagards et ceux à croix rouge des infirmières fanatisées. Les cols des uniformes des SS semblent prendre leur gorge en étau. D'inutiles et omniprésents extincteurs jalonnent les couloirs de ce dédale qui fait de plus en plus penser à l'Enfer, où les officiers, les uns après les autres, repeignent les murs en se faisant sauter la cervelle. Le bruit des portes blindées qui se ferment de plus en plus violemment couvre celui, provenant de la surface, de l'artillerie.

En regard, les quelques scènes en extérieur — où les civils se font massacrer, pris en étau entre l'Armée rouge qui progresse, les purges anti-communistes menées par des milices désinhibées et les militaires suivant

Clausewitz est déclenchée. Hitler explique à ses généraux médusés comment la 9^e armée va prendre les Russes à revers et changer le cours de la guerre.



Les angles de caméra très larges accentuent l'aspect cauchemardesque du lieu confiné.

Hitler explique à Eva Braun et à ses secrétaires, sur le ton de la conversation, la façon la plus efficace de se suicider.



les consignes de Goebbels quant à la levée populaire — apportent presque une bouffée d'air.

Des humains et des monstres

La chute a provoqué une immense polémique lors de sa sortie. Historiens comme cinéastes se sont opposés sur ses lacunes et sa pertinence, alors que personne ne remet en cause les ouvrages qui l'ont inspiré (Joachim Fest, Traudl Junge...). François Delpla y a vu le portrait d'un Führer « déconnecté du réel » ; Wim Wenders s'est offusqué contre celui d'un Hitler « inoffensif ». D'une

manière générale, le risque de dépeindre le Führer comme un être humain, et par là même, de créer un phénomène

d'empathie, inquiète le cinéma allemand.

Avant toute analyse, le choc provoqué par le film même a de quoi créer débat. Le décor fait que l'on y voit Hitler presque exclusivement en gros plan. Il ne s'agit plus du pantin vociférant sur une tribune lointaine auquel les archives nous ont habitué, mais d'un tyran qui mange, trébuche, tremble, baise les mains de ses dames, hurle dans de terribles crises de rage. La performance de Bruno Ganz est époustouflante. Hitler apparaît ainsi presque comme le seul personnage vivant du film. Il bouge (avec difficultés), prend des décisions (absurdes), tiens des discours (révoltants). En regard,

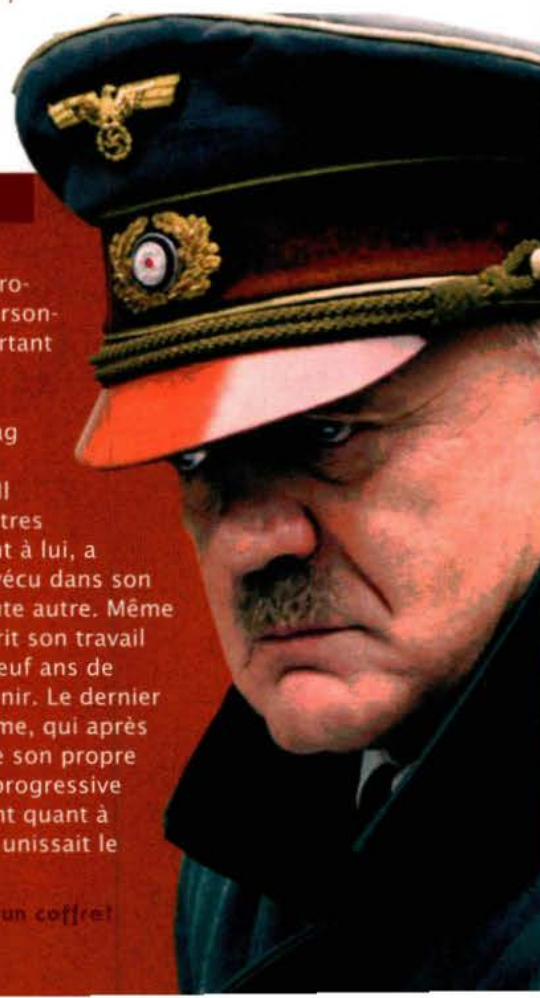
les autres protagonistes semblent englués dans un cauchemar. Aucune initiative ne leur est permise, aucune issue excepté la mort.

Ce qui au bout du compte apparaît le plus choquant, ce n'est pas forcément la violence et les morts en masse, le discours cynique d'Hitler sur le sort du peuple, l'absurdité croissante de toutes les situations, ni le meurtre idéologique des enfants Goebbels par leur propre mère, mais cette évocation lancinante du rapport des Allemands à leur Führer, fait de dédouanement, de déresponsabilisation, de délégation du pouvoir d'agir ou de penser. Un film, soutenu par des bonus pertinents, dont on sort pour le moins perturbé. ■

Plus de 6 heures de bonus

Aussi intéressant et saisissant que puisse être le film, l'intérêt véritable de ce coffret réside dans les bonus qu'il propose. Outre un documentaire sur le tournage du film proprement dit, comportant les commentaires de l'équipe et des acteurs à propos des personnages et l'angle d'approche du sujet, vous pourrez visionner un documentaire comportant de très nombreuses images d'archives sur la bataille de Berlin et le bunker, entendre les commentaires de plusieurs historiens dont Joachim Fest, et surtout apprécier les témoignages directs de trois des survivants de cette terrible apocalypse : Bernd Freytag von Loringhoven, à l'époque aide de camps de Guderian, a participé à tous les points de situations, entassé dans une pièce du bunker avec une vingtaine de hauts gradés. Il les décrit avec une précision toute militaire, fournissant de nombreux détails sur d'autres événements comme l'attentat du 22 juillet 1944 à la Chancellerie. Rorús Mische, quant à lui, a été garde du corps du Führer pendant toute la guerre. Il l'a accompagné partout et a vécu dans son entourage immédiat jusqu'aux derniers jours. Sa description des événements est toute autre. Même s'il reconnaît avoir été très impressionné par sa première rencontre avec Hitler, il décrit son travail comme une simple routine dans une ambiance normale. Les neuf ans de captivité passés en Russie semblent avoir teinté son souvenir. Le dernier témoignage, le plus captivant, est celui de Junge elle-même, qui après 50 ans de silence, aborde avec une grande clairesvoyance son propre parcours dans cette tourmente, sa prise de conscience progressive après la mort d'Hitler, l'évolution de son questionnement quant à la responsabilité individuelle et collective, et au lien qui unissait le peuple allemand au Führer.

Der Untergang (La chute), est disponible sous la forme d'un coffret de 3 DVD, au prix attractif de 15 € !



DÉCOUVREZ

AXE et ALLIÉS

1939 - 1945

Tous les deux mois,
le magazine Axe et Alliés vous propose
un éclairage complet sur la Seconde Guerre mondiale :

UN MONDE EN GUERRE

Economie, tactique, diplomatie,
technologie, espionnage, propagande...

Axe et Alliés s'intéresse à tous les aspects du conflit !

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

AXE et ALLIÉS
1939 - 1945
UN MONDE EN GUERRE
BIMESTRIEL

5,95 € pièce
+ frais de port



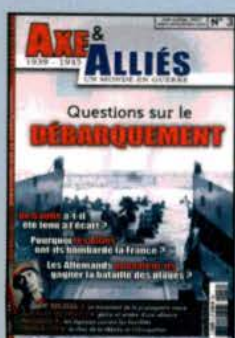
A&A n°1

Grossdeutschland, division d'élite de la Wehrmacht. Les Jeunesses hitlériennes. Tigre au combat ! Les dessous du pacte germano-soviétique.



A&A n°2

La société occulte de Thulé. Le piège de Scapa Flow. La lutte des Britanniques sous le Blitz. Conférence de Munich, Hitler mène le jeu.



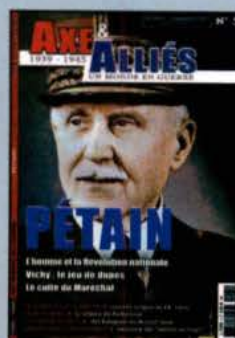
A&A n°3

Les dessous du Jour J. La stratégie allemande. Le quotidien sous l'Occupation. Signal, monument de la propagande. La mésalliance Hitler-Mussolini.



A&A n°4

Hitler, chef de guerre. Défiance et soumission des généraux. La République de Salò. L'architecture sous le III^e Reich. La Ligne de démarcation.



A&A n°5

Pétain chef d'Etat. Le régime de Vichy. Le culte du Maréchal. Les Meutes de loup. La division Azul. Le Plan bleu. Le sport en Allemagne, une nouvelle religion.



A&A n°6

Totenkopf : l'unité maudite. Les autoroutes du Reich. Les Intellectuels français et Vichy, Pearl Harbor, tournant stratégique. Les mémoires de Guderian.



A&A n°7

La Nuit des longs couteaux. Les alliés orientaux du Reich. Les Fallschirmjäger. La querelle des « mauvais maîtres ». L'opération Panzerfaust.

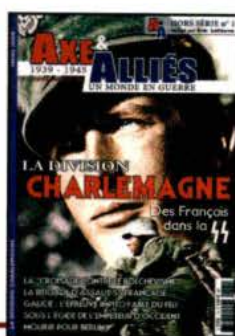


A&A n°8

La bataille des Ardennes. Bastogne. Opérations Stösser et Greif. La musique du 3^e Reich. Le Canada en guerre. La diplomatie des alliés. La U-bootwaffe.

AXE et ALLIÉS
1939 - 1945
UN MONDE EN GUERRE
HORS SÉRIE

6,95 € pièce
+ frais de port



**A&A
HS n°1**

La division Charlemagne : L'engagement des volontaires français, leur entraînement, les combats, des plaines de Poméranie à l'ultime sacrifice dans les ruines de Berlin.



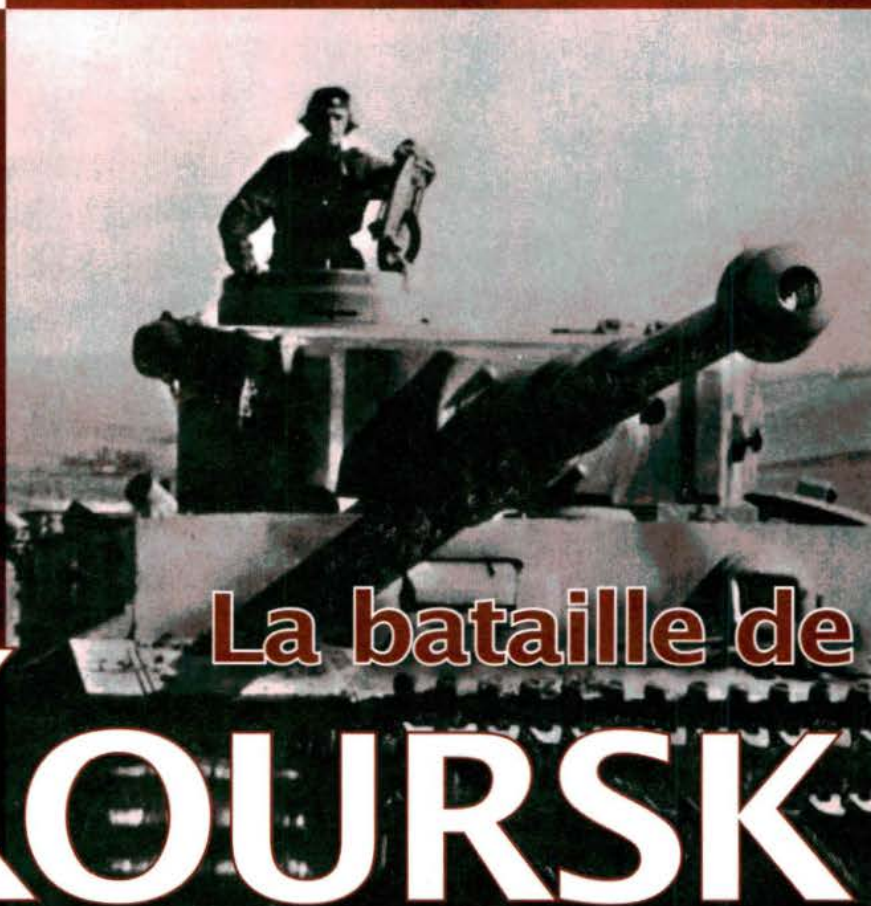
**A&A
HS n°2**

L'infanterie attaque ! L'infanterie des différents pays engagés, le fantassin moderne, équipement et organisation, l'enfer des batailles, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

■ **Le redressement
de la Wehrmacht**

■ **La peur change
de camp**

■ **La fin d'un mythe**



La bataille de KOURS

Et aussi :



■ **La face cachée de l'armée américaine en Normandie**

Le 17 novembre 1944, le major général E. S. Hughes rédige un rapport circonstancié à l'intention du haut commandement américain. Dans ce rapport, il se livre à un compte-rendu de l'inspection qu'il a effectuée récemment dans la région de Cherbourg. Sa mission consistait très précisément à faire toute la lumière sur les accusations graves lancées par les autorités civiles et militaires françaises à l'encontre des troupes américaines de la Normandy Base Section. En préambule de son rapport, il écrit que « *La série de crimes violents commis à Cherbourg et dans les environs constitue une tache très sombre pour les annales de l'armée américaine* ». A quels crimes peut bien faire allusion cet officier supérieur et pourquoi s'est-il vu confier une telle mission sur les arrières du front ?

■ **Les arts en Allemagne : le combat pour l'art**

Evoquer les arts en Allemagne durant la période nazie, c'est inmanquablement penser aux autodafés pratiqués par une jeunesse embrigadée et déchaînée. C'est aussi cette célèbre phrase attribuée à Friedrich Thiemann : « *Quand j'entends le mot 'culture', je sors mon revolver* ». Moins que l'architecture mais tout autant que la musique dans le III^e Reich, l'idée qu'une « avant-garde » littéraire a été « décapitée » au profit d'un courant proprement nazi ne reflète pas la réalité historique. Il en va différemment pour les arts plastiques, symbole de l'esthétisation du Reich et selon les propres termes de Klaus Staeck, « *rouge raffiné, sorte de décoration pour Auschwitz* ».



Cet ouvrage nous livre une présentation novatrice de la société allemande sous le régime hitlérien à travers l'évolution comportementale d'une profession, les chirurgiens dentistes. Par une documentation de première main issue des plus grands centres d'archives et incluant des photos d'époque et des extraits de procès des criminels de guerre, l'auteur nous invite à découvrir comment ces praticiens d'un autre temps ont réagi face au courant idéologique nazi. L'auteur produit également une galerie de portraits où il décrit les exactions et les abus commis par certains d'entre eux. Ce travail analyse les faits qui permettent au lecteur de mieux comprendre les enjeux de l'éthique médicale sous un régime totalitaire.

Xavier RIAUD

LES DENTISTES ALLEMANDS SOUS LE TROISIÈME REICH



Postface de Thierry Feral

Allemagne

et de l'histoire

L'Harmattan

LES DENTISTES ALLEMANDS SOUS LE III^E REICH

Editions L'Harmattan
248 pages, 22,50 €

Yann Collignon
& Raymond Giuliani

FALLSCHIRMJÄGER EN ACTION FIGURES

Yann Collignon - Raymond Giuliani

De toutes les troupes d'élite allemandes, les "Diables verts" se distinguent, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, par leurs exploits, leur esprit de corps et un respect chevaleresque de leurs adversaires.

Au plan uniformologique, leurs tenues très variées constituent un attrait supplémentaire que les auteurs vous invitent à découvrir par le biais de figurines 12 pouces, représentatives des multiples théâtres d'opérations où seront engagés les Fallschirmjäger tout au long du conflit.

FALLSCHIRMJÄGER

EN ACTION FIGURES

Histoire & Collections

OPERATION « MERKUR »
L'assaut sur la Crête, 20 mai 1941

FALLSCHIRMJÄGER CONTRE SCREAMING EAGLES

Saint-Côme-du-Mont, 6 juin 1944

Trois grandes formations parachutistes combattirent sur Normandie, la Fallschirmjäger Division (FJD) du Général Bernhard Ramcke, composée de la 1re, 2e et 3e FJD, et la 1re FJD de la 1re Armée, commandée par le Général Richard Schjerve et le Colonel Walter Kempf, les unités de la Fallschirmjäger Korps du Général Engel Meisner dans la Cotentin.

Une seule formation parvint à se maintenir sur la Crête de Normandie, la 1re FJD, commandée par le Colonel Schjerve. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

La 1re FJD fut la seule à être engagée dans la bataille de Saint-Côme-du-Mont, le 6 juin 1944. Elle fut encerclée par les troupes américaines et détruite le 12 juin 1944.

NOUVEAU

DISPONIBLE SUR
www.histoireetcollections.com

- Format 200 x 240 mm
- 84 pages
- 200 photographies environ
- AVAILABLE IN ENGLISH
- Prix public : 15,50 € ttc